title : Couleur du temps : drame en trois actes et en vers

creator : Guillaume Apollinaire

editor : Didier Alexandre

copyeditor : Éric Thiébaud (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2014

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/apollinaire/couleur-du-temps/

source : Guillaume Apollinaire, *Couleur du temps : drame en trois actes et en vers*, 1918.

created : 1917

language : fre

Rappel de votre demande :

Format de téléchargement : : **Texte**

Vues **1** à **410** sur **410**

Nombre de pages : **410**

Notice complète :

**Titre :** Mélanges de littérature. Éloge dÕHomère. De Voltaire et du poète italien Bettinelli. De Buffon et de Rousseau. Réflexions sur les progrès de lÕesprit et du goût / ; publiés par J.-B.-A. Suard,... Seconde édition revue et corrigée

**Auteur :** Suard, Jean-Baptiste-Antoine (1732-1817)

**Éditeur :** Dentu (Paris)

**Date dÕédition :** 1806

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Format :** 3 vol. (XII-386, 385, 412-[1] p.) ; in-8

**Format :** application/pdf

**Description :** Appartient à l’ensemble documentaire : Aquit1

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark :/12148/bpt6k6552300f](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6552300f)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-20421

**Relation :** [http ://catalogue. bnf. fr/ark :/12148/cb314173316](http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb314173316)

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 04/11/2013

Le texte affiché peut comporter un certain nombre dÕerreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur lÕOCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque lmpehÕale. Je saisirai ceux qui ne seront pas signés par moi.

Paris, i. er Octobre, 1805.

■ MÉLANGES DE

LITTERATURE ; PUBLIÉS PAR J. B. A. SUARD, Secrétaire perpétuel de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises, de lÕInstitut national de France, Membre de la Légion dÕhonneur.

SECONDEÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER.

PARIS, DENTU, Impr.-Libraire, quai des Augustins, n.,, 17.

l806.

AVERTISSEMENT

DE LÕÉDITEUR.

JÕai eu le bonheur dÕavoir pour ami un des hommes les plus aimables de mon tems, qui joignait à une érudition choisie un goût exquis, et à une étude réfléchie de tous les arts cette chaleur dÕenthousiasme qui fait passer dans lÕame des autres le sentiment quÕon exprime ; il plaisait dans le monde par les agrémens de son esprit, par une élocution élégante et animée, et par les éclairs dÕune imagination brillante qui répandait à-la-fois le charme et la lumière ;

il sÕy faisait aimer par la douceur de son caractère, par une bienveillance générale et naturelle, par lÕaménité et la politesse de ses manières. Il a obtenu de la célébrité comme homme de lettres, et il la devait moins à ce quÕil a produit, quÕà lÕopinion quÕil donna de ce quÕil pouvait produire ; et en effet il est aisé de juger par les écrits qui sont sortis de sa plume, quÕil aurait été un des écrivains les plus distingués de son siècle, sÕil nÕavait préféré à la gloire de vivre avec estime dans la postérité, le bonheur séduisant de plaire tous les jours à un monde choisi.

Cet ami, cÕest lÕabbé Arnaud, de lÕAcadémie française et de celle des

Inscriptions et Belles-Lettres. Nous avions entrepris en 1760 de reprendre le JournalÉtranger interrompu depuis deux ans ; après lÕavoir continué deux années et demie, nous fumes chargés par le gouvernement de la rédaction de la Gazette de France. Le ministre exigea que nous abandonnassions le JournalÉtranger pour y substituer un autre journal, qui devait remplir le même objet sur un plan plus étendu, et qui eut pour titre Gazette Littéraire, Nous lÕabandonnâmes aussi au bout de deux ans.

Ces deux journaux nÕétaient pas composés de simples analyses de livres. Nous y avions inséré diffé- rens écrits sur toutes sortes de sujets.

On nous engagea à les rassembler et à les publier dans un recueil qui parut en 1768, sousle titre de Variétés Littéraires, JÕavais vécu pendant près de vingt-cinq ans avec lÕabbé Arnaud, sans que rien eût altéré un seul moment notre union. Pendant cet intervalle de tems, nous avions habité constamment sous le même toît ; nos travaux avaient toujours été com- muns ; notre petite fortune lÕavait été long-tems ; la mort me lÕenleva en 1784. Son amitié avait embelli la plus belle partie de ma carrière ; elle a manqué aux années de ma vie qui se sont écoulées depuis ; elle manquera à celles qui me restent à parcourir.

Les Variétés Littéraires ont eu quelque succès. Depuis long-tems les éditions en sont épeisées. On ma proposé de les réimprimer, en y ajoutant un assez grand nombre de petits écrits de moi, dispersés dans diflerells journaux ou dans dÕautres ouvrages. Des motifs trèsindifferens au public mÕont déterminé à prendre un autre parti.

Il restait peu de pièces inédites de lÕabbé Arnaud ; celles qui sont sorties de ma plume ne mÕont pas paru assez im portantes pour faire lÕobjet principal dÕune collection.

Quelques amis mÕont autorisé à y joindre dÕautres écrits tirés de leurs porte-feuilles ou déjà publiés par eux. JÕai trouvé dans cette offre

le moyen de former une collection qui, par la variété de ton et dÕobjets, ainsi que par le mérite propre de la plupart des écrits dopt je ne suis que lÕéditeur, me paraît digne dÕintéresser les bons esprits et les gens de goût. 1 Je me bornerai ici à dire quelques mots sur les différens auteurs qui ont concouru à ces Mélanges.

Plusieurs écrits de lÕabbé Arnaud sont signés de son nom.

Plusieurs mÕavaient été confiés par un autre ami qui me fut bien cher et dont la perte encore récente sera long - tems douloureuse pour tous ceux qui tenaient à lui par les liens du sang ou de lÕamitié. Il est mort pendant lÕimpression de ces Mé-

langes 1. CÕest M. Devaines, conseiller-dÕétat 3 membre de la classe de Ja langue et de la littérature fran-

r On me pardonnera de recueillir ici quelques traits de lÕhommage funèbre que jÕai rendu à la mémoire de mon ami, au moment où lÕon allait déposer ses restes dans la terre. Je parlais au nom de lÕIns- titut :

« Le cercueil que nous allons déposer au milieu « de ces humbles tombeaux, renferme la dépouille « mortelle dÕun ami de ma jeunesse, avec lequel jÕai « traversé la plus grande partie de ma carrière ; dont « le commerce aimable et lÕamitié constante ajoute-

« rent du bonheur aux tems les plus heureux de eia « vie ; dont lÕamitié active et généreuse y dans des « tems moins prospères fut toujours, prête à adou- « cir mes peines et à réparer mes revers.

« Il a peu écrit ; et ce quÕil a écrit nÕest guères « connu que de quelques amis ; mais ceux qui ont (c lu les petits ouvrages échappés à sa plume, ne peu« vent quÕêtre frappeÕs des idées fines et ingénieuses, « de ce goût pur et de ce tact délicat des convec, nances, de cette fleur de littérature de ce style, « correct sans sécheresse, élégant sans recherche, et « ammé sans effort, qui distinguent les productions, c,, de cet esprit aimable et facile.

« Dès sa jeunesse, un penchant naturel lÕattirait

çaises de lÕInstitut national. Ses ar- ticles sont signés de son nom.

Il mÕest doux de nommer pour mes coopérateurs des hommes dont lÕamitié honore et dont le nom est couvert de lÕestime publique. Je dois plusieurs des morceaux qui entrent dans ce recueil à la com plaisance de

« vers la culture des lettres et des arts ; mais des « circonstances impérieuses lÕentraînèrent dans une « autre carrière, où les dons de lÕesprit dont la « nature lÕavait doué le firent bientôt distinguer. SÕil « ne prétendit pas à la gloire littéraire, il obtint d ce qui est bien plus précieux pour le bonheur, « la considération personnelle, qui est le prix dÕun « caractère noble, dÕune conduite sans tache, dÕun « commerce aussi agréable que sûr.

« Pour faire le plus digne éloge des qualités aima« bles, intéressantes et généreuses de rhomme à qui « je rends ce faible tribut de mon affection, il suffi« rait de nommer les personnes. qui lui avaient voué « la plus tendre amitié, qui lui ont rendu jusquÕà « sa dernière heure les soins les plus tauchans, dont « la douleur et les larmes honoreront lon g -tems sa « mémoire. »

M. Malouet, si recommandable par le rôle quÕil a joué dans lÕAssemblée constituante, où il a conservé une raison si forte et si éclairée, une ame si sage et si courageuse, au milieu des tempêtes dÕune révolution qui a égaré tant dÕesprits naturellement bons, et souillé tant de noms jusquÕalors sans tache.

M. Malouet unit le goût des lettres aux vues de la politique, et le talent de lÕécrivain à celui de lÕadministrateur. Les morceaux quÕil mÕa communiqués sont signés de la lettre M.

On trouvera dans le premier volume un petit poëme en prose, in- titulé : La Prise de Jéricho, écrit par madame Cottin, auteur de Clairs

dÕAlbe, de Malvina et dÕv4 ? ? iclie Mansfield, etc. Le succès général et mérité quÕont obtenu ces trois romans, rendrait ici superflu lÕéloge de lÕauteur. JÕoserai dire cependant que la lecture de La Prise de Jéricho peut ajouter encore à lÕopinion quÕon a dû concevoir de son rare talent.

Au mérite dÕune action intéressante, de la peinture fidèle et animée des sentimens et des mœurs, ce poëme en réunit un autre qui suppose beaucoup de goût : cÕest celui dÕavoir imité avec vérité 5 sans aucune exagération, ce style figuré, quÕon appelle oriental, et qui caractérise les écrits qui nous restent du peuple juif.

Deux autres personnæ, qui ne

mÕont permis ni de les désigner, ni de les louer, ont concouru à enrichir ces Mélanges, Les morceaux quÕelles mÕont autorisé à y insérer sont signés 5 les uns de la lettre P, les au- tres de la lettre A.

Ceux qui sont de moi sont signés de la lettre S. Quelques-uns nÕavaient pas encore été imprimés ; presque tous les autres ont été corrigés et quelquefois étendus.

JusquÕà ce jour je nÕai attaché mon nom à aucun des ouvrages que jÕai publiés ; mon libraire mÕa pressé de consentir à ce quÕil lÕimprimât à la tête de ces Mélanges ; il a prétendu que le public aimait à connaître les auteurs et même les éditeurs dÕun livre. JÕai cédé avec

quelque répugnance à son désir ; mais jÕai cru quÕil nÕy avait ni vanité ni orgueil à me nommer comme simple éditeur dÕun recueil où je nÕai que la plus faible part.

s.

ÉLOGE DÕHOM ÈRE.

Les anciens poètes, dans les hymnes adressés aux divinités quÕils proposaient à lÕadoration des hommes, commençaient par Jupiter ; et moi, dit Quintilien, dans un ouvrage, où je viens offrir des modèles à lÕimitation des gens de lettres, je commencerai par Homère. Tout ce que lÕéloquence et la poésie peuvent avoir et dÕénergie et de grâces, continue le même auteur, cÕest à lui que nous le devons. Ses forces surpassent les forces de lÕesprit humain ; ses beautés sont inaccessibles. Vaine- ment entreprendrait-on de les égaler ; cÕest déjà se montrer grand homme, que de les sentir et de les comprendre.

1 Le langage de Quintilien est celui de toute lÕantiquité ; les grecs même ne se bornèrent pas au sentiment de lÕadmiration, ils vouèrent à ce poëte un véritable culte ;

incertains du lieu de sa naissance, ils lui donnèrent le ciel pour patrie. Les philosophes sÕhonoraient de lui devoir leurs dogmes et leurs découvertes ; les législateurs appuyaient leurs sanctions sur son auforité, qui suffisait pour les consacrer. Platon le fait marcher à la tête de tous les auteurs dramatiques. La nature prenait, aux yeux des artistes nourris de ses ouvrages, un caractère de grandeur et de majesté, qui se reproduisait dans toutes leurs composi- tions : aussi, législateurs, philosophes, poètes, orateurs, artistes, lÕantiquité les suspendit tous au génie de cet homme extraordinaire, comme il avait suspendu luimême la chaîne entière des êtres au trône de Jupiter.

LorsquÕau commencement du siècle, une philosophie mal entendue voulut faire mépriser les modèles que la barbarie avait trop long-tems fait oublier, lorsquÕon se déchaîna particulièrement contre Homère, sÕétait-on bien pénétré du mérite des écrivains et de la Grèce et de Rome, dont on osait combattre lÕopinion ? Pouvait-on se dissimuler que ces écrivains, soit historiens soit orateurs, soit poètes, ne parlent ja-

mais dÕHomère sans que leur imagination sÕenflamme, sans que leur style sÕélève ?

Avait-on considéré lÕétendue et la durée du règne de son génie ? Et nÕeût-il pas été plus philosophique de remonter au principe de ce vieux respect, de pénétrer la raison dÕune impression si profonde et si générale, que de tâcher dÕébranler les fondemens dÕune domination, appuyée sur le suffrage unanime de toutes les nations éclairées, et affermie par trente siècles.

Mon intention nÕest pas de discuter ici des sophismes, dont la raison et le goût ont heureusement triomphé. Mais voulez-vous leur ôter pour jamais ce quÕils pourraient avoir de séduisant, jetez un coup-doeil sur la postérité littéraire dÕHomère. LÕEnéide de Virgile, la J érusalem délivrée du Tasse, le Poëme de lÕArioste, le Télémaque de Fénélon, la Henriade de Voltaire ; voilà ce que vous lui devez. Que devons-nous aux attaques qui lui ont été livrées ? Des raisonnemens ingénieux, mais arides, où les efforts de lÕesprit sont substitués aux grands mouvemens de lÕame, la subtilité à la profondeur, la singularité des idées à la conuaissance des ressorts qui meuvent le

cœur humain ; des raisonnemens qui ne sont propres quÕà glacer lÕimagination, quÕà rétrécir le génie, quÕà produire enfin dans le libre empire des arts, tous les maux de la servitude.

Il faut juger, disait-on, des progrès des arts et du goût, par les progrès de la philosophie et de la raison Hélas ! de tous les exercices, cÕest celui de la raison qui coûte le plus à cet être que nous avons appelé raisonnahle ; quand au contraire le cœur humain demeure toujours ouvert aux objets qui appartiennent au sentiment. Il nÕy a point dÕhomme quÕune action vertueuse et sublime ne transporte de plaisir et dÕadmiration ; il nÕen est point quÕune atrocité ne pénètre dÕindignation et dÕhorreur ; mais y en a-t-il beaucoup qui sÕaffligent dÕune grande erreur, et quÕune grande vérité fasse tressaillir.

Léibnitz a judicieusement remarqué que dans lÕespace dÕune seule année, cent hommes qui rassembleront leurs forces et leurs lumières pour les diriger vers un même

Comme sÕil y avait rien de commun entre les lumières de lÕesprit et la scnsibilité de lÕame.

but, feront plus pour 1 avancement dÕune science que ne pourra faire un seul homme dans lÕespace de cent ans ; mais verra-t-on jamais sortir un chef-dÕœuvre de poésie, dÕéloquence, de peinture et de musique, des idées combinées et réunies dÕune société de poëtes, dÕorateurs, dÕartistes ? CÕest par la communication des faits, des observations, des expériences, des découvertes, que la science sÕaccroît et se perfectionne ; or, la sensibilité, lÕimagination, le génie sont incommunicables. Aussi lÕesprit de conquête doit - il nécessairement régner dans toutes les sociétés destinées à cultiver les sciences exactes, pendant que celles qui ont pour objet de veiller sur le bon goût, doivent se borner à lÕesprit de conservation.

Lorsque les uns renversaient ainsi les limites et les obj ets des sciences et des arts, les autres croyaient attaquer Homère avec plus dÕavantage, en lui opposant les règles de lÕépopée. Ils avaient donc oublié que cÕest encore à Homère que nous devons ce quÕil y a de plus important dans ces règles, puisque cÕest dÕaprès ses ouvrages que le plus pénétrant et le plus judicieux obser\*-

vateur quÕaient jamais eu les beaux arts, a tracé sa poétique.

Ici, quÕil me soit permis de faire quel- ques remarques qui, dans aucun tems, ne- furent peut-être plus nécessaires.

Premièrement," il est impossible que les règles, fruit de la réflexion tranquille, atteignent jamais lÕe vol du génie, et quÕelles : sÕétendent à toutes les beautés quÕon peut faire entrer dans les différens ouvrages qui demandent de lÕenthousiasme ; car le propre de lÕenthousiasme est de transporter, non lÕimagination au-delà des bornes de lÕa raison, mais la raison au-delà des bornes de lÕart.

Secondement, en poésie, en peinture, et dans tous les arts dont lÕobj et est de tromper doucement les sens et dÕintéresser le cœur en agitant lÕimagination, les règles ne peuvent être envisagées que comme des moyens faciles et sûrs pour arriver aux effets quÕon se propose ; toutes les fois donc quÕun ouvrage opérera ces effets, au lieu de le condamner parce quÕon y aura violé les règles, la raison, la vraie philosophie veulent que nous regardions comme autant de règles inutiles toutes celles qui y auront été violées.

Enfin, dans tout ouvrage dÕimagination et de sentiment, si les beautés ne vous intéressent beaucoup plus que les défauts ne peuvent vous révolter ; si votre première découverte est toujours celle des imper- fections, et la dernière celle des traits de génie et dÕame, regardez - vous comme étranger aux beaux-arts, abstenez-vous dÕen juger, sur-tout, per d ez lÕespérance dÕy pouvoir jamais réussir.

Le prix que nous attachons aux vues ingénieuses, aux idées fines et déliées, à ce que nous appelons esprit ; lÕempressement dÕen avoir et dÕen montrer ; sur-tout lÕéducation quÕon nous donne, et qui consiste à nous préserver des fautes plutôt quÕà nous conduire aux beautés, à nous accabler dÕune multitude innombrable de règles, à ne nous offrir des exemples que pour confirmer ces règles, et à nous cacher la nature pour ne montrer que des exemples : voilà la véritable origine de notre penchant à raisonner, à discuter, à reprendre, lorsquÕil ne faudrait que sentir ; voilà com- ment, pour nous former la mémoire, lÕesprit et le jugement, on appauvrit le trésor de nos sensations, en négligeant, ou plutôt

en attaquant dès nos premières années le germe de notre sensibilité.

Vous à qui la muse a souri au moment de votre naissance, et dont le talent a résisté aux efforts quÕon a faits pour lÕégarer, jeune homme qui aspirez à mériter un jour les hommages que vous vous empressez de rendre au génie, voulez-vous parvenir au grand secret dÕenlever à la nature ses crayons et ses couleurs, et devenir son rival ? Lisez, relisez Homère. Laissez le philosophe lui reprocher dÕavoir abaissé les dieux jusquÕà la condition de lÕhomme ; vous, ne voyez quÕun poëte qui élève lÕhomme jusquÕà la condition des dieux, et qui, par cette continuelle association de la terre avec le ciel, ennoblit toutes les passions, jette le plus grand intérêt sur les actions de ses personnages, et imprime à toutes les parties de son poëme le caractère du merveilleux, en communiquant au merveilleux le caractère de la vraisemblance.

Si les mœurs de ses héros vous paraissent simples, grossières et barbares, songez que telles étaient les mœurs de son siècle, et quÕil avait à les peindre et non à les réformer.

DÕailleurs, si vous faites attention que cÕest à cette simplicité, à cette férocité de mœurs que nous devons les touches originales et fières de ses admirables tableaux, et que vous vivez dans un tems où la politesse, le luxe, les besoins multipliés à lÕexcès ont presquÕentièrement effacé tous les grands traits de la nature, ou la colère nÕest que du ressentiment, lÕamour que de la galanterie, lÕamitié que de lÕhabitude, le courage que la crainte de lÕinfamie ; alors loin de faire un crime à Homère de nÕavoir pas représenté ses héros avec nos vêtemens et nos physionomies, vous sentirez la nécessité de recourir a ses ouvrages pour apprendre à crayonner les passions grandes et fortes, ces passions dont nos ames livrées à une infinité, je ne dis pas de desirs, mais de petites fantaisies, ne sauraient fournir le modèle.

Ainsi, à la renaissance des arts, lorsquÕon nÕavait plus sous les yeux ces corps vigoureux à qui les travaux du Gymnase donnaient une expression si ressentie et si belle, Michel-Ange allait puiser dans lÕétude de lÕantique les formes et les conceptions sublimes qui ont immortalisé son

ciseau, Michel-Ange qui, sur la fin de sa brillante et longue carrière, ayant perdu, lÕusage de la vue, se faisait transporter au pied de ces monumens, les touchait de ses défaillantes mains, et après en avoir parcouru les contours, les embrassait en versant des larmes quÕarrachaient à ses yeux éteints lÕadmiration et la reconnaissance.

Pendant que des critiques austères et froids discuteront rigoureusement lei.

comparaisons dÕHomère, et quÕils les trou- veront peu justes ou peu convenables, ou trop fréquentes, ou trop prolongées, vous admirerez lÕétendue et la puissance de son génie, qui, se saisissant de la nature entiere, et liant au monde moral les phénomènes du monde physique, nous présente les objets, tantôt sous un jour nouveau, tantôt sous un plus beau jour, et par une succession rapide dÕimages et de tableaux, augmente sans cesse le mouvement qujl a une fois imprimé à notre ame ; images dont les unes, dÕautant plus sublimes quÕelles sont plus vagues, en ce quÕelles forcent lÕimagination de sÕélancer bien au - delà du terme où la parole a pu la conduire, appartiennent exclusivement à la poésie ;

tandis que les autres, accompagnées des détails les plus sensibles, les plus vrais, les plus naturels, semblent être lÕouvrage du pinceau plutôt que celui de la parole.

Voulez-vous un exemple des premiers ?

lizez le commencement du dixième livre de lÕIliade.

Domptés par le doux pouvoir du sommeil, les chefs de lÕarmée grecque reposent tous dans leurs tentes ; A gamemnon seul veille, tourmenté par la foule des pensées quÕil roule dans son esprit. Que fait le poëte pour nous donner une forte idée du trouble de son héros ? Il compare son agitation à lÕagitation de lÕair, lorsque lÕembrasant de son tonnerre, Jupiter annonce aux humains tous les ravages de la tempête ou tous les malheurs de la guerre.

Le seizième li vre du même poëme vous fournit un bel exemple des seconds.

Etendu sur le tillac du navire dÕAchille, Patrocle voit la défaite des grecs, et Patrocle fond en larmes. Achille lui reprochant sa faiblesse : tu pleures, lui dit-il, tu pleures comme un jeune enfant qui demande à sa mère quÕelle le prenne dans ses bras, la tient par sa robe, sÕefforce de

ralentir sa marche trop précipitée, et lève sur elle ses yeux innocens et chargés de pleurs, jusquÕà ce quÕelle lÕenlève et le pose sur son sein.

Je ne présente ici que des estampes froides et inanimées. Le texte, le texte seul vous offrira le tableau ; car ne croyez pas connaître jamais un poëte si vous ne lÕavez aperçu quÕau travers du voile de la traduction, et moins encore Homère, si vous ne lÕavez vu face à face (quÕon me permette cette expression.) CÕest alors, et ce nÕest quÕalors que vous pourrez contempler tous les trésors de son génie, trésors quÕil a prodigués à sa langue, et que ne saurait sÕapproprier aucun autre idiome, mais dont tous les idiomes peuvent et doivent néanmoins profiter.

Là, vous verrez comment par la réunion de mots, rassemblant dans le plus petit espace possible plusieurs images, plusieurs idées ou plusieurs rapports, il jette dans son style une rapidité presquÕégale à celle de la pensée ; comment, par le choix des termes et par lÕheureuse combinaison des élémens dont il les compose, il parvient à transformer en vraies images, les

signes conventionnels et arbitraires de la parole ; comment enfin, soumis à un vers toujours de même mesure, il en varie les mouvemens, les ralentit, les suspend, les précipite, conformément à la nature des choses quÕil se propose de représenter.

Est-il obligé dÕemployer un terme commun, une expression vulgaire, un mot peu mélodieux, peu sonore ? Par la manière dont il les place, par les épithètes dont il les environne, tout devient harmonieux, tout prend le caractère de lÕélégance et de la noblesse. Ainsi, pour me servir dÕune comparaison prise dans Homère même, lorsquÕUlisse se présente avec la figure dÕun vieillard courbé sous le poids des ans et flétri par la misère, Minerve en le touchant lui donne la fraîcheur de la jeunesse et la taille dÕun demi-dieu.

Ce ne fut quÕaprès avoir long-tems envisagé toutes ces beautés et en avoir médité les principes et les effets, que Virgile en enrichit la langue et la poésie latine. Traducteurs dÕHomère, regardez Virgile ; comme lui, démêlez bien ce que les mœurs, les usages et le génie de la langue vous permettent dÕadopter et vous commandent

de rejeter. Sur-tout., comme lui, péné- trez-vous de votre modèle, jusquÕà ce que son ame se soit, pour ainsi dire, commu- niquée à la vôtre ; jusquÕà ce quÕemporté de son enthousiasme, vous voyiez,, vous sentiez la nature, comme il lÕa sentie et vue lui-même ; et la langue et la poésie françaises vous devront des richesses peut-être encore inconnues. Car, qui oserait affirmer que notre langue soit parvenue à connaître toutes ses forces ? Une traduction en vers du poëme des Géorgiques avait été jusquÕà présent regardée comme un ouvrage impossible, et notre poésie ne nous avait point encore offert ces particularités piquantes, ces détails heureux qui ne se montrent quÕaux yeux accoutumés à observer, de près la nature, qui constituent la vérité de lÕimitation, et qui font un des principaux charmes du poëme des Saisons.

Voilà lÕobjet que sÕest proposé lÕAcadé- mie française en vous donnant Homère à traduire. Une multitude de vers sans idées, sans images, sans mouvemens, et quÕon prend pour de la poésie ; de la prose plate et rimée quÕon donne pour des vers ; les grands modèles abandonnés pour sÕattacher

à une nature mesquine, basse et dégoûtante ; des autels élevés à la barbarie au sein de la capitale du monde littéraire, tout a dû déterminer lÕAcadémie à ramener vos regards sur un poëte grand avec simplicité, simple avec grandeur et sublime sans effort.

Fidèle aux principes qui lÕont toujours dirigée, vous la verrez compter avec com- plaisance tous les pas que vous ferez vers la gloire, encourager les efforts heureux, appeler le vrai talent et repousser le mau- vais goût, sans quÕelle daigne jamais sÕoccuper, moins encore sÕoffenser, ni des murmures de la médiocrité, ni des insultes de lÕignorance. Quelques jeunes gens de Clazomène salirent à Sparte les places ou les éphores siégeaient, et dÕoù partaient les arrêts qui veillaient au maintien des lois ; les éphores ne se vengèrent que par ce décret quÕils publièrent le lendemain : QUE LÕINDÉCENCE ET LA MALHONNÊTETÉ SOIENT PERMISES AUX CLAZOMÉNIENS.

Cet Eloge dÕHomère est de feu lÕabbé Arnaud, qui le lut, il y a environ vingt ans, dans une séance

publique de lÕAcadémie française, où il obtint le plus grand succès. LÕAcadémie avait proposé pour sujet de son prix de poésie, une imitation en vers dÕun morceau de lÕIliade, au choix des concurrens.

CÕest ce qui engagea lÕabbé Arnaud à composer ce discours, et cÕest à quoi il fait allusion vers la fin.

DE VOLTAIRE

E T

DU POËTE ITALIEN BETTINELLI

CEUX qui ne sont pas étrangers à la litté- rature italienne, connaissent au moins le nom du P. Saverio Bettinelli, religieux servite de V érone, lÕun des meilleurs poëtes et des critiques les plus distingués que lÕItalie ait produits dans ces derniers tems. Il a commencé sa carrière poétique par des tragédies, des poëmes et dÕautres écrits dÕune certaine étendue ; et il lÕa terminée par des epigrammes et de petites pièces fugitives ; ce qui nÕest pas la marche ordinaire du talent. Il a pensé sans doute que la jeunesse était plus propre aux grands ouvrages où lÕesprit a toute sa force, et où le talent est soutenu par lÕamour et lÕespérance de la gloire ; que dans la vieillesse, au contraire, il fallait travailler pour son

amusement, et jouir à son aise de la facilité acquise par une longue expérience. Chacun à cet égard, peut penser à sa manière, et se conduire suivant son goût.

Il vient de me tomber entre les mains, un des derniers ouvrages de cet écrivain, intitulé : Lettere a Lesbia Cedonia, dal Diodoro Delfico, etc. Lettres à Lesbia Cedonia, sur les épiuramines, petit in-8° imprimé à Bassano en 1792. Cette Lesbia Cedonia., à qui les lettres sont adressées, était madame Guardo Grismondi ; et le Diodoro Delfico nÕest autre que le P. Bettinelli lui-même. On sait quÕen Italie tous les membres de lÕacadémie des Arcades, hommes et femmes, prenaient ainsi des noms grecs, sous lesquels ils se déguisaient dans leurs écrits.

Je mÕarrêterai peu sur ce qui fait lÕobjet particulier de ces lettres, sur la nature et le style des épigrammes. Il fait aux français lÕhonneur de croire quÕils sont le peuple qui a eu au plus haut degré lÕesprit et le talent de ce genre de poésie, et en effet, il nÕexiste dans aucune langue autant dÕexcellentes épigrammes de tous les genres, que dans la nôtre.

Bettinelli cherche pourquoi les italiens nÕont pas montré beaucoup de goût pour lÕépigramme ; il en trouve une raison dans le caractère grave de sa nation. Cette raison ne frappera pas tout le monde ; on concevra difficilement que la nation qui a si long-tems produit les arlequins et les polichinelles, qui a rempli lÕEurope de baladins et de bouffons, soit trop grave pour aimer les épigrammes ; et que la langue la plus souple de lÕEurope, la plus riche en poésie burlesque, ne soit pas propre à la tournure épigrammatique. Le goût et le talent de lÕépigramme ne tiendraient-ils pas plutôt à un progrès particulier de la civilisation, qui a tourné lÕattention des francais vers ce genre dÕesprit, et y a façonné leur langue ?

Cette discussion nÕest pas lÕobjet de ce petit écrit ; je passe à la partie des lettres de Bettinelli, qui a attiré mon attention.

Il assure que la fureur des épigrammesétait telle à Paris, dans le tems quÕil y séjourna, que lui-même il fut lÕobjet de plusieurs épigrammes et chansons qui coururent alors. « JÕavoue, ajoute-t-il, que « ma vanité en fut médiocrement flattée ; « et je pris le parti, pour me dérober à ce

« genre de renommée, de regagner Ïï \* frontière, et dÕaller faire visite à Vol- « taire, qui mÕ y avait invité. »

Mais avant dÕexécuter son projet, il alla à Lunéville, où Stanislas, ex-roide Pologne, conservant les vains honneurs de la royauté, jouissait dÕune autorité suffisante pour faire du bien, pour encourager les lettres quÕil aimait sincèrement, et pour fixer autour de lui les personnes de France les plus distinguées alors par lÕesprit, la politesse et les talens.

Malgré les invitations répétées de Vol- taire, dit Bettinelli, je craignais dÕaller chez lui ; jÕavoue que je redoutais son humeur versatile et ses principes licencieux ; mais une circonstance me décida. JÕétais à Lunéville, et un jour en présence du roi de Pologne, la conversation tomba sur Voltaire ; il venait dÕécrire à ce prince quÕil avait cinq cent mille francs quÕil désirait de placer dans lÕacquisition dÕune terre en Lorraine, pour aller mourir, disait-il, dans le voisinage de son Marc-Aurèle.

Stanislas ne demandait pas mieux que de lÕattirer à sa cour, et lÕamour quÕil avait pour les lorrains lui faisait désirer aussi

lÕaltirer dans le pays les cinq cent mille livres de Voltaire. Mais je ne me fie pas à lui, disait Stanislas ; je sais quÕil voudrait bien sÕouvrir une porte pour rentrer en France. Cependant, sÕil était devenu vrai ment raisonnable, je le verrais avec plaisir.

Lorsque Bettinelli annonça son départ pour Lyon, Stanislas lui proposa dÕaller faire un tour à Genève, de voir Voltaire et de lui demander sÕil avait un désir sincère de sÕétablir en Lorraine. Cette proposition détermina Bettinelli, qui, au lieu dÕaller à Lyon, se rendit à Genève.

Le voyageur italien arrive aux Délices, quÕhabitait alors Voltaire. Je vais le laissen parler, en abrégeant et en rapprochant les détails les plus intéressans de son récit, sans mÕastreindre cependant à une scrupuleuse littéralité. CÕest sur-tout en traduisant le langage de la plaisanterie et de la conversation, quÕon peut dire que la lettre tue.

JÕai trouvé, dit-il. Voltaire dans la conversation, comme on le trouve dans ses écrits. LÕépigramme semblait habiter sur ses lèvres et jaillir de ses yeux, qui étaient deux flambeaux où lÕon voyait briller, ainsi cjue dans ses discours,.un certain éclat da

grâce et de malice. Il sÕétait fait un style particulier,. en sÕénonçant comme en écrivant ; rarement il parlait avec simplicité etcomme les autres hommes ; tout prenait dans sa bouche une tournure spirituelle ou \* philosophique.

Lorsque jÕarrivai aux Délices, il était dans son jardin ; jÕallai vers lui,, et lui dis qui jÕétais.

« Quoi ! sÕécria-t-il, un italien, un jésuite, un Bettinelli ! cÕest trop dÕhonneur pour ma cabane. Je ne suis quÕun paysan comme vous voyez, ajouta.-t-il, en me

montrant son bâton qui avait un hoyau à lÕun des bouts et une serpette à lÕautre : cÕest avec ces outils que je sème mon fruit,

comme ma salade, grains à grains ;. mais ma récolte est plus abondante que celle que je sème dans des livres pour le bien de lÕhumanité.» Sa singulière et grotesque figure fit sur moi une impression à laquelle je nÕétais pas préparé. Sous un bonnet de velours noir qui lui descendait jusque sur les yeux, on voyait une grosse perruque 9 qui couvrait les trois-quarts de son visage j ce qui rendait son nez et son menton encore plus saillans. Il avait le corps enveloppé

dÕune pelisse, de la tête aux pieds ; son regard et son sourire étaient pleins dÕexpression. Je lui témoignai le plaisir que jÕavais de le trouver dans un si bon état de santé r qui lui permettait de braver ainsi la rigueur de lÕhiver. « Oh ! vous autres italiens, me ré- pondit-il, vous vous imaginez que nous devons nous blotir dans des trous comme les marmottes qui habitent au sommet de ces montagnes de glaces et de neige ; mais vos Alpes ne sont pour nous quÕun spectacle et une belle perspective. Ici, sur les bords de mon lac Léman, défendu contre les vents du nord, je nÕenvie point vos lacs de Côme et de Guarda. Dans ce lieu solitaire, je représente Catulle dans sa petite île de Sirmio ; il y faisait de belles élégies, et je fais ici de bonnes géorgiques (Ed io fo della buona georgica). Il Je lui présentai alors la lettre que le roi de Pologne mÕavait remise pour lui Au premier regard, je vis bien quÕil devinait lÕobjet de ma visite, et que quelque épigramme allait tomber sur ma royale commission,« Oh ! mon cher, sÕé- cria t-il, en prenant la lettre de mes mains, restez avec nous ; on respire ici lÕair de la liberté, lÕair de lÕimmortalité. Je viens

dÕemployer une asset grosse somme dÕargent pour acheter un petit domaine près dÕici (Ferney) ; je ne songe plus quÕà y terminer ma vie, loin des frippons et des tyrans. Mais entrons dans la maison. »

Ce peu de mots du rusé vieillard, me firent comprendre quÕil nÕy avait plus de négociation à entamer, et me dépouillèrent tout dÕun coup des honneurs de lÕambassade.

Voltaire ne pouvait jamais parler de lÕItalie, quÕil élevait dÕailleurs jusquÕaux cieux, sans lâcher quelques traits sur lÕesclavage italien, sur lÕinquisition, etc.

La conversation roulait souvent sur le roi de Prusse. On vint lui apprendre quÕaprès une bataille perdue, il avait battu le duc de Deux - Ponts, fait lever le siège de Neiss et de Lcipsick, et chassé les autrichiens en Bohême. « Est-il possible, sÕécria Voltaire ? Cet homme mÕétonne toujours ; je suis fâché de mÕêtre brouillé avec lui. » Il admirait dans ce prince la célérité de César ; mais son admiration se terminait toujours par quelque épigramme contre César. Il avait un singe quÕil avait appelé Luc, et il se plaisait souvent à donner ce nom au roi

CÕétait sur-tout sur les écrivains les plus célèbres, lorsque Voltaire croyait avoir à sÕen plaindre, que tombaient avec le plus de profusion les traits de son esprit mordant. On sait comment il traitait Maupertuis, Pompignan, Rousseau, avec qui il était en guerre ouverte ; mais il nÕépargnait pas toujours ceux avec qui il nÕavait aucun démêlé, tels que Montesquieu, Du- clos, Helvétius.

Le livre de lÕEsprit venait de paraître, et avait fait à Paris le plus grand éclat. Voltaire le caractérisait ainsi : « Le titre louche, lÕouvrage sans méthode, beaucoup de choses communes ou superficielles, et le neuf faux ou problématique. CÕest Duclos, ajouta-t-il, qui a donné à Helvétius le courage de faire imprimer son livre ; mais il ne lÕa pas défendu contre la persé- cution. Duclos, selon lui, était un esprit caustique, dur et de mauvais goût l, » Helvétius qui était attaché à la cour,

La postérité nÕadoptera pas ces jugemens hasarsardés dans des momens dÕhumeur. Duclos et Helvé.

tius conserveront une mémoire honorable, Bettinelli ajoute que Voltaire était à Paris, lorsque le livre 4e lÕEsprit parut : cÕest une erreur.

fécondité de son esprit contrastant avec la maigreur de son corps. Il est vrai quÕil se répète souvent, mais cela tient à sa facilité même : quel auteur a jamais écrit plus de choses originales, souvent profondément pensées, toujours ingénieusement exprim é es ?

JÕai cru quelque tems que sa manière de prononcer lente et coupée 1, tenait à ce quÕil cherchait en parlant à gagner du tems, pour préparer quelques traits ; mais cette manière de parler lui était devenue habituelle, et lÕon croyait lire un de ses ouvrages quand on lÕentendait parler.

Il mêlait souvent dans ses conversations des phrases italiennes et des citations du Tasse et de lÕArioste, mais avec sa prononciation française, dont il nÕavait jamais su se défaire. Je lui témoignai un jour mon étonnement de ce que, dans son Essai sur la Poésie épique, il avait si mal traité 1 Ariostc, dont le genre dÕesprit paraissait ce-

1 Elle tenait tout simplement à ce quÕayant perdu toutes ses dents, il sÕétait attaché à prononcer distinctement et correctement Il mettait un grand

prix à une belle prononciation qui faisait sentir lÕhar-- monie des vers et même de la prose.

pendant si analogue a son goût. Nous en- trâmes en discussion sur ce sujet, et il ne fut pas difficile de lui prouver que lÕauteur de lÕOrlando était un grand poëte ; quÕil méritait dÕêtre regardé autrement que comme un auteur goguenard et fantastique, et que ses défauts étaient les défauts de son siècle et non de son génie. Voltaire me promit de relire lÕArioste, et en effet, jÕai vu que dans une nouvelle édition de son Essai, il en parlait avec plus de justice et de convenance.

Il lut quelques - unes de mes poésies sur lesquelles il me dit les choses les plus flatteuses, particulièrement sur les éloges que je fais du roi de Prusse, de Galilée, de N-ewton, Il continua à déclamer contre la superstition, lÕinquisition de la cour de Rome, le monachisme, etc. Il me cita à cette occasion le bon mot du cardinal Passionei, qui disait à un voyageur : CÕest un grand miracle que lÕéglise n ait rien perdu, cette année.

JÕallai faire un tour avec lui à sa nouvelle terre de Ferney ; après le dîné, il me dit : « jÕai trop mangé ; je ne vivrai pas assez long-tems pour jouir de ma nouvelle

acquisition. Mais il faut bien jouir ; je suis un peu gourmand 1 ; Horace lÕétait aussi : trahit sua quemque vo lup tas ; il faut bercer lÕenfant jusquÕà ce quÕil sÕendorme. »

Vous voyez quÕil appartenait au troupeau dÕEpicure, comme à dÕautres égards il était Diogène. Il cependant être alternativement Se ; rate ou Aristîppe. Il se disait Õqn(ÕJ LIefois mourant ; dÕautres fois il. était redevable à Troncbin de la vie et de la santé ; mais en même - tems il se moquait de la médecine et du médecin. Tronchin, de son côté, nÕétait guères content de son malade. Lorsque jÕannonçai à cet habile homme que jÕallais partir : « CÕest fort bien fait, me dit-Il ; il est vraiment étonnant que depuis que vous êtes ici, il ne vous ait pas fait essuyer quelques-unes de ses boutades accoutumées : nemo sic impar sibi. Partez, mon père ; bien peu de personnes peuvent se vanter dÕavoir vu une telle égalité dÕhumeur à Voltaire.

1 Bettinelli prend ici une plaisanterie de conversation pour une chose sérieuse. Peu dÕhommes ont été plus sobres que Voltaire. Il parlait souvent comme un voluptueux, parce que cela donne plus, de jeu à lÕesprit, et de liberté à la poésie.

CÕétait sur-tout sur les écrivains les plus célèbres, lorsque Voltaire croyait avoir à sÕen plaindre, que tombaient avec le plus de profusion les traits de son esprit mordant. On sait comment il traitait Maupertuis, Pompignan, Rousseau, avec qui il était en guerre ouverte ; mais il nÕépargnait pas toujours ceux avec qui il nÕavait aucun démêlé, tels que Montesquieu, Duclos, Helvétius.

Le livre de lÕEsprit venait de paraître, et avait fait à Paris le plus grand éclat. Voltaire le caractérisait ainsi : « Le titre louche, lÕouvrage sans méthode, beaucoup de choses communes ou superficielles, et le neuf faux ou problématique. CÕest Duclos, ajouta-t-il, qui a donné à Helvétius le courage de faire imprimer son livre ; mais il ne lÕa pas défendu contre la persécution. Duclos, selon lui, était un esprit caustique, dur et de mauvais goût r. »

Helvétius qui était attaché à la cour,

La postérité nÕadoptera pas ces jugemens hasarsardés dans des momens dÕhumeur. Duclos et Helvétius conserveront une mémoire honorable. Bettinelli ajoute que Voltaire était à Paris, lorsque le livre de lÕEsprit parut : cÕest une erreur.

avait présenté lui-même son ouvrage à la famille royale, et en avait été très-gracieusement reçu. JÕen fus charmé, je connaissais Hclvétius ; cÕétait un homme doux, raisonnable, généralement aimé, et quÕon nÕavait pas cru capable dÕavoir composé un tel ouvrage. Mais quelques semaines après mes yeux sÕouvrirent ; jÕétais dans lÕantichambre de M. le Dauphin. Le prince sortit de son appartement, tenant dans ses mains un exemplaire de lÕEsprit ; il dit tout haut quÕil allait chez la reine pour lui montrer les belles choses que son maître-dÕhôtel faisait imprimer. Alors éclata la tempête contre le li vre et lÕauteur. Quelle folie, disait Voltaire, de vouloir jàire le philo- sophe avec les courtisans > et r honzme de cour avec les philosophes !

Le propos le plus extraordinaire que jÕaie entendu à Paris sur ce fameux livre, sortit de la bouche de madame de Graffi- gny, lÕauteur célèbre de Génie et des Lettres péruviennes. Elle était tante dÕHelvétius du côté luaternel ; je croyais, en conséquence, la trouver très-partiale en faveur de son neveu. Croiriez-vous bien J rne dit-elle un jour, quÕune grande partie

de LÕESPRIT, et presque toutes les notest ne sont que des balayures de mon appar- tement ; il a recueilli ce quÕil y a de bon de mes conversations et il a emprunté de mes gens une douzaine de bons mots. Vol- taire riait beaucoup de ce propos lorsque je le lui racontai, et il me cita une foule dÕautres traits du même genre, sur la plupart des beaux esprits de Paris, même sur ceux qui étaient ses plus zélés admirateurs.

La seule personne dont je lui aie toujours entendu parler avec la même estime et le même enthousiasme, cÕest madame du Châtelet, dont il avait plusieurs portraits dans ses appartemens. Il mÕen montrait un jour un, en me disant : Voilà mon immortelle Emilie.

Je ne ferai aucune réflexion sur le récit du P. Bettinelli. On y aperçoit bien quelque prévention monacale, et une grande frayeur des sarcasmes de Voltaire ; mais on y reconnait aussi la tournure dÕesprit et la conversation toujours brillante et animée de cet homme extraordinaire. On y verra encore que ceux qui lÕont représenté comme le flatteur des rois et le fauteur du despotisme, ont bien sottement apprécié les

ménagemens quÕil nÕavait pour la puissance, que dans la seule vue de la fléchir en faveur de la philosophie, et de faire passer sans obstacle des vérités quÕil croyait utiles au genre humain.

S :

DE BUFFON IE Ir

Ñ DE ROUSSEAU.

1

DEUX hommes 1, dans le siècle dernier, ont mérité la palme de lÕéloquence ; si pour lÕobtenir, il nÕy a pas eu une opposition absolue dans les moyens, on remarque au moins, une différence frappante dans les titres. J LÕun nous a étonnés par la magnificence - 1 Ceux qui ont une juste idee de lÕéloquence ne me reprocherônt pas de nÕavoir pas fait mention de Thomas, qui a toujours tachéet qui a cru suppléer au talent que la nature lui avait lÕefusé, par lÕem- phase, lÕexagération et une combinaison de figures, de mouvemens et de mots qui décelaient son im- puissance. LÕéloge de Marc-Aurèle demande une, exception ; cependant le grand mérite de ce morceau tient à sa forme dramatique, et dÕailleurs lÕapprêt, qui est un des défauts de Thomas, nÕétait pas déplace dans un discours dÕappareil.

Je nÕai point parlé non plus des éloges couronnés par lÕÀcadeÕnlie$ les meilleurs sÕont plutôt élégans qu éloquens, ce qui devait êlre. LÕun des torts rde Thomas a été de vouloir sortir du genre que le goût indiquait.

des images, la noblesse des tours, lÕéclat de lÕexpression, et la pompe du style ; le travail pénible que lui coûtaient le choix des termes, la majesté de son élocution, ses périodes harmonieuses, il nÕa pas voulu le dissimuler, et par lÕaveu quÕil en a fait t il a semblé défier ceux qui oseraient entrer avec lui dans la lice, de sÕélever à sa hauteur, même avec des efforts égaux aux siens.

LÕautre, avec moins dÕappareil, a produit dÕaussi grands effets. La magie de sa composition a été telle quÕelle nÕa pas laissé apercevoir le tems, la patience, les corrections qui préparaient cette élégance continue, cette flexibilité dans les mouve-\

mens, cette mollesse de ton 1, qui nÕapproche de la négligence que pour approcher de la grâce, sur-tout cette simplicité dont le charme, en attirant la bienveillance du lecteur, le dispose à lÕenthou-

1 CÕest dans le livre de Sophie, dans Emile, dans un grand nombre de pages charmantes des Confessions, dans quelques endroits de la lettre sur les Spectacles, dans les Promenades, particulièrement dans la cinquième, que vous serez frappé de cette mollesse de ton que Rousseau savait prendre.

siasme pour les beautés, et à lÕindulgence pour les défauts dÕun ouvrage.

Celui-ci a séduit ses juges, celui-là lésa entraînés.

Le premier a conquis des admirateurs ; le second a gagné des amis.

Tous deux ont écrit sur lÕamour. En peignant ses délices et ses tourmens avec autant de chaleur que de vérité, Rousseau a interressé tous les cœurs sensibles ; Buffon les a blessés, en prononçant que le phy- sique seul de lÕamour était bon, et que le moral nÕen valait rien.

Une grande renommée donne une si grande autorité et inspire tant de respect, quÕil nÕest pas superflu dÕopposer des raisons, et même de chercher des excuses à une assertion quÕon se serait dispensé de combattre, si tout autre auteur lÕeût hasardée.

LÕerreur de Buiffon doit être attribuée au genre de ses études : ses méditations assidues sur les phénomènes de la nature, ne lui permettaient pas de réfléchir sur les résultats de la société. SÕil les eût observés, il aurait reconnu quÕils ont environné de tant de jouissances morales le penchant

irrésistible qui entraîne un sexe-vers lÕautre, que ce nÕa été quÕalors que lÕhomme a goûté le bonheur dont il était susceptible, puisquÕil a réuni ce que les sens ont de plus énergique à ce que lÕame peut éprouver de plus doux. Et cela se trouva constamment vrai, lorsque les institutions sociales ne contrarièrent pas la nature, et que la corruption des mœurs ne détruisit pas lÕinnocence.

Les progrès de la civilisation donnèrent lÕidée de la perfection de lÕame et du corps ; dès quÕelle eut fixé lÕattention, on eut le désir du choix ; plus ce désir devint général, plus le mérite devint nécessaire.

Comme il y eut des obstacles à surmonter, des concurrens à surpasser, une préférence à obtenir, il dut y avoir une émulation dÕesprit, de talens, de vertus et de toutes les qualités qui pouvaient assurer la victoire.

LÕextérieur eut plus dÕaménité, les manières acquirent de la grâce, la délicatesse 1 embellit les soins, le son de la voix fut plus touchant, le regard plus expressif et le silence eut un langage.

LÕêtre le plus hardi ne pouvant user de

violence, chercha à plaire au plus timide, dès ce moment la soumission fut le partage de la force, et lÕempire passa à la faiblesse.

DÕun côté, le respect se mêla à lÕattaque, de lÕautre, la douceur à la résistance ; et quand après des épreuves qui furent leurs premiers plaisirs, deux amans confondirent leur existence, ils sentirent que rien ne manquait à un bonheur dont la durée se prolongea toutes, les fois quÕon employa pour la conservation les mêmes moyens que pour la conquête.

Saps doute cette union ne fut pas.

exempte de peine ;, il y eut souvent des.

alarmes sans raison, des reproches sans, justice, trop dÕexigence dans les demandes dÕobstination dans les refus, de vivacité dans les explications ; mais on fut si pressé de se repentir et de pardonner, il y avait- tant de sincérité dans la réparation et de tendresse dans le dédommagement, que lorsque lÕimagination produisit lÕinconstance, ou que le tems amena la langueur, on regretta les maux quÕon avait soufferts et les larmes quÕon, avait versées.

Le moral de lÕamour excite un intérêt si puissant, quÕen le traitant avec quelque

talent, on est sur dÕémouvoir. Seul, il a quelquefois suffi pour nous attendrir sur des fictions sans vraisemblance. CÕest à lui que Inn doit attribuer le succès de la nouvelle Héloïse : succès si prodigieux, quÕon sÕest passionné pour lÕauteur, et cela devait être, parce que personne avant lui nÕavait développé avec plus de force, de profon- deur et de sensibilité, des impressions qui rappelaient à ceux qui avaient aimé, les jours les plus fortunés de leur vie.

Par M. DEVAINES.

R E F L E X ION Sr SUR LES PROGR ÈS

DE LÕESPRIT ET DU GOUT ; Par lÕabbé ARNAUD.

L E peuple grec, long-tems gouverné par les seuls poëtes, ses législateurs, ses prêtres et ses philosophes, sÕétait fait de la poésie une si forte habitude, que pendant plusieurs siècles, on nÕaurait pas cru mériter lÕattention des peuples, si lÕon eût affranchi la parole des liens magiques de la versification. Cependant lÕintérêt quÕavait chaque citoyen a faire régner son opinion, lÕimpossibilité dÕen établir lÕempire par dÕautres moyens que ceux de la parole, la difficulté de manier à son gré et dÕappliquer avec succès un instrument aussi difficile et souvent aussi rebelle que celui de la poésie,

1 Ces Réflexions sont extraites du discours que lÕabbé Arnaud prononça pour sa réception à lÕAc a.

ÔeÕjnie française \*

appelèrent nécessairement une diction plus : libre et plus facile. On descend t à la prose ; mais on sentit que pour plaire à des oreilles, avides dÕune harmonie à laquelle elles étaient depuis si long-tems accoutumées, il fallait substituer une nouvelle cadence, une mé- lodie nouvelle à celle qui caractérisait le.

vers. LÕorganisat ion particulière et unique de la langue grecque en offrit les moyens, et bientôt la prose elle-même devint un art soumis à des règles, à des princi pes presque aussi certains que ceux de la poésie.

Comme il nÕy avait point de mots,. point de syllabes dans cette langue, dont lÕénergie et les mouvemens ne fussent déterminés et connus, lÕorateur ou lÕécrivain, pouvait rendre lÕélocution tout à-la-fois pittoresque, harmonieuse et cadencée, cÕest-à-dire, exprimer, ou plutôt peindre, par les sons, lÕobjet quÕil avait à rendre, et en même-tems précipiter, ralentir, en un mot régler à son gré tous les mouvemens de la phrase. De la les différentes formes de style qui furent adaptées aux différens genres de compositions, et dont le mélange produisit des formes nouvelles ; comme de lÕunion des couleurs arrangées sur la pa-

lette du peinte, sortent de nouvelles couleurs. Cet art fut connu des latins, et quoiquÕils ne lÕeussent point créé, quoiquÕil sÕen fallût bien quÕils fussent doués de cette sensibilité, exquise qui caractérisait les grecs, et par- ticulièrement. les athéniens, les richesses quÕils empruntèrent, ils surent se les rendre propres : imitateurs hardis et heureux, les latins, méritèrent dÕêtre mis au nombre des modèles.

LÕun et lÕautre peuple connut et saisit ce point délicat, où lÕart et la nature se réunissent pour sÕembellir réciproquement et les exemples quÕils donnèrent, les leçons quÕils prescri virent, devinrent la règle éter- nelle du vrai et du beau. Mais là finit lÕobligation de les imiter. Le mécanisme de lÕharmonie et des mouvemens de leur langue est étranger à la nôtre ; lÕart de leur élocution est un art perdu pour nous, et qui ne saurait renaître que chez un peuple où se reproduiraient la même sensibilité, les même moyens de lÕexercer, enfin les.

mêmes rapports entre la forme du gouver," nement, les mœurs, et le langage.

Athènes nÕeut pour s-ou, - erçuix Uue lÕélo-

quence ; et lÕart de gouverner les hommes est aujourdÕhui, parmi nous, un art en quelque sorte muet. LÕathénien parlait aux sens, nous nous adressons à lÕesprit ; sa langue, qui fut lÕouvrage des poëtes et des orateurs, cÕest-à-dire, dÕhommes tout a-Ia- fois esclaves et tyrans de lÕimagination, naquit et sÕaccrut par degrés avec les idées quÕelle avait à exprimer ; la nôtre, formée au hasard, sans unité, sans dessein, ne sÕést perfectionnée que du moment où sÕest levé le jour calme et pur dÕune philosophie toute de raisonnement. La phrase grecque pouvait se mouvoir en tout sens ; la nôtre est le plus souvent condamnée à ne parcourir quÕune même ligne ; Enfin, comme la puissance et la majesté appartenaient essentiellement au peuple dÕAthènes, les mots étaient préservés de lÕavilissement ou les entraîne lÕusage quÕen fait la multi- tude assujétie et grossière.

Mais quoi ! nÕavons-nous que des pertes ?

aurais-j e donc oublié que je parle dans un lieu où se fit entendre la voix des Fénélon, des Bossuet, des Racine, des Despréaux, des Fléchier, des Massillon ; que je parle devant vous, Messieurs, devant les maîtres et-Ies,

modérateurs dÕune langue qui règne aujourdÕhui sur lÕEurope, et dont vos ouvrages éterniseront lÕempire ? Ah ! loin de moi cet enthousiasme exclusif et aveugle pour lÕan- tiquité ! Quel sentiment pénible que celui de lÕadmiration pour les chefs-dÕœuvres im- mortels des grecs et des romains, sÕil ne servait à nous rendre plus sensi bles aux beautés de tous les genres dont brillent les ouvrages de nos grands écrivains ! Non, je ne croirai jamais quÕun français qui ne lit pas avec transport les vers de Racine, soit digne de sentir lÕharmonie des vers dÕHo- mère.

NÕenvions point aux anciens des avantages que nous ne pourrions obtenir quÕen nous privant de ceux dont nous jouissons ; Notre langue a des richesses qui lui sont propres ; sachons en profiter, et tâchons de les étendre : mais gardons - nous de dé- tourner, de violenter sa marche, et ne la conduisons à la perfection quÕen étudiant son caractère, quÕen suivant la direction du principe qui lÕanime.

LÕart de la parole est, comme tous les arts, le produit du besoin et de lÕintérêt général. La forme du gouvernement et 1\*

nature des mœurs ont de termine le carac- tère et le génie de toutes les langues.

Dans une démocratie, ou lÕéloquence peut tout sur la multitude, de qui tout dépend, les artifices du langage ont dût avoir pour but dÕébranler lÕimagination + de flatter les sens, dÕenflammer les passions du peuple. Dans une monarchie, où regnent des intérêts et des besoins dÕun autre genre, ce principe caché mais puissant, qui forme les mœurs et les usages dÕune na- tion, doit imprimer au langage une auîre : direction, un tout autre caractère.

Sous cette forme de gouvernement y les citoyens étant divisés en classes distinctes et subordonnées, il se fait un ef- fort continuel de la part des classes infé.

rieures pour sÕélever vers les premières, et de la part des premières pour repousserles inférieures. Ainsi, lÕon y voit le peuple toujours prêt à imiter et le langage et les mœurs des grands, pendant que ceuxci, par un mouvement contraire, sÕefforçant toujours de se distinguer, affectent de rejeter de leur langage les expressions et les tournures devenues trop familières.

au peuple.

Entretenue dans une fluctuation continuelle par cette tendance et cette réac-tion des esprits, la langue finirait par Õappauvrir et se dessécher en se polissant, si les gens de lettres et les bons ouvrages ne concouraient à la fixer et à lÕenrichir.

La langue grecque, formée par le peuple et pour le peuple, devait être lÕorgane de lÕimagination ; des passions ; notre langue formée par les gens du monde et les gens de lettres, a dû être lÕorgane de lÕesprit et de la raison.

QuÕétaient les Athéniens ? un peuple dÕauditeurs et dÕenthousiastes. Que sommesnous aujourdÕhui ? Un peuple de lecteurs tranquilles et réfléchis. Voilà le véritable principe de la distance quÕil y a du caractère de la langue grecque au caractère de la nôtre.

Transportons-nous à Athènes ; nous y verrons le poëte, lÕorateur, lÕhistorien, le philosophe même, réciter leurs compositions à des hommes assemblés, à des hommes dont les sens étaient sans cesse exercés et toujours insatiables, à des hommes qui pardonnaient tout à celui qui savaif charmer leurs oreilles. Un trait

dÕéloquence ou de poésie venait- il sÕoffrir à leur mémoire ? les idées ou les images qui sÕy trouvaient ex primées, ne se réveillaient dans leur esprit que revêtues des sons, des accens qui les avaient animées. CÕest ainsi quÕen nous rappelant des vers embellis par une musique qui nous est familière, nous nous rappelons toujours et en même tems, le chant dont ces vers sont accompagnés.

Le gouvernement, les mœurs, les opinions, tout a changé ; on ne parle plus au peuple assemblé ; on ne gouverne plus par lÕéloquence. Ce nÕest que dans le silence du cabinet quÕon juge des compo- sitions littéraires : on lit tranquillement lÕouvrage du poëte et de lÕorateur, comme celui du Pour peu quÕon réfléchisse sur la ma- nière dont naissent, se modifient et se pénètrent les sensations et les idées, on concevra sans peine la prodigieuse diffé- rence qui se trouve dans les impressions quÕon reçoit par un sens ou par un autre.

Le sens de lÕouïe, délicat ci sensi hJe, ne peut être ébranlé sans douleur ou sans plaisir celui de la vue est pour ainsi

dire, impassible, et semble nÕetre destiné quÕà transmettre paisiblement à lame lÕimage des objets dont il est frappé. JÕappellerais volontiers lÕouïe le sens de lÕaine et des passions, et la vue, le sens de lÕesprit et de la raison. Il y a, entre les idées qui nous sont transmises par les oreilles ou par les yeux, à peu près la même différence quÕentre des ohjds aperçus au travers des flots dÕune onde agitée, ou réfléchis par le cristal uni dÕune eau pure et tranquille. Eh ! qui de nous nÕa pas éprouvé que le même drame qui nous enchantait, sÕil retentissait à nos oreilles, animé par les accens dÕune voix tendre et mélodieuse, ou par une déclamation véhémente et passionnée, nÕétait, lorsque nous le soumettions à la lecture, quÕun ouvrage froid, insipide, souvent plein de défauts que la magie des sons avait fait disparaître ? Combien donc se trompèrent ceux de nos écrivains qui tentèrent de transporter dans notre langue les formes et les combinaisons grecques et latines !

Familiarisés avec les langues anciennes, ils crurent que lÕart de la parole devait avoir les mêmes principes dans tous les tems et

dans tous les lieux. Ils sentirent les besoins de la langue ; mais ils sÕy méprirent sur les moyens dÕy suppléer.

Ce ne fut que vers le commencement du siècle dernier, quand la France trop long-tems agitée vint enfin à respirer, quand la paix ranima le goût des lettres et des arts, que la langue, en suivant les progrès des mœurs, commença à prendre de la consistance.

Un philosophe assis aujourdÕhui parmi vous 1, Messieurs, a fait voir combien les progrès de lÕesprit humain tiennent aux progrès des langues. En effet, lors de la renaissance des lettres, quels obstacles nos écrivains ne rencontrèrent-ils pas dans lÕimperfection du langage ? Une foule de mots dont lÕorigine avait disparu, ou dont lÕacception était incertaine et dénaturée i une syntaxe sans principe, sans analogie j une prosodie vague et indéterminée ; la prononciation même abandonnée au hasard

ou au caprice : tout nuisait également et à lÕharmonie du discours, et à la préci-

1 M. lÕabbé de Condillac, Origine des connais sances humaines.

Ñ

sion des idées : tout faisait sentir la néces- sité de donner à notre idiôme une forme fixe et de le soumettre à des procédés réguliers : ce fut aussi vers CÕe but que se dirigèrent principalement les efforts des gens de lettres.

Il était réservé à Pascal et à Racine de deviner le secret de notre langue ; il était réservé à lÕAcadémie francaise dÕen fixer le caractère. Un établissement de ce genre nÕaurait pu se former ni dans Athènes, ni dans Rome. Il mÕy avait point de puissance sur la terre à laquelle des peuples libres- eussent consenti à soumettre leur langage.

Dans notre gouvernement même, ce nÕétait point à lÕautorité, mais au goût et à la raison quÕil appartenait de donner des lois à lÕins- trument de nos idées. Il fallait épurer, ordonner, fixer le système entier de la langue ; distinguer dans lÕadoption des termes, le caprice dÕavec lÕusage ; se régler sur lÕanalogie, sur lÕoreille et sur le goût, pour rejeter ou admettre les mots qui sÕintroduisaient dans le monde et dans les livres.

Ce travail ne pouvait convenir quÕà un corps composé dÕhommes choisis dans tous les ordres de la société. CÕest ce que sentit

votre immortel fondateur ; et la forme quÕil donna à lÕAcadémie est un des plus grands services quÕun homme dÕétat pût rendre à la littérature française.

Le cardinal de Richelieu aimait à culti ver les lettres ; il sÕhonora dÕen être le protecteur ; et quand il ne les aurait pas encouragées pour elles - mêmes, il lÕeût fait encore pour lÕintérêt de son ambition et pour sa propre gloire.

Après ces longues secousses de guerres civiles qui donnèrent aux ames tant de ressort et dÕénergie, il y avait encore dans la nation un germe dÕinquiétude quÕil était important de fixer. Richelieu vit dÕune part quÕil fallait offrir à des ames ardentes un aliment capable dÕexercer leur activité ; et de lÕautre, que le goût des lettres, incompatible avec lÕesprit de faction, est nécessairement ami de lÕordre, dé la paix et des lois. En humiliant un parti encore nombreux et formidable ; et en retirant des mains de la noblesse un pouvoir usurpé, dont elle abusait pour concentrer toute la force publique dans les mains du monarque, il sentit quÕil était nécessaire de tranquilliser les esprits, quÕalarment et quÕeffa

rouchent toutes les innovations ; quÕil fallait chercher à diriger lÕopinion publique, que la puissance ne subjugue jamais et 11e doit jamais dédaigner ; et que le moyen le plus propre à la captiver était dÕintéresser à ses vues cette classe dÕhommes sages, instruits, paisibles observateurs des événemens et de leurs causes, qui finissent toujours par donner le ton à leur siècle et leurs opinions à la postérité.) é de foiit ce Louis XIV, vivement frappé de tout ce qui portait le caractère de la grandeur, sentit quÕune nation nÕest véritablement, grande que par la supériorité des lumières.

Tous les esprits, exaltés par les merveilles de ce regrie, prirent un essor extraordinaire.

Alors on vit eclore à-la-fois et les plus grandes actions et les plus beaux ouvrages.

La langue suivit les progrès des idées, et se revêtit de tous les caractères que voulut lui imprimer le génie. Cette langue, maniée par la nation la plus sociable de la terre, épurée par une cour galante et polie, enrichie et perfectionnée par des poètes des orateurs et des philosophes, dut acquérir de lÕélégance, de la grâce, de la souplesse et de la clarté ; elle dut être féconde en

termes propres à exprimer les developpe- metis du cœur humain, les détails des mœurs et tous les objets qui occupent la société. Cette politesse, peut-être excessivement délicate, qui proscrit de la conversation les gestes trop prononcés, les tons de voix trop élevés et trop forts, dut proscrire aussi de la langue les mouvemens trop impétueux, les figures trop hardies : mais lÕimagination et le sentiment savent se produire sans cet appareil extérieur. Nous avons des modèles dÕéloquence de tous les genres : ce nÕest pas, il est vrai, de cette éloquence artificielle et mécanique, qui chez les Grecs et les Romains, résultait de lÕemploi des mots, dont tous les élémens étaient soumis à des tons et à des mouvemens déterminés et invariables.

Notre langue, presque dénuée de quantité dÕaccens et dÕinversions, est privée de ces ressources : mais nos compositions nÕen portent que davantage lÕempreinte de lÕame et du génie de lÕécrivain.

Un langage exact dans les définitions de ces mots, et simple dans ses tours, est lÕinstrument le plus propre à affermir la marche de la raison. La philosophie a été perfec-

tionnée par le caractère même de notre langue ; et notre langue, à son tour, a dû de nouvelles richesses à la philosophie.

Les progrès réciproques des lumières et de la sociabilité ayant rendu le goût des lettres plus universel et plus populaire, on sÕest attaché à écrire pour tous les ordres de lecteurs ; on a ambitionné le suffrage de tous ses juges ; et lors même quÕon sÕest proposé dÕinstruire, on a cherché à intéresser et à plaire.

La poésie peut-êtré nÕa pas été si heureuse. Un goût plus sévère a ralenti les élans de lÕimagination, et amorti lÕenthousiasme du poëte. Les esprits, attirés par des objets plus sérieux, sont devenus moins sensibles au plus aimable des arts. Tel est le destin des peuples, ainsi que des individus ; ce nÕest quÕaux dépens de lÕimagination et des sens que la raison sÕéclaire et se fortifie. Mais nous avons trouvé des dédommagemens à nos pertes. La prose a pris un essor plus hardi ; et franchissant lÕintervalle qui la séparait du langage poétique, elle sÕest emparée avec succès des images, des figures, des mouvemens qui ne semblaient réservés quÕà la poésie.

CÕest là, ce me semble, un des caractères les plus frappans des productions de nos grands écrivains dans ce siècle de lumières ; siècle qui formera, dans lÕhistoire de lÕesprit humain, une époque aussi brillante que celle de Louis XIV.

LA PRISE DE JERICHO,

OU

LA PÉCHERESSE CONVERTIE.

CHANT PREMIER.

Béni soit le Dieu dÕIsraël ! si sa colère est terrible au méchant endurci, sa miséri- corde est infinie pour le pécheur repentant.

Humilions nos fronts devant lui, et il tournera son visage vers nous ; pleurons sur nos péchés, et il nous en lavera ; demandons grâce, et nous lÕobtiendrons : pour tous les bienfaits quÕil nous prodigue, il ne demande que notre amour, et nÕest-ce pas un bienfait de plus ? Oh ! louons le saint nom de lÕEternel ! que la création entière sÕémeuve à sa parole, sÕémerveille de sa puissance, adore sa bonté, sÕélève vers lui, le bénisse, et sÕécrie : CÕest par lui que je suis. Mais du sein de ce concert universel de louanges,

que lÕhomme, ce triste enfant, du péché élève sur-tout la voix pour glorifier la clé- mence adorable qui ne demande quÕun repentir sincère pour effacer des années dÕerreurs. Ah ! que le plus criminel des enfans de Bélial crie vers le Seigneur, avec un cœur contrit, en disant : faipéché.

Aussitôt ses crimes lui seront remis, et lÕEternel lui ouvrant les bras, lui dira : Tu mÕappelles, me voici ; mon fils, mon fùs.

pourquoi mÕavais-tir abandonné ?

0 murs de Jéricho ! vous, témoins, dans ces tcms reculés qui touchent presquÕa la naissance du monde, des merveilles inouies dont le souvenir se prolongera jusque dans les années éternelles, dites comment à la vue de Josué conduisant la sainte arche, vos orgueilleux et formidables remparts sÕébranlant. tout-à-coup, croulèrent avec fracas, et par leur terrible chute portèrent lÕeffroi dans lÕâme des pervers, en leur annonçant quÕun même sort les attendait ; comment, du sein de cette désolation générale., le Toùt,-Puissant - miséricordieux jusque dans ses plus justes vengeances, fit briller la lumière- de vérité en éclairant la jeune Rahab aux yeux des fus. de Canaan ;,

comment ceux-ci, au lieu dÕêtre touchés de son exemple, voulurent la mettre a mort, et par leur endurcissement appelèrent enfin sur leurs têtes lÕeffrayant anathème dont lÕEternel ne frappa jamais ses enfans quÕà regret.

Israël en deuil, campe dans les plaines de Moab, pleurait depuis trente jours son chef et son législateur ; Moïse nÕétait plus, Josué lÕavait remplacé ; Josué, moins éloquent, moins sublime peut-être, mais aussi soumis à son Dieu et plus intrépide guerrier. CÕétait lui que lÕEternel avait choisi pour conduire les hébreux dans la terre de Canaan. Un jour quÕil priait sur les hauts lieux, Dieu se communiqu-a à lui, et lui révéla sa volonté en ces termes : JÕai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leurs descendans le riche pays quÕoccupent encore les fils de Canaan ; il est tems de remplir ma promesse : marche contre les infidèles a la tête de tout Israël, traverse le Jourdain, et toute la terre où tu imprimeras tes pieds, je te la donne, depuis le désert, au midi, jusquÕau Liban, au septentrion, et depuis lÕEuphrate, à lÕorient, jusquÕà la grande mer, à lÕoccident. Cette

vaste étendue de pays sera soumise a la domination des hébreux, tant quÕils observeront strictement mes lois. Toi, Josué, mon serviteur, que jÕai élu chef. de ce peuple immense, fais-lui méditer jour et nuit mes conlmandenlens ; quÕil soit soumis et fidèle, et jÕattacherai la victoire a ses pas.

o Dieu dit ; et Josué, la face prosternée contre terre, sÕécria : Que ta volonté soit faite, ô Eternel ! et que ton serviteur soit écrasé sous tes pieds comme un vermisseau, sÕil nÕexécute pas ponctuellement tes saintes lois. A ces mots, une lumière resplendissante sortit de la nue, entoura et éblouit Josué, et lÕeffroi sÕempara de son cœur ; il craignit de voir la face du Dieu vivant, que nul mortel ne peut envisager sans mourir. 1 Mais Dieu le rassura, disant r Ne tremble pas, car tu es mon serviteur bien-aimé ; va, assemble ton peuple et fais lui part de mes volontés. Alors la nuée se dissipa, et Josué, en se relevant de son

1 Et quand Gédéon eut connu quÕil avait vu lÕEternel face à face, il se crut mort ; mais Dieu lui dit : Il va bien pour toi, ne crains rien, tu ne mourrai point. Juges, chap-vi, v. 22 et 25.

humble posture, nÕaperçut autour de lui quÕun cercle de terre consumé par le feu, et il délia ses souliers pour y marcher, car il connut que ce lieu était saint.

Alors il. descendit de la montagne, et quand il fut assis dans sa tente, il fit sonner la trompette sacrée, pour que toutes les tribus se rassemblassent autour de lui. A cet appel, qui annonçait que le ciel avait parlé, tout le peuple entier fut en mouve- ment et parut dans ces vastes déserts comme les vagues dÕune mer agitée ; chacun accourait avec empressement, interrogeait avec curiosité, impatient de connaître la révé- lation divine dÕoù dépendait le sort général. Cependant, chaque tribu sÕavança vers la tente de Josué ; à leur tête parut Juda, superbe et nombreuse, et qui est en possession du premier rang depuis que le sceptre et la gloire de donner un Sauveur eu monde Jlui Õont Õété promis par Jacob.

LÕorgueilleuse Ephraïm la suit de près, fière de descendre de Joseph, de former une tige patriarchale, et sur-tout de voir dans le vénérable chef dÕIsraël un membre pris dans son sein. Lévi paraît à son tour ; quoique exclue du partage des termes, elle

pense que le droit réservé à elle seule de donner des prêtres au Seigneur, peut com- penser tout autre avantage. Tu parais après, malheureuse Benjamin, toi qui te glorifiais dÕêtre issue du favori de Jacob ; tu ne prévoyais pas alors quÕil naîtrait de telles abominations de ton sein, que tes frères mêmes, irrités contre toi, sÕuniraient pour te détruire. Enfin, chaque tribu se place en son rang : celle de Dan vient la dernière, quoique son droit dÕaînesse lui assigne la primauté sur celle de Nephtali ; mais sans doute que, destinée à donner aux autres lÕexemple de lÕidolâtrie, Dieu voulut la punir dÕavance de ce quÕelle serait la première à abandonner son culte.

Josué étendit ses regards paternels sur ces nombreux descendans de Jacob, qui tous, les yeux fixés sur lui et le corps à demi courbé, attendaient, avec sounlission quÕon leur révélât la volonté du Seigneur ; il les bénit avec ferveur, et après sÕêtre recueilli quelques instans, élevant la voix au milieu du silence que la multitude des au- diteurs rendait si imposant, il dit : « En« fans dÕIsraël, le Dieu des armées mÕa « parlé-, il nous commande dÕaller cou-

« quérir lÕhéritage que depuis long-tems « il destine à la postérité dÕAbraham ; il « nous promet la victoire si notre foi est « sincère et notre obéissance aveugle. Vous « allez voir renouveler tous les miracles « dont nos pères furent témoins dans le dé« sert. LÕEternel lui-même marchera au- « devant de son peuple. A sa voix, les « montagnes qui ont été de tout tems, tom« beront ; les rochers des siècles se brise« ront, et les fleuves lui ouvriront un pas« sage ; car lÕEternel est grand, il com« mande aux élémens et les chemins du « monde sont à lui. Alors il foulera les in- « fidèles sous ses pieds avec indignation, et « le tremblement les saisira, et ils invoquees ront le néant ; mais ils ne lÕauront pas, et « nous les. verrons fuir devant nous comme « la feuille desséchée que lÕouragan balaye.

« Ainsi, ce que Dieu commande, ne tarée dons pas a lÕexécuter ; obéissons aveu« glément et il nous soutiendra dans notre cc sainte entreprise. Mais avant de quitter ee les plaines de Moab pour nous rendre « au bord du Jourdain, tandis que nous « offrirons des sacrifices au Seigneur et que « tout Israël, soumis à un jeune austère,

cc sÕabstiendra pendant trois jours des emcc brassemens de ses compagnes, je vais ente voyer deux vaillans hommes à Jéricho, « pour nous rendre compte des forces de cc la ville et de la disposition des habitanÕs. »

Josué se tuf, et tout le peuple applaudissant avec acclamation aux paroles de son chef, brûle dÕaller vaincre sous lui, et témoigne sa gratitude au Seigneur par des holocaustes sans nombre. Cependant tous les premiers de chaque tribu sÕassemblent en tumulte pour savoir sur qui tombera le choix du général ; les faibles fuient, effrayés de la périlleuse entreprise ; les forts sÕapprochent, empressés de lÕobtenir. Josué nomme Horam et Issachar, et sÕapplaudit dÕun choix quÕil doit moins à sa sagesse quÕa une inspiration divine ; Horam, dÕuil âge mûr, est né dans la tribu dÕEpliraïm ; ainsi que Josué, il fut jadis compté parmi les amis de Moïse et était digne de lÕêtre ; Issachar, à lÕaurore de la vie, voit remonter ses aïeux jusquÕà Juda ; ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables aux bouquets de la jacinthe ; instruit des honneurs promis a sa postérité, il espère

sÕen rendre plus digne aux yeux du Seigneur, en se dévouant pour le bien de ses frères. Déjà dans les combats il sÕest acquis une haute réputation de vaillance, et plus dÕune fo sa beauté a fait sôupirer les jeunes vierges dÕIsraël ; mais indifférent à leurs charmes, il nÕa point vu encore celle quÕil désire nommer son épouse, et il sÕen étonne ; car Moïse lui a prédit quÕavant lÕannée révolue il engagerait s\ foi. Cependant il part : sa tendre mère désespérée le presse entre ses bras et ne peut se résoudre à quitter ce premier fruit de ses amours ; tandis que son père, dont lÕâge a blanchi les cheveux, se rappelle la résignation dlAbraham, et soumis, ainsi que le saint patriarche, à la volonté du Très-Haut, se prosterne la tête couverte de cendres, et suit de lÕœil son fils hien-airné, sans que la douleur puisse lui arracher une larme.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

A PEINE les premiers rayons du jour avaient-ils blanchi les cimes sourcilleuses du mont Garizim, que le brave Horam et le jeune Issachar sÕavancèrent vers le Jourdain ; tous deux, fiers de la confiance de leur chef et soumis aux ordres de Dieu, marchaient avec intrépidité au-devant du danger et ne pensaient quÕà la gloire.

Horam, chargé de jours et dÕexpérience, témoin, depuis quarante ans quÕil errait avec ses frères dans le désert, de tous les miracles que Dieu avait faits en leur faveur, et des terribles vengeances dont il avait puni leurs iniquités, se plaisait à éclairer la jeunesse dÕIssachar en lui racontant ce quÕil avait vu. Le vaste et fertile pays que nous traversons, lui disait-il, appartenait jadis à lÕinfidèle Amorrhéen ; maintenant il est devenu le patrimoine de nos frères.

Ruben, Gad et Manassé, établis sur le bord oriental du fleuve, y recueillent tranquillement leurs moissons et font couler lÕhuile et le vin à flots précipités dans des

caves spacieuses. Au - delà du Jourdain, vous voyez sÕétendre de vastes plaines couvertes de lin, de baume et de pâturages, ombragées dÕoliviers et de cèdres ; cÕest là que sÕélève la ville des palmes, la superbe Jéricho, dont les tours orgueilleuses semblent toucher ce ciel quÕelles outragent ; plus loin, vos regards embrassent tout cet immense pays, depuis Ségor, sur les frontières de lÕidumée, jusquÕaux sources du Jourdain, au pied des montagnes du Liban.

Voilà lÕhéritage promis à nos pères, et que le seigneur nous donnera, si nous marchons avec une foi vive et sincère au - devant de nos ennemis. Eh ! que nous fait quÕils couvrent la plaine de leurs innombrables bataillons, quand le Dieu fort est avec nous ?

Quel est lÕindigne israélite qui, en se rappelant le passage de la mer Rouge, lÕeau jaillissant du rocher dÕOreb et la loi donnée par Dieu même au mont Sinaï, ose douter du succès dÕune entreprise commandée par lÕEternel ? NÕoubliez pas, Issachar, que cÕest pour avoir chancelé un moment dans sa foi, que Moïse, le plus grand prophète qui se soit jamais levé dans Israël, fut condamné à ne point entrer dans la terre

de Canaan. Ayez toujours cet exemple présent ; et dans les périls qui nous attendent sans doute aux murs de Jéricho, si vous sentez votre ame prête à défaillir, tournez les yeux vers la montagne de Nébo, et songez que cÕest là où, pour expier une seule faiblesse, expira notre saint législateur, après quatre - vingts ans de travaux entrepris pour la gloire du Seigneur. — Je sais que les maux comme les biens procèdent du Très - Haut, répondit Issachar ; soumis aux uns autant que reconnaissant des autres, la vue du plus affreux trépas nÕébranlerait pas ma foi, et pourtant Dieu mÕavait promis, par la voix de Moïse, quÕa- vant la fin de lÕannée il me ferait voir lÕépouse quÕil me destine, celle qui portera dans ses flancs la glorieuse lignée dÕoù doit descendre le Sauveur du monde. Nous touchons aujourdÕhui au dernier jour de lÕannée ; je mÕé- loigne des jeunes vierges de Juda pour aller chez les idolâtres ; est - ce donc dans ce sang impie que Dieu choisira celle quÕil veut élever au-dessus de toutes les femmes dÕIsraël ? — Ne jugeons point ainsi ce quÕil ne nous appartient point de connaître, reprit Horam ; car les pensées de Dieu ne

sont point nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies ; ce quÕil a promis, il le tiendra ; ce quÕil ordonnera, vous lÕexécuterez. Gardez seulement votre cœur droit et vos mains pures ; soumettez-vous sans réserve, et lÕEternel saura bien trouver le moyen dÕaccomplir ses promesses.

En parlant ainsi, les deux voyageurs ar- rivèrent sur le bord du grand fleuve, dont les eaux débordées inondaient les campagnes ; soit quÕils sÕapprochassent du torrent de Jaser, soit quÕils descendissent vers le lac Asplialite, ils ne pouvaient trouver aucun passage : Dieu nous aurait-il abandonnés, sÕécria Horam en élevant ses mains vers le ciel ? — Est - ce vous qui doutez, sÕécria Issachar surpris, et est-ce moi qui vous apprendrai comment une foi sincère triomphe dÕun pareil obstacle ? - Il dit, et se précipitant dans le fleuve, il se débat contre les vagues qui le repoussent vers le rivage, triomphe de la fureur des flots, atteint lÕautre bord, met le pied sur la terre de Canaan, et rend graces à lÕEternel.

En lÕapercevant sur la rive opposée, Horam sÕencouragea lÕimiter ; il lutte péniblement contre le courant qui lÕentraîne j

il arrive enfin, confus quÕun vieux ami de Moïse se soit laissé devancer par un enfant du désert. Prêt à livrer son cœur à lÕenvie, il réprime bientôt ce vil sentiment ; il se souvient quÕIssacliar est destiné à être la tige du sang royal de Juda, et se plait à le voir sÕélever par la beauté et le courage au - dessus de tous les mortels.

.1 La nuit commençait à étendre ses voiles sur toute la nature, lorsque les deux israélites entrèrent dans Jéricho : troublés de se trouver seuls, loin de leurs frères, au milieu dÕune nation idolâtre, ils ne savaient ce quÕils devaient faire, ni à qui recourir pour demander lÕhospitalité. Dans cet em- barras, ils se tenaient à lÕécart, près de la porte de la ville, lorsquÕils virent passer près dÕeux une jeune fille qui venait puiser de lÕeau à la fontaine. Un long voile retenait une partie de sa blonde chevelure, lÕautre sÕéchappait sur un cou plus blanc que lÕivoire.. Elle était belle ; mais lÕéclat de sa beauté semblait terni par les larmes qui coulaient sur ses joues. Pâle et abattue, elle sÕavançait, semblable au jasmin qui incline doucement sa tête chargée de la rosée du matin. A lÕaspect des deux voya-

geurs, elle rougit, sÕarrête et paraît incertaine ; cependant, bientôt après, elle sÕapproche, et levant sur eux un oeil timide, elle dit : Etrangers, jÕignore quel projet vous conduit dans nos murs ; mais quel quÕil soit, la maison de Rahab vous est ouverte, venez vous y reposer sans crainte, vous nÕaurez point à vous repentir dÕy être entrés. - Les deux Israélites, charmés de sa proposition, nÕhésitent point à lÕaccepter.

Issachar sur-tout, ému de la beauté de cette jeune fille et touché de sa pudeur, se sent, entraîné par une puissance invisible qui agit sur lui à son insçu. Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, vierge charmante, vous dont la charité ne dédaigne point deux malheureux voyageurs ? — Je ne suis point une vierge, répondit-elle en soupirant amère- ment ; les odieux prêtres de Baal abusèrent de ma jeunesse et de mon innocence ; et quand je me souviens de ces jours dÕégare : mens, qui nÕétaient quÕabsynthe et que fiel, mon ame demeure abattue en-dedans de moi ; ah ! si le dieu dÕIsraël voulait prendre pitié de mon repentir et me laver de mon opprobre, je le prierais sur les hauts lieux, et je mÕoffrirais moi-même en holocauste

pour appaiser sa colère. — Ah ! reprit vivement Issacliar, puisque votre ame sÕest conservée pure et que vous gémissez sur vos fautes, vous trouverez grace devant lÕEternel. — Oui, ajouta Horam à voix basse, si vous sauvez les fils dÕIsraël et les aidez dans leur entreprise, tous vos péchés vous seront remis et le Seigneur vous absoudra. — A ces mots, la jeune fille se rassura, ses yeux brillèrent dÕun doux éclat, et elle se mit en devoir de conduire les voyageurs dans sa maison. Issachar lui prit la main. Tous deux marchaient à pas lents devant Horam en soupirant involontairement. La nuit était belle et fraîche ; un vent léger agitait le feuillage des palmiers ; lels fleurs qui naissent sans culture autour de Jéricho exhalaient dans lÕair leurs plus doux parfums ; on entendait les gémissemens de la colombe amoureuse ; et dans le lointain, lÕimpétueux Jourdain faisait retentir le bruit de ses flots. Issacliar contemplait en silence la touchante timidité, la grâce en- chanteresse de la jeune cananéenne, et il se sentait troublé dÕun mal intérieur, comme si un feu ardent eût coulé dans ses veines, Il se disait en lui-même : CÕest aujourdÕhui

que Dieu a promis quÕil me montrerait lÕépouse quÕil me destine ; mais Dieu agréerat-il pour sa servante celle qui fut profanée par lÕimpie ? Oh ! puisse-t-il pardonner à Rahab comme je lui pardonne ! — Dieu dÕIsraël ! disait de son côté la jeune fille, si un songe ne mÕa pas trompée, un de tes enfans est destiné à sauver mon ame, et moi à sauver sa vie. Oh ! que ce soit celuici, et je nÕaurai pas imploré ton nom en vain.

Cependant ils arrivent bientôt a la maison de Rahab. Elle est simple et com- mode. On nÕy voit point briller le marbre, lÕor ni la soie ; mais une jeune vigne en tapisse le mur, en couvre le toît, et un épais berceau de platanes et de citronniers en ombrage lÕentrée. Située près du rempart, elle sÕélève au-dessus et domine sur la cam- - pagne. Aussitôt que les voyageurs ont passé le seuil de sa porte, la jeune cananéenne sÕempresse auprès dÕeux et leur prodigue tous les devoirs de lÕhospitalité ; elle remplit un grand vase dÕairain dÕune eau tiède et odorante, afin de laverelle-même leurs pieds fatigués ; elle couvre une table de gâteaux de pur froment, de dattes, dÕolives et dÕun

rayon de miel doré, et verse dans des coupes couronnées de fleurs, du lait pur et du vin doux. Dans tous ses soins, dans tous ses mouvemens, la jeune pécheresse a tant de simplicité et dÕabandon, le sentiment de ses fautes imprime un caractère si touchant à sa physionomie, quÕlssachar, de plus en plus enflammé, lui donne déjà dans son cœur le nom de sa bien-aimée ; mais soumis à la volonté du ciel, il attend que le Seigneur ait parlé pour oser expliquer ses vœux.

Avant que le sommeil vienne fermer la paupière des voyageurs, Rahab, attentive à tout ce qui peut leur plaire, prend un cistre dÕor, et mêlant sa voix mélodieuse à lÕinstrument, elle chante un cantique sacré.

Horam et Issachar ont entendu souvent les chœurs des filles dÕIsraël ; mais jamais une si ravissante harmonie nÕa frappé leurs oreilles ; jamais la piété nÕhonora plus di- gnement le nom du Seigneur. Horam étonné sÕécrie : 0 fille de Canaan ! par quel prodige, au printems de lÕâge, séduite par les plaisirs, plongée dans les voluptés, au sein dÕune nation idolâtre avez-vous eu connaissance du vrai Dieu et

avez-vous appris à chanter ses louanges au milieu des cris blasphémateurs des infidèles ? Hélas ! reprit humblement Rahab, sans doute que le Tout-Puissant a vu que je péchais par ignorance, et quÕil nÕa pas voulu me laisser à jamais dans les ténèbres de lÕerreur. Je me souviens quÕun jour, la tête couronnée de roses, je formais avec mes compagnes des danses licencieuses autour des idoles de Baal, quand je fus saisie tout-à-coup dÕune froide sueur et dÕun frémissement involontaire. Je ne vis plus le temple quÕavec horreur, et je mÕen éloignai précipitamment. Je sortis de Jéricho, et me mis à courir dans la campagne comme une insensée, sans prendre aucun repos la nuit, et ne cherchant le jour que lÕeau de quelques fontaines, qui calmait à peine la soif ardente et la fièvre intérieure qui me dévoraient. Effrayée de mon état, je mÕé- criais, les yeux baignés de larmes : NÕest-ce pas à cause que le Dieu fort nÕest pas avec moi que ces maux-ci mÕont trouvée ? Enfin, un jour, lasse dÕerrer dans les lieux sauvages, je vins mÕasseoir sous les grands sycomores qui ombragent le bord du fleuve, et de là apercevant la pointe de Phasga, un

trouble confus sÕéleva au-dedans de moi ; mes sanglots redoublèrent, et lÕEternel parla à mon cœur. CÕest là quÕest le peuple dÕIsraël, me disais-je, ce peuple aimé du seul vrai Dieu, et destiné à régner sur lÕhéritage de nos pères ; cÕest là que réside lÕéternel roi des siècles et la source de toute lumière ; cÕest là que Rahab voudrait être, non pour séduire les serviteurs de Dieu, comme lÕont fait les filles de Madian, mais pour se convertir à sa parole, et retrouver le repos qui la fuit. Alors je mÕendormis, et durant mon sommeil, il me sembla quÕun ange mÕapparaissait. Rahab, me disait-il, tes cris ont été jusquÕau trône du Très- Haut, et il tÕa regardée avec compassion ; non-seulement il tÕexcepte de la réprobation dont il a juré dÕenvelopper tous tes frères, mais il veut que de ton sang naisse le Messie, qui doit apprendre au monde quÕil y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui sÕamende, que pour dix justes qui nÕont jamais failli. Purifie tes désordres passés par une vie austère et chaste, et prends confiance en la miséricorde divine.

Un jour, le plus beau des fils de Jacob te prendra dans ses bras, et te nommera son

épouse. A ces mots, Rahab ne put sÕempêcher de lever les yeux sur Issachar ; mais les baissant aussitôt, elle rougit connue la nue transparente dont le soleil sÕenveloppe en quittant lÕhorizon. Sa voix tremblante expira sur ses lèvres entrÕouvertes, et elle nÕeut pas la force dÕachever son récit. A cet instant, un bruit tumultueux se fit en- tendre à la porte. Ce sont sans doute les envoyés du roi, sÕécria Rahab effrayée.

Depuis long tems on craint ici lÕirruption de vos frères ; on se tient sur ses gardes ; il y a des espions par-tout, et la vue de deux étrangers aura inspiré des soupçons. Mais ne craignez rien ; je saurai vous sauver, dussé-je perdre la vie. — En parlant ainsi, elle les fait promptement monter au haut de la maison, les couvre de paille de lin, et court ensuite ouvrir aux troupes du roi.

— On a vu, lui dit le chef, deux israélites entrer ce soir dans nos murs ; on sait quÕils sont chez vous, il faut les livrer sur-le- champ — Il est vrai, dit-elle, quÕà lÕentrée de la nuit, deux étrangers sont venus me demander un asile ; mais sans doute ils ont craint de m pas y être en sûreté, car ils se sont hâtés de quitter la ville avant lÕheure

où lÕon ferme les portes. — Rahab, reprit le chef dÕun ton menaçant, les yeux sont ouverts sur vous ; on vous accuse dÕhonorer en secret le Dieu dÕIsraël : tremblez si on découvre que vous avez caché ces perfides étrangers. — Je vous ai déjà dit, réponditelle tranquillement, quÕils ne sont plus dans ma maison. Sans doute ils ont pris la route du grand fleuve, afin de se rendre à leur camp. — Je cours à leur poursuite, sÕécria le chef ; mais sÕils nous échappent, tremblez !

vous dis-je, votre vie nous répond dÕeux ; et si la fuite vous dérobait à notre vengeance, votre famille entière, traînée au supplice, expierait votre trahison. — Soyez sûr que je ne lÕoublierai pas, lui dit-elle en croisant ses deux mains sur sa poitrine, et baissant humblement la tête. — Alors le chef la quitta. A peine Rahab Peut-elle vu sÕéloigner avec sa troupe, quÕelle se hâta dÕaller délivrer ses deux captifs. — Le roi est instruit de votre arrivée dans ces murs, dit-elle ; vous nÕy êtes pas en sûreté ; fuyez, prenez cette corde, glissez - vous dans la campagne le long du mur. Tandis quÕon vous cherchera au bord du fleuve, gagnez la vallée de Janoé, traversez le torrent de

Carith, enfoncez-vous dans les cavernes de Salim. Dans trois jours, je vous y porterai, avec quelque nourriture fraîche, tous les détails que votre général vous a chargé de recueillir. — Non, charmante et généreuse. Rahab, sÕécria vivement Issachar, nous ne partirons pas sans vous.

Venez dans les plaines de Moab recevoir les bénédictions de nos frères, et montrer aux filles dÕIsraël lÕépouse que lÕEternel destine à lÕheureux Issachar. — Je ne puis croire, reprit - elle en baissant les yeux, quÕune semblable gloire soit jamais le partage dÕune pauvre, pécheresse comme moi.

— LÕEternel lÕa juré, interrompit Issachar : celle qui sauvera Israël, verra sa pos- térité régner sur toute la Palestine, et partagera la couche dÕIssachar. Venez donc avec nous, ô Rahab ! venez, ne craignez point la fatigue, ni le passage du fleuve im- pétueux, je vous porterai dans mes bras, heureux de marcher chargé dÕun fardeau si doux. - Non, reprit-elle, je nÕabandonnerai point mon vieux père, ma mère et mes sœurs à la colère du roi : il faut même que. vous me promettiez de respecter leur vie quand vos frères entreront - dans Jé-

richo. — Nous le jurons, ô généreuse fille !

sÕécria Horam. Quand vous verrez Israël en armes, avez soin de lier un cordon 01 pourpre à la fenêtre que voici. Ensuite, vous retirerez tous vos parens dans votre maison, et quiconque y demeurera, son sang sera sur nous, si un des nôtres le répand ; mais aussi, quiconque en sortira, son sang sera sur lui, et il ne nous en sera pas demandé compte. — Que ce soit ainsi que vous lÕavez dit, reprit Rahab. Mainte- nant, partez enfans de Jacob, profilez de lÕinstant où la lune, obscurcie par les nuages, vous dérobe aux espions qui nous environnent. — Mais, dit lssachar, qui sait si les impies de Jéricho nous voyant échappés à leurs poursuites, ne tourneront pas leur colère contre vous ? Quoi ! je vous abandonnerais à leur furie, vous, la libératrice dÕisraël, lÕélue du Seigneur, la bien-aimée dÕIssachar ! Non, non, viens avec nous, ô la plus belle des filles ! viens trouver le bonheur sous ma tente. Je ne tÕoffrirai pas la pourpre, les riches broderies, les mets exquis dont Jéricho sÕenorgueillit ; mais des fleurs fraîches comme ton teint et du lait pur comme mon cœur. Ah ! tu nÕas pas

besoin dÕornement pour être belle. Viens, lÕEternel lÕa dit, il nÕest pas bon que lÕhomme soit seul ; consens donc à être mon épouse.

— O fils dÕIsraël ! répondit Rahab émue, le murmure subit dÕune fontaine est moins doux à lÕoreille du voyageur altéré, que tes discours ne le sont à mon cœur ; et depuis long-tems je soupirais après toi comme lÕenfant nouveau né après le sein de sa mère.

Mais, je te lÕai dit, je nÕabandonnerai point pour ton amour ceux de qui je tiens la vie ; pars cependant sans inquiétude, et confietoi au Tout-Puissant ; il veillera sur nous, tl saura bien me sauver de la main de lÕimpie. — Assurément, sÕécria Horam, lÕEternel ne délaissera pas celle dont la foi est si vive et si sincère. Mais nous, Issachar, partons sans différer ; notre présence accroît les dangers de notre libératrice ; et en nous livrant comme elle à la bonté du Seigneur, nous mériterons dÕêtre sauvés comme elle. Horam ayant parlé ainsi, se glissa le long de la corde et descendit dans la campagne. Issachar le suivit à regret. Adieu Rahab, dit-il ; je cède à la crainte de nui re à ta sûreté ; mais dans trois jours tu viendras me rendre la vie

dans la vallée de Janoé. JÕirai au-devant de tes pas, je tÕécouterai venir : ta vue sera pour moi comme lÕherbe tendre à lÕagneau affamé. 0 ravissante fille ! ne tarde pas à nous rejoindre. Si je ne te voyais pas venir, je croirais que les infidèles ont attenté à ta vie, et je reviendrais mourir avec toi — Généreux Issachar, reprit-elle en lui ten- dant les bras, qui suis-je pour mériter un pareil sacrifice ? Non, quoi quÕil mÕarrive, je tÕordonne de rejoindre tes frères et de respecter tes jours : ils appartiennent au Seigneur. — Adieu, adieu, sÕécria-t-il de loin en sÕagenouillant devant Rahab et la fixant avec extase ; adieu, ma bien-aimée ; mon ame ne te quitte pas ; elle reste attachée aux lieux où tu es ; et si lÕEternel-en- tend, ses vœux, il veillera bien plus à ton salut quÕau mien. — Rahab aurait voulu répondre ; mais la douleur affaiblissait sa voix, dont le son mourant ne frappait plus que le vague des airs ; car Issachar, entraîné par Horam, dont lÕeffroi précipitait la marche, était déjà loin dans la plaine.

Quelque tems elle le distingue encore ; bientôt lÕobscurité lp dérobe à sa vue, et ses regards inquiets se perdent dans la

vaste nuit. Elle retient son haleine, elle prête une oreille attentive aux pas des deux israélites, qui retentissent sourdement dans le silence, peu-à-peu décroissents se confondent avec le bruit de lÕair et se perdent enfin tout à-fait. Mais lors même quÕelle a cessé dÕentendre, elle écoute encore ; et si le vent, en sÕélevant, agite dans le lointain les flots du Jourdain, éperdue, il lui semble quÕelle a reconnu les gémissemens de son bien-aimé, que les soldats du roi surprennent et arrêtent. — O Eternel ! sÕécriet-elle, la face prosternée contre terre et la poitrine oppressée de sanglots, sauve lÕami de Rahab ; que mes membres sanglaris soient déchirés par lÕinfidèle, mais quÕIssachar soit en sûreté. Hélas ! il fuit, et mon bonheur sÕéloigne avec lui. Parce que je ne le vois plus, mes yeux versent des larmes amères, et tout est en désordre et en feu au-dedans de moi. Ah ! quÕil puisse trouver sur sa route des fruits pour satisfaire sa faim, une fontaine pour étancher sa soif, et au pied des cèdres, un gazon frais pour favoriser son sommeil. Puissant Dieu dÕIsraël ! que tous tes bienfaits tombent sur lui, donne-moi toutes ses peines et donne-lui

tous mes plaisirs : car je lÕaime plus que le ramier nÕaime la jeune couvée quÕil réchauffe de ses aîles et de son amour. Tels étaient les vœux et les sentimens de la jeune cananéenne, qui, embrâsée dÕun feu profane, ne savait point encore que le culte du Seigneur demande un cœur plus épuré, dans lequel lÕamour de lÕhomme né balance point celui du Créateur ; mais au sein dÕune nation idolâtre, cÕétait encore beaucoup que dÕavoir su sÕélever à la connaissance du vrai Dieu, de se dévouer avec joie et résignation au salut dÕIsraël, et de sacrifier une passion naissante à la sûreté de ses parens. Aussi lÕEternel la regarda-t-i l - avec complaisance, et du plus haut des cieux, où il réside dans un océan de lu- mière dont le soleil du monde nÕest quÕune faible étincelle, il dit aux archanges qui- lÕentouraient dans un respectueux silence en le couvrant de leurs aîles resplendissantes : En vérité, voici celle que jÕélèverai au- dessus de toutes les filles dÕIsraël ; car elle mÕa connu et mÕa invoqué dans sa détresse. Aussi je me suis approché dÕelle, et je bénirai son hymen et, les fruits de son hymen, qui donneront

des rois à mon peuple et un sauveur au nionde

1 De lÕhymen de Rahab naquit une fille du même nom quÕelle, qui épousa Salmon, fils de Naasson, et qui donna le jour à Booz, père dÕObed ; Obed le fut de Jessé ou d Isai, et celui-ci eut pour fils le grand David, premier roi dÕIsraël, de la tribu de Juda, duquel descend, selon la chair, le Messie, fils de Dieu et médiateur de la nouvelle alliance. (Histoire du peuple de Dieu, t. 5, p. 46.

FIN DU SECOND CHANT «

CHANT III.

CE fut par une protection divine quÕHoram et Issachar échappèrent à la rencontre des troupes qui les cherchaient dans les plaines de Jéricho, depuis Engalim, sur les bords du grand lac, jusquÕaux montagnes dÕEphrem, à lÕOrient dÕAï. Chaque fois quÕils sÕapprochaient dÕelles, Dieu les entourait dÕune nuée épaisse ; et sous cet abri céleste, ils eurent bientôt gagné le torrent de Carith, qui sépare la vallée de Janoé des cavernes de Salim. Horam voulait le traverser, afin de sÕéloigner davantage du danger ; mais Issachar ne put se résoudre à le suivre. Il disait : Non, je ne quitterai pas la vallée ; en restant ici je la verrai plutôt, je saurai plutôt que Rahab est sauvée. Allez, Horam, laissez-moi seul, ne risquons pas quÕon nous découvre tous deux, afin quÕun de nous du moins aille rassurer Israël. — Faible enfant de Jacob, répartit Horam, est-ce donc ainsi que vous vous confiez dans le Tout-Puissant ? Doutez-

vous donc que sÕil veut sauver Rahab, tous les efforts des infidèles ne feront pas tomber un cheveu de sa tête ? Celui qui nous a soustraits à la mort dÕune manière si miraculeuse, nÕaura-t-il pas le pouvoir de fermer les yeux de lÕimpie sur les démarches de la fille de Canaan ? Je vous ai vu plus résigné quand nous marchions vers Jéricho. - Ah ! je ne craignais alors que pour moi, répondit douloureusement Issachar ; mais cÕest pour nous que Rahab sÕexpose : lÕaimable fille de Jéricho est en danger et Issachar lÕa abandonnée. Qui sait si maintenant des barbares ne lÕarrachent pas de son asile pour la livrer à la vengeance du roi ? Peut-être elle mÕimplore, et je ne lÕentends pas. Ah ! quand viendrastu ici, fille charmante ? Je vais monter sur le haut de la colline, au pied de ces oliviers sauvages ; et là je jure de ne prendre ni repos ni nourriture, jusquÕà lÕinstant où je tÕapercevrai dans la plaine. Oh ! quand je verrai tes regards timides se tourner autour de toi pour chercher Issachar ; quand ta douce voix fera retentir les échos de son nom, et que tes pas légers se dirigeront vers le lieu dÕoù il te répondra, quel s

vœux lui restera-t-il à adresser au Seigneur ?

— Est-ce bien vous que jÕentends, sÕécria Horam indigné ? Quoi ! lÕamour dÕune femme remplit tous les vœux dÕun serviteur de Dieu ? Aveuglé par une beauté -fragile qui bientôt ne sera que poudre, 41 oublie lÕimmortelle gloire promise à Israël ! Repentez-vous, Issachar ; car lÕEternel est un Dieu jaloux, qui ne veut point quÕon lui préfère aucun objet terrestre ; craignez que votre folle passion nÕexcite son juste ressentiment, et que pour vous mieux punir, il ne le fasse tomber sur Rahab. —

0 Eternel ! prends pitié dÕelle et ne châtie que moi, sÕécria Issachar dans un torrent dÕamère douleur. Si je tÕai offensé, ne la rends pas victime de mon égarement. Ah !

si cÕest un crime de vouloir lÕamour de Rahab, frappe moi, Seigneur ; car nul ne fut plus coupable ni plus résolu à lÕêtre toujours. Fille trop chérie ! ton image me consume jusque dans la moëlle des os, et le sable dÕAram, que le soleil dévore, est moins brûlant que mon amour. Viens, viens, je suis altéré de tes caresses ; un baiser de ta bouche humide peut seul calmer cette ardeur qui me dessèche comme

les rayons du midi flétrissent la fleur du désert. — Adieu, je fuis, sÕécria Horam en sÕéloignant précipitamment ; je crains que le seigneur, irrité de lÕexcès de ton délire, ne fasse tomber sa foudre sur ta tête et nÕengloutisse tout ce qui tÕentoure ; je vais mÕenfoncer dans les cavernes de Salim jusquÕà ce que Rahab, fidelle à sa promesse, vienne nous donner les lumières qui doivent éclairer notre général ; je les recueillerai de sa bouche, et jÕirai les porter au camp dÕIsraël ; et toi, si, subjugué par le vil amour de la chair, enchaîné aux pieds de ta cananéenne, tu refuses de rejoindre avec moi les plaines de Moab, nos frères ne te regarderont plus que comme le violateur des ordres de Dieu, et tÕabandonneront à sa vengeance. Il dit et sÕéloigna. Issachar ne sÕen aperçut pas ; à peine lÕavait-il entendu : lÕimage de Rahab, empreinte dans son cœur, absorbait toutes ses pensées. Couché sur la terre humide durant la nuit entière, exposé tout le jour à lÕardeur du soleil, il oubliait de se nourrir et négligeait de se cacher ; sombre et rêveur, il parcourait en gémissant la riante vallée de Janoé, sans se reposer sous ses

frais bocages, ni jouir de ses doux parfums ; appelant sa bien-aimée, prêtant lÕoreille au moindre bruit, le murmure des insectes et le balancement de lÕherbe faisaient palpiter son cœur dÕune espérance trompeuse, qui, en sÕévanouissant, le livrait à une tristesse plus profonde encore. Tel le passereau solitaire exhale ses tendres plaintes sur le palmier où il attend sa compagne : depuis quÕil en est séparé, il ne chante plus, il néglige son plumage, il dédaigne la figue succulente et la datte sucrée, il languit, il mourra si ses amours lui sont ôtées. Hé ! qui pourrait vivre sans aimer ?

tout ne vit-il pas dÕamour dans la nature, depuis lÕhumble fleur dont lÕastre du jour ouvre le sein, jusquÕaux brillans séraphins qui brûlent éternellement pour Dieu en chantant ses louanges autour de son trône ?

Cependant, fidelle à sa parole, le troisième jour après le départ des deux israélites, Rahab remplit une corbeille dÕosier dÕun quartier dÕagneau rôti, dÕun pain de fleur de farine, dÕun vase de lait frais, et la posant sur sa tête, elle sÕachemine vers la retraite dÕIssachar, instruite de ce quÕelle doit dire aux deux hébreux. Mais sa con-

duite a excité les soupçons du roi ; il lÕa entourée dÕespions quÕelle ignore et qui la suivent de loin : cÕest donc elle qui va leur indiquer lÕasile de son bien-aimé el Je livrer à ses ennemis. 0 Eternel ! cÕest ainsi que tu permets à notre ignorance de nous pousser dans lÕabîme, afin de nous convaincre que, devant tous nos maux à nos erreurs, et notre salut à ta bonté, nous reportions vers toi seul ce tribut dÕadoration et de reconnaissance que notre faiblesse est souvent prête à accorder aux créatures que tu as faites, et aux images taillées par nos mains.

Rahab est parvenue à lÕentrée de la vallée de Janoé ; elle sÕavance à lÕombre des palmiers ; elle parcourt des bosquets de myrte et de grenadiers dont les fleurs rouges sÕeffeuillent en passant sur sa blonde chevelure.

Bientôt elle entend une marche précipitée, elle distingue des accens entrecoupés : CÕest lui, cÕest lui, dit-elle, cÕest mon bienaimé qui accourt ; et à cette douce pensée, son sein se gonfle et sÕabaisse comme les ondes du ruisseau quÕagite la brise du matin. Issachar, éperdu de joie, la presse sur son cœur : 0 fille de Jéricho ! sÕécrie-

t-il, est-ce bien toi que je vois ? la présence me rend à la vie. Si tu avais tardé un jour de plus, Issachar allait mourir. Viens tÕasseoir auprès de moi sur lÕherbe fleurie ; que mon amour te délasse. Voici des fruits préparés pour toi, manges-en, ma bienaimée ; ah ! ne repousse pas mes caresses.

Tu es si belle, Rabab, le lys de la vallée est moins blanc que toi ; tes lèvres sont plus fraîches que la rose de Janoé, et ton haleine plus suave que son parfum. Quand tu me regardes, mon cœur bat avec tant de violence, quÕil me semble que je vais mourir ; car tes yeux sont tendres comme ceux de la gazelle. Oh ! dis-moi que tu mÕaimes ; dis-le, répète-le sans cesse, que jÕentende de ta bouche ces mots plus doux que le premier songe dÕamour. --- Issachar, répondit-elle en rougissant, je tÕaime, et le ciel mÕest témoin que je ne lui demande dÕautre bonheur que ton amour et dÕautre gloire que ton hymen ; mais soumise aux lois du Seigneur, je ne veux approcher de toi que quand il lÕaura permis. Ne me serre donc pas ainsi dans tes bras, fils de lacoh., attends que le titre sacré dÕépoux ait légitimé de si doux transports. Jusque-là, que

nos caresses soient innocentes et pures comme celles que la chaste vierge reçoit de son père. — Ne me le demande pas, ô la plus belle des filles ! sÕécria Issachar en versant de brûlantes larmes ; je voudrais en vain tÕobéir. JÕallais mourir de ton absence ; et si tes baisers nÕappaisent pas lÕardeur qui me consume, je vais mourir encore. Viens ; pose ta tête sur ma poitrine ; caches-y ta modeste rougeur, et enlace tes bras autour de moi comme le lierre flexible sÕattache au cèdre de la montagne. -r - Non, non, reprit Rahab en le repoussant ; je cours chercher Horam ; cÕest lui qui recevra les avis que le Seigneur me commande de donner à ton peuple, et que tu refuses dÕentendre. Elle dit ; et sÕéchappant, légère comme une biche, elle rase le gazon que son pied courbe à peine, tandis que le vent, en se jouant dans les plis de sa robe ondoyante, découvre de nouveaux charmes à Issachar qui la suit. Elle fait retentir la vallée du nom dÕHoram. De lÕautre côté du torrent, Horam lÕa entendu ; il accourt, il paraît sur le haut dÕune roche escarpée, dont la pointe domine à pic sur le Jourdain. Rahab, lasse de fuir son amant,

allait peut-être tomber dans ses bras, lorsquÕelle aperçoit Horam. Cette vue ranime son courage ; elle demande des forces à lÕEternel, et lÕEternel lui en donne ; elle vole autour du rocher, le gravit légèrement, atteint bientôt le sommet où Horam lÕattendait ; et en arrivant près de lui, tombe épuisée par la fatigue et le triomphe quÕelle vient de remporter sur ses propres désirs.

Le grave Horam la soutient et lui dit : Noble et courageuse fille de Jéricho, votre salut est assuré, et malgré vos premières erreurs, votre gloire parviendra jusque dans la postérité la plus reculée ; car vous avez résisté à lÕattrait du plaisir, pour mar- cher fidèlement dans la voie du Seigneur.

Maintenant, parlez, dites-nous ce quÕIsraël peut espérer dans le siège quÕil médite • et vous, ajouta-t il en prenant la main dÕIssa- char qui arrivait baigné de sueur et enflammé dÕamour, écoutez avec respect les paroles qui vont sortir de sa bouche. —

Alors lÕesprit de Dieu sÕempara de Rahab ; et elle dit : « Fils de Jacob, je connais que « lÕEternel vous a donné tout ce vaste pays : « cÕest pour vous que fleurit notre vigne, « et que mûrissent nos moissons. Aussi la

« terreur de votre nom a-t-elle saisi tous « les cananéens, et ils sont devenus lâches « à cause de vous. Quand ils ont su que « lÕEternel avait tari les eaux de la mer « Rouge devant vous, et que vous aviez « détruit les deux rois des amorrhéens, à « Sihon et à Hog, leur cœur sÕest fondu, « leur courage sÕest évanoui et ils ont « tombé dans lÕabattement. CÕest pourquoi « vous pouvez venir sans crainte ; car le « Seigneur vous livre les cananéens. Ils « nÕont plus de sagesse pour se résoudre, « ni de courage pour agir, et leurs faibles « murailles ne pourront les défendre des « armes dÕIsraël. Allez donc rassurer vos « frères contre la multiplicité de leurs enne- « mis ; pour les vaincre, il leur suffira de « se montrer. » Rabab avait à peine achevé, que des cris affreux partirent du pied du rocher ; et les espions du roi, armés de javelots et dÕépées, se découvrirent tout-à- coup. Issachar, en voyant tous les chemins coupés, ne tremble que pour Rahab ; et la pressant étroitement dans ses bras : Fille de Canaan, lui dit-il, li vre-toi à ma foi et à mon courage. En dépit de ces hommes, je puis tÕemmener encore au camp dÕIsraël.

Consens à abandonner ton pays : ne le veux-tu pas ? — Ne délibère plus, Rahab, sÕécria Horam, ta vie en dépend. LÕennemi nous entoure : échappons à sa rage ; je vais tÕouvrir le chemin. Et sans se donner le tems dÕachever, il sÕélance le premier dans le Jourdain. Me suivras-tu ? ma bien-aimée, sÕécrie vivement Issachar. Je veux te saliver ; jÕai de la force pour tous deux. Voici les soldats qui approchent : nous nÕavons plus quÕun instant.. Si tu restes, je reste aussi, et je meurs avec toi. — Fuis, Issachar, lui ditelle, ils vont te saisir. Israël tÕattend, Dieu tÕappelle, sauve-toi, je te suivrai. — Il jette un cri de victoire, se précipite dans le fleuve, repousse dÕun bras les vagues qui veulent lÕentraîner, et tend lÕautre à Rahab.

Elle sÕavance sur le bord du roc, elle fait un mouvement, elle va tomber ; mais les satellites du tyran, qui atteignent en ce moment le sommet du rocher, et qui tremblent de perdre leur dernière proie, crient en fureur : Rahab, Rahab, souviens-toi de ton père. — A ce nom, la vertueuse cananéenne frémit de son oubli, sÕarrête, voit son sort et nÕhésite pas. Tombant à genoux sur la pointe du rocher, les mains élevées

vers leiel, elle offre sa vie a lÕEternel, jette un triste regard sur son amant, qui se débat contre le fleuve, lui crie un dernier adieu, et tombe inanimée entre les mains des farouches soldats qui la chargent de chaînés en la menaçant. Cependant Issachar, en la voyant disparaître sans pouvoir seulement tenter de la défendre, se sent percé dÕune si violente douleur, quÕil pâlit, perd ses forces, et de vient le jouet du fleuve impétueux. Mais le Tout Puissant veille sur lui, et commande aux flots de le porter sur la rive orientale où Horam lÕattendait, et où, à force de soins, il parvient à le rendre à la vie.

LÕinfortuné Issachar arrive le lendemain au camp dÕIsraël, la chevelure en désordre et lÕœil étincelant dÕune sombre fureur. A la vue de ses frères, il déchir ses vêtemens, il se jette le visage contre terre, et couvre sa tête de poudre ; il conte ses aventures et le sort de Rahab. Ce funeste récit excite lÕindignation de toutes les tribus ; elles poussent des cris de vengeance, -et demandent à Josué de les mener au secours de la libératrice dÕIsraël. Le saint général les écoute, les arrête et leur ré-

pond : Si Dieu veut que Rahab périsse, vos armes ne la sauveront pas ; et pour la délivrer, il nÕa pas besoin de votre aide. Atten- dez donc, pour combattre, que lÕEternel ait parlé ; et quÕil ne soit pas dit quÕIsraël se soit armé pour une femme. — JÕirai donc seul, sÕécrie impétueusement Issachar ; car, je le jure, par le Dieu vivant ! je ne la laisserai pas périr sans secours. A ces mois, il se lève ; une partie de Juda se range auprès de lui, impatiente de venger son injure.

LÕaustère Horam lui-même, touché du sort de Rahab, sÕavance à la tête dÕEphraim.

Josué, qui voit les enfans dÕIsraël prêts à se révolter contre lui, se prosterne devant eux dans la poussière, et sÕécrie : 0 Dieu ! prends pitié de ton peuple, car il va tÕabandonner et méri ter ta colère. Alors on entendit un grand bruit ; lÕEternel tonna du haut des cieux, la terre sÕémut et trembla, des nuées sÕamoncelèrent auprès du tabernacle, semblables à un pavillon de ténèbres, et de leur sein, une voix éclatante comme lÕorage, lit entendre ces mots : Approche-toi, Josué, et écoute ces paroles de lÕEternel, ton Dieu : Comme jÕai été avec Moïse, je serai aussi avec toi, que ces

hommes-ci sÕarrêtent donc, te craignent et tÕobéissent ; que tout Israël, soumis et pénitent, se sanctifie aujourdÕhui. Demain je lui ferai voir des choses merveilleuses.

Voici lÕarche dÕalliance du dominateur de toute la terre ; elle va passer à travers le Jourdain, et les eaux se reculeront devant elle avec respect. Dieu ayant parlé ainsi, dissipa dÕun souille les tourbillons dont il était enveloppé. Son visage parut comme une flamme ardente. Il étendit la main vers son peuple, qui demeurait le front attaché contre terre. Alors lÕincrédulité et la rébellion abandonnèrent tous les cœurs ; et lÕEternel ordonnant aux vastes cieux de venir à lui, ils sÕabaissèrent pour le recevoir dans leur sein ; et toutes les choses arri vèrent ainsi quÕil lÕavait dit.

FIN D ROIS ijf^l Çè H A N T.

Ñ Ii :.(</ ÕÕ--4 J

CHANT IV.

1

Le lendemain, Josué, inspiré par lÕEternel, envoya des hérauts dans toute lÕétendue du camp, annoncer aux douze tribus de se préparer, selon quÕil lÕordonnerait, pour la cérémonie du passage du fleuve, afin que la pompe solemnelle et lÕappareil magnifique présidassent au grand jour qui commençait. Les lévites, chargés de porter lÕarche sacrée, ouvraient la marche, revêtus de longs habits de lin. Le saint pontife, Eléazar, marchait à leur tête. Autour dÕeux, des chœurs de jeunes hommes et de jeunes filles chantaient des cantiques sacrés.

Une foule innombrable de soldats rangés en colonnes, à droite et à gauche du Saint des saints, remplissait un espace de quatre mille coudées ; et dans cet ordre admirable, Israël arriva tranquillement au bord du Jourdain.

CÕétait le tems où le fleuve grossissait par la fonte des neiges des montagnes du Liban ; mais les lévites, loin dÕêtre ef-

frayés de son impétuosité, sÕavancèrent sans crainte, chargés de leur précieux dépôt, et mirent le pied dans les eaux.

A lÕinstant, celles qui venaient de la source sÕarrêtèrent et sÕaccumulèrent en une haute montagne quÕon apercevait de la ville dÕAdam, tandis que les eaux inférieures continuèrent à rouler vers leur embouchure, et laissèrent un espace vide depuis le lac Asphaltite jusquÕau lieu ou.

lÕarche sÕétait arrêtée, tandis que tout le peuple traversait le fleuve.

Tout ceci se passait à la vue de Jéricho, sous les yeux des fils de Moab, dÕAmmon et de Cham, sans quÕaucun osât troubler cette sainte marche. Le même Dieu qui avait suspendu les eaux du Jourdain, remplissait les infidèles dÕune vive frayeur ; et les israélites, environnés de nations belliqueuses et jalouses, agissaient avec la même sécurité que sÕils eussent fait chez eux les préparatifs dÕun triomphe ou dÕune fête religieuse. Dès que le peuple fut passé sur la rive occidentale, tandis que lÕarche était encore au milieu du fleuve, Issachar éleva la voix, et demanda quÕon marchât droit à la ville ; mais Josué sÕopposa encore à son

desir. — 0 mon fils, lui dit-il, tu viens dÕê- tre témoin de ce que peut lÕEternel pour ceux qui se fient à sa parole ; sÕil tÕa promis Rahab pour épouse, il saura te la conserver.

Mais Israël nÕavancera pas vers la plaine avant dÕavoir dressé un monument en signe de reconnaissance du prodige que Dieu vient dÕopérer en sa faveur, afin que dans les siècles après nous, quand nos enfans interrogeront leurs pères, et leur diront : Que signifient ces pierres-ci ? ils puissent leur répondre : — Quand Israël vint sÕemparer de lÕhéritage qui lui était destiné, Dieu fit tarir les eaux du Jourdain devant lui, afin que tous les peuples de la terre reconnussent que la main de lÕEternel est forte, et que lui seul est le vrai Dieu du ciel. — Viens, Issachar, prie avec tes frères, et offre ta résignation au Seigneur : elle sera plus efficace que tes armes ; car lÕEternel est un Dieu de bonté qui nÕafflige ses enfans sur la terre, que pour leur épargner un jour un châtiment plus terrible. —

Issachar, vaincu par lÕascendant de Josué, se soumit et sÕhumilia devant le Seigneur ; mais le soir, quand le sacrifice fut achevé, tandis que tous les hébreux reposaient dans

le camp de Galgal, il sortit dans la plaine et sÕavança seul vers Jéricho.

Si les portes de la ville eussent été ouvertes, Issachar eût bravé tous les dangers pour pénétrer jusquÕà sa bien-aimée ; mais la vue des israélites avait causé tant de frayeur aux habitans de Jéricho, quÕils se tenaient soigneusement enfermés dans leurs murs, et il nÕy avait personne qui en sortît ni qui y entrât. Le jeune israélite, voyant cela, fut sÕasseoir sous le rempart au pied de lÕéminence où la maison de Rahab était située, et levant les yeux vers cette fenêtre par laquelle il avait fui avec Horam, il aperçut le cordon pourpre. Aussitôt lÕalégresse sÕempara de son cœur, et sa bouche lÕexprima ainsi : Elle vit encore, puisquÕelle a placé autour de la maison le signe convenu entre nous ; quelle autre main lÕeut pu faire ? Sans doute Rahab respire tout près dÕici ; et il écoutait sÕil nÕentendait pas la voix de sa bien-aimée : mais il nÕentendait rien, car on était au milieu de la nuit et tout dormait sur la terre. — Tu dors, ô la plus belle des femmes ! tandis que mon cœur veille, que ma tête est pleine de rosée et mes habits trempés de lÕhumidité de la

nuit. Mais voici la voix de ton bien-aimé qui crie à ta porte : Ne te montreras-tu pas, mon épouse, ma sœur ; me laisseras - tu languir seul dans la solitude de la nuit ?

Comme le cerf altéré cherche lÕeau des fontaines, ainsi mon cœur te désire, ô Rahab !.• Mais si tu tardes à paraître, tu me chercheras envain, tu ne me trouveras plus ; car jÕentends le bruit de la ronde par la ville ; et si la garde des murailles mÕapercevait, elle saisirait celui que tu aimes, et il ne pourrait plus te presser dans ses bras, ni recevoir tes baisers plus doux que le miel, et parfumés comme la myrrhe. Adieu, ma bienaimée, adieu ; quand lÕEternel des armées permettra quÕIsraël entre dans Jéricho, jÕabandonnerai le riche butin, les vases dÕor et les vêtemens de pourpre, je ne demanderai que toi ; je ne veux que toi ; à tes côtés, quand ta bouche me sourira avec tendresse, je serai plus riche que les plus pu issans monarques ; car tu es belle comme le grenadier en fleur, ta taille est semblable a un palmier, tes vêtemens exhalent lÕodeur exquise des cèdres, et ton amour est délicieuse à mon cœur : fille tant aimée, quand jouirai je de ta présence et de tes regards ?

Oh ! quÕil vienne, quÕil vienne le jour où recevant ta main des mains de lÕEternel, je pourrai te nommer mon épouse à la face de tout Israël, et tÕemmener dans lÕenfoncement des lieux escarpés, là où fleurit le muguet de la vallée et ou on nÕentend que le chant de la tourterelle amoureuse. Ainsi durant toute la nuit se plaint le tendre Issachar : mais à peine voit-on lÕaube commencer à blanchir la pointe du mont Hébal, quÕil retourne vers le camp de Galgal. CÕest dans ce jour quÕil sait quÕIsraël doit marcher contre Jéricho, et quÕil espère retrouver sa bien-aimée. Mais lÕEternel, qui se joue des vaines espérances de lÕhomme, en a ordonné autrement ; en ce jour il voulut élever davantage son serviteur Josué aux yeux de tout Israël, afin quÕil fût craint comme Moïse lÕavait été pendant sa vie ; et il lui communiqua sa parole une seconde fois, disant : — Regarde, jÕai livré en tes mains Jéricho, son roi et ses hommes forts et vaillans : vous tous donc, gens de guerre, vous ferez le tour de la ville pendant six jours, et sept sacrificateurs porteront sept cors de béliers devant lÕarche ; mais le septième jour, qui est celui du sabbat, vous ferez

sept fois le tour de la ville, et les sacrifica- teurs sonneront du cor, aussitôt le peuple jettera de grands cris de joie, la muraille de la ville tombera, et tout le peuple montera vis-à-vis de soi.

Quand lÕEternel parlait, Issachar nÕeût osé désobéir ; et quoique les sept jours quÕil fallait encore attendre pour entrer dans Jéricho pésassent sur sa poitrine, comme la lourde pierre détachée du rocher, cependant il plia son cœur à la volonté du TrèsHaut ; et durant tout le jour, prosterné devant son tabernacle, les yeux noyés de larmes, et les cheveux souillés de poussière, il lÕinvoquait ainsi : - 0 Eternel ! écoute ma prière, et que mon cri aille jusquÕà toi ; châtie lÕiniquité des superbes, mais sauve leur humble servante de leur malice, afin quÕelle puisse le bénir et chanter tes louanges à la tête des filles dÕIsraël, tandis que je la couronnerai des roses nuptiales, sur Jéricho en cendres. Dieu entendit et reçut le vœu du jeune israélite ; et quand le septième jour fut venu, que tout Israël levé avant lÕaurore, eut fait sept fois le tour de la ville, que les sacrificateurs qui portaient la sainte arche eurent sonné du cor, et que

Josué, en voyant tomber les murs de la ville, eut dit au peuple : Réjouis-toi, Israël, car le Seigneur tÕa livré Jéricho, lÕimpétueux Issachar sÕélança un des premiers au milieu des débris roulans et des pierres écroulées, et traversa les rues de Jéricho en criant à haute voix : Rahab, Rahab. —Il courut à la maison de sa bien-aimée ; tous ses parens y étaient réunis ; mais elle nÕétait point avec eux : son vénérable père, vêtu dÕun sac, la tête couverte de cendres, versant de grosses larmes, lui dit : Ils ont enlevé ma fille pour la sacrifier à leur Dieu ; depuis deux jours et deux nuits je prie le vôtre de la sauver ; sÕil exauce ma prière, je mÕattacherai à jamais à sa loi. — A ces mots le cœur dÕIssachar fut agité comme les arbres des forêts que le vent ébranle : éperdu il court au temple de Baal, les portes en sont déjà brisées et les ornemens dispersés çà et là, les colonnes de jaspe roulentÕà ses pieds des vases dÕor et dÕargent incrustés de topazes, de sardoines, de chrisolytes et de saphirs, et remplis des aromates les plus exquis, des vêtemens de fin lin dÕEgypte travaillés en broderies, des tapis de pourpre de Tyr sont étendus sous ses yeux ; il foule

aux pieds ces richesses, il les dédaigne, ou plutôt il ne les voit pas ; sa bien-aimée seule occupe sa pensée : il appelle Rahab, et Rahab ne répond pas ; dans son désespoir, il se frappe la poitrine et se jette la face contre terre en versant des pleurs que lÕamour et la rage lui arrachent également. Mais à cet instant il croit distinguer des gémisse - mens étouffés, il court de ce côté et arrive devant une petite porte : il la pousse, elle est fermée ; il entend, il reconnaît lÕaccent de Rahab ; et lÕexcès de sa douleur lui prêtant des forces, il parvient à briser la fatale porte qui lui cachait sa bien-aimée : il lÕaperçoit au milieu des six prêtres de Baal qui tenaient le couteau sur sa gorge prêts à la sacrifier. A cette vue, Issachar jette un cri terrible qui retentit dans tout le temple, et porte le trouble et lÕeffroi dans lÕame des sacrificateurs : ils sÕarrêtent interdits ; jnais bientôt, confus de sÕêtre laissés effrayer par un seul homme, ils veulent achever leur sacrifice. CÕest envain quÕils le tentent, le couteau mollit contre le sein de Rahab, et leurs bras se roidissent comme enchaînés par une puissance supérieure. Ce prodige achève de les abattre ? - ils défaillent et tom-

bent sans force au pied des autels. Issachar lève son fer pour les immoler, mais la douce Rahab le retient et lui dit : — 0 mon bien-aimé ! si lÕEternel a ordonné que ces hommes soient mis à mort, laisse rem- plir ce funeste soin à tes frères ; mais toi, ne souille point tes mains généreuses du sang dÕun ennemi vaincu, sois clément après la victoire comme terrible pendant le combat ; viens Issachar, éloignons-nous du carnage, quÕil ne soit pas dit que lÕépoux de Rahab ait un cœur endurci aux cris des misérables. — QuoiquÕIssachar sache bien que Dieu a ordonné aux israélites dÕexterminer tous les infidèles, et que les épargner soit lui désobéir, néanmoins il cède au vœu de sa bien-aimée et jette son glaive loin de lui. — Que ton parler est gracieux !

fille de Canaan, lui dit-il, tes lèvres distillent le miel ; viens avec moi, sortons de Jéricho, montons sur la colline nous asseoir sous la vigne en fleur, là tu me donneras tes amours. — Il dit, et tandis que les hébreux poursuivent et écrasent les mal- heureux habitans de Jéricho, Rahab appuyée sur son bien-aimé, fuit cette scène de sang et de désolation. Cependant

elle aperçoit de loin les torrens de fumée qui sÕélèvent de lÕeffroyable incendie de Jéricho, et pleure sur ses frères. — Hélas !

dit-elle, je fus coupable comme eux ; que ne se sont-ils repentis comme moi ? Eternel, pourquoi ta grace nÕest-elle tombée que sur ma tête ? que nÕas-tu disposé aussi leur cœur à tÕentendre ! ils vivraient encore, et ton nom serait grand parmi eux. — QuÕosestu dire, fille de Canaan, sÕécrie Issachar, murmures-tu contre le Seigneur ? Non, ditelle, je suis soumise à ses terribles arrêts ; mais mes entrailles sÕémeuvent aux cris de ces infortunés, et sÕil avait voulu les racheter du péché, ils lÕeussent adoré sans doute.

— Prends garde Rahab, ce nÕest pas à nous quÕappartient de juger lÕEternel ; sÕil a condamné tous les fils de Canaan à la mort, quiconque les sauverait serait coupable.

— Hé ! tu vois bien que je ne les sauve pas, sÕécria la jeune cananéenne en pleurant ; mais Dieu nÕa pas défendu de les plaindre. Ne tÕétonne pas, Issachar, si je mÕattendris plus que toi sur leur sort ; le pécheur doit compatir davantage à des fautes quÕil partagea, que le juste qui en fut toujours exempt. — Viens, viens, ma

bien-aimée, reprit Issachar, en la pressant dans ses bras ; que mes baisers recueillent les larmes qui coulent sur tes joues, comme le soleil pompe la rosée qui tremble sur la fleur naissante ; combien le jour me semble plus beau quand je le vois avec toi, ô Rahab ! si je touche seulement ta main, je me sens frémir, car ta peau est douce comme le duvet de la colombe et parfumée comme le baume de Ségor ; et quand je te presse sur mon cœur il sÕembrase de flammes si ardentes, que les eaux de la grande mer ne pourraient les éteindre.

Ah ! que le grand Pharaon vienne et mÕof- fre tous ses trésors pour ton amour, je lui dirais : Remporte tes trésors, puissant mo- narque, tu nÕen as point qui valent le cœur de Rahab.— Mon bien-aimé, réponditelle en le repoussant doucement : Regarde comme les vengeances de Dieu sont terribles ; craignons de les attirer sur nous, si je recevais tes caresses avant de mÕêtre purifiée dans son temple des souillures de lÕidolâtrie ; éloigne-toi dÕauprès de moi, Issachar, demain je serai ton épouse, mais aujourdÕhui je ne suis encore que ta sœur ; mon bien-aimé, ce jour-ci ne doit

pas être un jour de bonheur. Ah ! quÕil en pût être un de miséricorde ! que nos prières réunies puissent obtenir du Très-Haut la grâce dÕun seul pécheur ! à lÕheure de la mort, ce souvenir ne serait-il pas plus consolant à nos ames défaillantes, que celui des plus douces voluptés de lÕamour. -

Issachar, touché des paroles de Rahab, triomphe de ses désirs et se prosterne avec elle devant lÕEternel ; ils passent la nuit lÕun auprès de lÕautre en prières et en invocations ; et Dieu, satisfait de voir deux amans au printems de la vie, embrasés des mêmes désirs, donner de pareils instans à la charité et à la religion, écouta favorablement leurs vœux. — A cause dÕeux, ditil, je sauverai une partie de Canaan ; Caphira et Beroth trouveront grace devant moi, et les gabaonites seront appelés heureux et sages par toutes les nations de la terre. Dieu dit, et son esprit descendit sur Gabaon et Gabaon fut sauvé.

Le lendemain, sur les débris fumans de Jéricho, Josué fait apprêter la fête de lÕhy- men — Issachar tenant par la main sa bienaimée Rahab vêtue de laine blanche et couronnée de roses, la montre à tout Israël,

qui la couvre dÕapplaudissemens et de bénédictions : elle baisse vers la terre ses grands yeux remplis dÕune flamme humide, et se souvient avec humilité de son ancien état, tandis quÕà lÕinnocence de ses regards et de son maintien, on la prendrait pour la plus chaste des vierges. Cependant des milliers de mains sÕoccupent à élever des colonnes de cèdre, on y suspend des draperies écarlates brodées de turquoises, on allume des parfums exquis dans des vases richement sculptés ; et au milieu des torrens dÕencens qui fument sur cet autel que la piété construit à la hâte, Josué dépose lÕarche dÕalliance et bénit lÕunion dÕIssachar et de Rahab. LÕhuile, le miel et le lait coulent à grands flots dans des coupes dÕor et dÕivoire. Le peuple boit, se réjouit et loue le Seigneur. Deux chœurs chantent et se répondent. LÕun est composé des guerriers dÕIsraël armés de leurs piques étincelantes et de leurs formidables épées ; lÕautre est celui des vierges vêtues de fin lin et couronnées de fleurs des champs. — 0 Eternel, que ton pouvoir est terrible, disent les premiers ; tu donnes la victoire à ton peuple et les infidèles sÕévanouissent

devant ton nom, comme lÕombre légère se dissipe à lÕapproche du jour. — Que ta mi- séricorde est grande, Seigneur ! reprend le chœur des vierges ; car tu as tiré la fille de Canaan du péché, et lÕas élevée au premier rang parmi nous, afin de montrer aux impies quÕun repentir sincère trouve toujours grace devant toi. 0 Dieu fort, reprennent à leur tour les guerriers, té- moins de ta toute- puissance, la crainte de ton nom sera toujours présente à nos yeux.

— Témoins de ta bonté, répond le chœur des vierges, ton amour vivra à jamais dans nos cœurs.

Ces chants religieux quÕaccompagnent lÕorgue mélodieux, la cymbale bruyante et les harpes di vines,retentissent dans la vallée dÕHarcor et sont répétés par les échos du mont Ephrem. Ils se prolongent jusquÕau soir ; mais quand la nuit vint jeter son manteau dÕébène sur toute la création, Israël rentra dans le silence, les vierges se retirèrent sous la tente de leurs mères, le sommeil sÕapprocha de la couche des fils de Jacob pour les délasser de leurs rudes travaux ; et Rahab sur un lit de mousse, de violettes et de muguet, nÕayant pour orne-

ment que sa beauté, pour voile que sa pudeur, et pour pavillon que le ciel, apprit dans les bras dÕIssachar, que les seuls plaisirs vrais sont ceux quÕembellit lÕinnocence, que permet le devoir et que consacrent a jamais des sermens prononcés au pied des autels du Seigneur.

Par madame COTTIN.

NOTICE1

SUR

LE CARACT ÈRE ET LESÉCRITS DU DUC DE LÕA ROCHEFOUCAULD.

F Pt. A N ç 0 l S, duc de la Rochefoucauld, auteur des, Réflexions morales, naquit en 1613.

Son éducation fut négligée, mais la na- ture suppléa à lÕinstruction.

Il avait, dit madame de Maintenon, une physionomie heureuse, lÕair grand, beaucoup dÕesprit et peu de savoir.

Le moment où il entra dans le monde était un tems de crise pour les mœurs nationales : la puissance des grands, abaissée et contenue par lÕadministration despotique et vigoureuse du cardinal de Richelieu, cherchait encore à lutter contre lÕautorité ; mais à lÕesprit de faction avait succédé lÕes- prit dÕintrigue.

1 Cette Notice a paru, pour la première fois, à la tête dÕune édition des Réflexions morales, impri„ KLÕJe à lÕimprimerie du Louvre en 1779.

LÕintrigue nÕétait pas alors ce quÕelle est aujourdÕhui ; elle tenait à des mœurs plus fortes, et sÕexerçait sur des objets plus im- portans. On lÕemployait à se rendre nécessaire ou redoutable ; aujourdÕhui elle se borne à flatter et à plaire. Elle donnait de lÕactivité à lÕesprit, au courage, aux talens, aux vertus mêmes ; elle nÕexige aujourdÕhui que de la souplesse et de la patience. Son but avait quelque chose de noble et dÕimposant, cÕétait la domination et la puissance ; auj ourdÕhui, petite dans ses vues comme dans ses moyens, la vanité et la fortune en sont le mobile et le terme.

Elle tendait à unir les hommes ; aujourdÕhui elle les isole. Plus dangereuse alors, elle embarrassait lÕadministration et arrêtait les progrès dÕun bon gouvernement ; aujourdÕhui, favorable à lÕautorité, elle ne fait que raptisser les ames et avilir les mœurs.

Alors, comme aujourdÕhui, les femmes en étaient les principaux instrumens ; mais lÕamour, ou ce quÕon honorait de ce nom, avait une sorte dÕéclat qui en impose encore, et sÕennoblissait un peu en se mêlant aux grands intérêts de lÕambition ; au lieu que la galanterie de nos jours, dégradée par les

petits intérêts auxquels elle sÕassocie, dé- grade et lÕambition et les ambitieux.

LÕesprit de faction se ranima à la mort de Richelieu. La minorité de Louis XIV parut aux grands un moment favorable pour reprendre quelque influence sur les affaires publiques. M. de la Rochefoucauld fut entraîné par le mouvement général ; et des intérêts de galanterie concoururent à lÕengager dans la guerre de la Fronde ; guerre ridicule, parce quÕelle se faisait sans objet, sans plan, sans chef, et quÕelle nÕavait pour mobile que lÕinquiétude de quelques hommes plus intrigans quÕambitieux, fatigués seulement de lÕinaction et de lÕobéissance.

Il était alors lÕamant de la duchesse de Longueville. On sait quÕayant été blessé au combat de Saint - Antoine dÕun coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque tems la vue, il sÕappliqua ces deux vers connus de la tragédie dÕAlcyonée de Duryer :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux, JÕai fait la guerre aux Rois ; je lÕaurais faite aux Dieux.

LorsquÕil se brouilla. ensuite avec madame de Longueville, il parodia ainsi ces vers Pour ce cœur inconstant, quÕenfin je connais mieux, JÕai fait la guerre aux rois ; jÕen ai perdu les yeux.

Un voit par la vie du duc de la Roche- foucauld, quÕil sÕengageait aisément dans une intrigue, mais que bientôt il montrait pour en sortir autant dÕimpatience quÕil en avait mis à y entrer. CÕest ce que lui reproche le cardinal de Retz, et ce quÕil attribue à une irrésolution naturelle quÕil ne sait comment expliquer.

Il est aisé, ce me semble, de trouver dans le caractère de M. de la Rochefoucauld, une cause plus vraisemblable de cette conduite.

Avec sa douceur naturelle, sa facilité de mœurs, son goût pour la galanterie, il lui était difficile de ne pas entrer dans quelque parti au milieu dÕune cour où tout était parti, et où lÕon ne pouvait rester neutre sans être au moins accusé de faiblesse. Mais, avec cette raison supérieure, cette probité sé- vère, cet esprit juste, conciliant et observateur, que ses contemporains ont reconnus en lui, comment eût-il pu sÕaccommoder long-tems de ces intrigues où le bien public nÕétait tout au plus quÕun prétexte ; où chaque individu ne portait que ses passions et ses vues particulières, sans aucun but dÕutilité générale ; où les affaires les plus graves se traitaient sans décence et sans

principes ; où les plus grands intérêts étaient sans cesse sacrifiés aux plus petits motifs ; qui étaient enfin le scandale de la raison comme du gouvernement ?

LÕesprit de parti tient à la nature des gouvernemens libres : il peut sÕy concilier avec la vertu et le véritable patriotisme. Dans une monarchie, il ne peut être suscité que par un sentiment dÕindépendance, ou par des vues dÕambition personnelle, également incompatibles avec un bon gouvernement ; il y corrompt le germe de toutes les vertus, quoiquÕil puisse y mettre en activité des qualités brillantes qui ressemblent à des vertus.

CÕest ce que M. de la Rochefoucauld ne pouvait manquer de sentir. Ainsi, quoiquÕil eût été une partie de sa vie engagé dans des intrigues de parti,.où sa facilité et ses liaisons semblaient lÕentretenir malgré lui, oh voit que son caractère le ramenait à la vie privée, où il se fixa enfin, et où il sut jouir des charmes de lÕamitié et des plaisirs de lÕesprit.

On connaît la tendre amitié qui lÕunit jusquÕà la fin de sa vie à madame de la Fayette. Les Lettres demadame deSévigné nous apprennent que sa maison était le

rendez-vous de tout ce quÕil y avait de plus distingué à la cour et à la ville par le nom, lÕesprit, les talens et la politesse. CÕest au milieu de cette société choisie quÕil composa ses Mémoires et ses. Réflexions morales.

Ses Mémoires sont écrits avec une élégance noble et un grand air de sincérité ; mais les évènemens qui en font le sujet ont beaucoup perdu de lÕintérêt quÕils avaient alors. On ne peut trop sÕétonner que Bayle 1 ait donné la préférence à ces Mémoires sur les Commentaires de César ; la postérité en a jugé bien autrement. Nous nous en tiendrons à ce mot de M. de Vol taire, dans la Notice des écrivains du siècle de Louis XIV : « Les Mémoires du duc de la Rochefou- « cauld sont lus, et lÕon sait par cœur ses « Pensées. » CÕest en effet le livre des Maximes qui a fait la réputation de M. de la Rochefoucauld. Nous ne le louerons quÕen citant encore M. de Voltaire : quels éloges pourraient avoir plus de grâce et dÕautorité ?

« Un des ouvrages, dit ce grand homme qui contribuèrent le plus à former le goût

Dictionnaire critique, article CÉSAR.

a Siècle de Louis XIV, chap. xxx II, DES BEAUX AiVIÕii. uÕc l e de LOLH S, C l l~1 1). XX,\IL, Dr"s BEAUX

« de la nation, et à lui donner un esprit de « justesse et de précision, fut le recueil « des Maximes de François, duc de la Ro« chefoucauld. QuoiquÕil nÕy ait presque « quÕune vérité dans ce livre, qui est que « lÕamour-propre est le mobile de tout, « cependant cette pensée se présente sous « tant dÕaspects variés, quÕelle est presque « toujours piquante : cÕest moins un livre « que des matériaux pour orner un livre.

« On lut avidement ce petit recueil : il « accoutuma à penser et à renfermer ses « pensées dans un tour vif, précis et dé« licat. CÕétait un mérite que personne nÕaÕ« vait eu avant lui en Europe depuis la re« naissance des lettres. » Cet ouvrage parut dÕabord anonyme. Il excita une grande curiosité : on le lut avec avidité, et on lÕattaqua avec acharnement. On lÕa réimprimé souvent, et on lÕa traduit dans toutes les langues. Il a fait faire beaucoup dÕautres livres ; par-tout enfin, et dans tous les tems, il a trouvé des admirateurs et des censeurs.

CÕest là, ce me semble, le sceau du plus grand succès pour les productions de lÕesprit humain.

On a accusé M. de la Rochefoucauld de

calomnier-la nature humaine : le cardinal de Retz lui-même lui reproche de ne pas croire assez à la vertu. Cette imputation peut avoir quelque fondement ; mais il nous semble quÕon lÕa poussée un peu trop loin.

Ñ M. de la Rochefoucauld a peint les hommes comme il les a vus. CÕest dans les tems de factions et dÕintrigues politiques quÕon a plus dÕoccasions pour connaître les hommes, et plus de motifs pour les observer : cÕest dans ce jeu continuel de toutes les passions humaines que les caractères se développent, que les faiblesses échappent, que lÕhypocrisie se trahit, que lÕintérêt personnel se mêle à tout, gouverne et corrompt tout.

En regardant lÕamour - propre comme le mobile de toutes les actions, M. de la Rochefoucauld ne prétendait pas énoncer un axiôme rigoureux et métaphysique. Il

nÕexprimait quÕune vérité dÕobservation, assez générale pour être présentée sous cette forme absolue et tranchante qui convient à des pensées détachées, et quÕon emploie tous les jours dans la conversation et dans les li vres, en généralisant des ob- servations particulières. ■

Il nÕappartenait quÕà un homme dÕune réputation bien pure et bien reconnue, dÕoser flétrir ainsi le principe de toutes les actions humaines. Mais il donnait lÕexemple de toutes les vertus dont il paraissait contester même lÕexistence. Il semblait réduire lÕamitié à un échange de bons offices, et jamais il nÕy eut dÕami plus tendre, plus fidèle et plus désintéressé. « La bravoure person« nelle, dit madame de Maintenon, lui pa« raissait une folie, et à peine sÕen cachait« il ; il était cependant fort brave. » Il donna des preuves de la plus grande valeur au siège de Bordeaux et au combat de SaintAntoine.

Sa vieillesse fut éprouvée par les douleurs les plus cruelles de lÕame et du corps.

Il montra dans les unes la sensibilité la plus touchante, et dans les autres une fermeté extraordinaire. Son courage ne lÕaban- donna jamais que dans la perte des personnes qui lui étaient chères. Un de ses fils fut tué au passage du Rhin, et lÕautre y fut blessé. « JÕai vu, dit madame de Sé- « vigné, son cœur a découvert dans cette « cruelle aventure ; il est au premier rang « de tout ce que je connais de courage,

« de mérite, de tendresse et de raison : je « compte pour rien son esprit et ses agréCC mens. «

La goutte le tourmenta pendant les dernières années de sa vie, et le fit périr dans des douleurs intolérables. Madame de Sévjgné, quÕon ne peut se lasser de relire et de citer, peint dÕune manière touchante les derniers momens de cet homme célèbre.

« Son état, dit-elle, est une chose digne « dÕadmiration. 11 est fort bien disposé pour « sa conscience ; voilà qui est fait : mais du « reste, cÕest la maladie et la mort de son « voisin dont il est question ; il nÕen est pas « effleuré. Ce nÕest pas inutilement quÕil « a fait des réflexions toute sa vie ; il sÕest « approché de telle sorte de ces derniers « momens, quÕils nÕont rien de nouveau ni « dÕétrange pour lui. »

Il mourut en 1680, laissant une famille désolée et des amis inconsolables.

Il avait reçu de ses ancêtres un nom illustre ; il lÕa transmis avec un nouvel éclat à des descendans dignes dÕen accroî- tre lÕhonneur. Il y a des qualités héréditaires dans certaines familles. Le goût des lettres semble sÕêtre perpétué dans la maison

de la Rochefoucauld, avec toutes les vertus des mœurs anciennes, unies à celles des tems plus éclairés.

Charles-Quint, à son voyage en France ; fut reçu, en 153g, dans le château de Verteuil, par lÕaïeul du duc de la Rochefoucauld. En quittant ce château, lÕempereur déclara, suivant les paroles dÕun historien contemporain, « nÕavoir jamais entré en « maison qui mieux sentît sa grande vertu, « honnêteté et seigneurie, que celle- là. »

Un successeur de Charles-Quint aurait pu faire la même observation chez les descendans de lÕauteur des MaxÙnes.

Le derniér des descendans du duc de la Rochefoucauld qui ait porté le titre de duc, lÕa honoré par ses vertus, et y aÕajouté une triste illustration par sa fin à jamais déplorable. Député de lÕordre de la noblesse aux états-généraux, en 1789, il sÕy montra ce quÕil avait été à la cour du monarque, lÕami sincère de la liberté, et le zélé défenseur des droits du peuple ; il y donna sans effort lÕexemple de tous les sacrifices de fortune et de distinctions que lui parut exiger lÕintérêt public ; mais il eut bientôt à gémir de lÕinutilité de ces sacrifices, en voyant lÕin-

trigue et lÕesprit de faction déshonorer la plus belle des causes, et tourner à la désorganisation de la société toute entière, une révolution dont le but nÕavait été dÕabord que lÕamélioration de lÕétat social.

Après la dissolution de lÕassemblée constituante, il fut nommé à la présidence du département de Paris. La considération personnelle dont il était environné, et son inébranlable fermeté dans tout ce qui était bon et juste, ne pouvaient manquer de 1& rendre très-odieux aux vils brigands qui commençaient à sÕemparer de la domination.

« CÕest une vertu trop incommode, » disait lÕun dÕeux avec une féroce naïveté. Sa mort fut résolue.

Il était allé à Forges joindre sa mère et sa femme, deux personnes que lÕunion des plus rares vertus met au-dessus de tout éloge ; il revenait avec elles par Gisors : cÕest là quÕaprès avoir été arrêté par une troupe de sicaires envoyés de Paris, il fut massacré avec une cruauté sans exemple, publiquement, en plein jour, presque sous les yeux de sa mère, de sa femme et dÕun ami, sans quÕaucune puissance humaine pût venir à son secours.

Cet ami, qui eut le malheur dÕêtre témoin de cet horrible meurtre, a rendu à M. de la Rochefoucauld un hommage qui mérite dÕêtre recueilli ici.

« Une perte qui intéresse les sciences et « les lettres, et qui sur-tout a du porter une « sombre affliction dans le cœur de tous «ceux qui cultivent les vertus morales, « ranime toute ma sensibilité. Comment « arracher de mon souvenir un assassinat « commis sous mes yeux et presque dans v mes bras, sous les yeux et presque dans « les bras de sa mère et de sa femme ? Je « mÕacquitterai envers sa mémoire de ce « tribut dÕestime et de vénération que ré« clament ses vertus ; je dirai que sa con- « duile fut toujours dÕaccord avec les prin« cipes quÕil avait puisés dans une saine « philosophie ; car il nÕeut pas une pensée « qui ne fut avouée par la raison et la juste tice ; il nÕeut pas un désir qui ne fut dirigé « vers lÕutilité publique ; il nÕeut pas une « intention qui ne fût pure, qui ne fut « exempte de toute tache dÕintérêt per« sonnel ; il ne se permit pas une action, « il ne hasarda pas une démarche qui nÕeût « pour objet le plus grand avantage de son

« pays. Je pourrais me dispenser de le « nommer : il nÕest personne qui se mé« prenne sur cet homme, qui porta sans or« gueil un nom illustre, qui renonça sans re« gret et sans ostentation aux distinctions \*« les plus flatteuses, et qui força lÕenvie à « lui pardonner une grande fortune, parce ÕC(quÕil en jouissait avec simplicité et bien« faisance. Il nÕest personne qui ne recon« naisse M. de la Rochefoucauld lorsque je

« parle de celui dont la vie privée fut une « leçon de morale, comme sa vie politique « fut une leçon de patriotisme éclairé. Son « amitié mÕhonorait depuis vingt ans ; de« puis vingt ans je mÕenorgueillissais de mes 4C liaisons avec lui. Ses dernières paroles me « furent adressées : il recommandait à mes « soins sa mère et sa femme, présentes à cet « affreux spectacle, et menacées de parta« ger son sort. Elles étaient les seuls objets « de ses sollicitudes au moment où des « hurlemens de cannibales préparaient le « crime dont il allait être la victime, et ente courageaient sa consommation. Sous « le fer des assassins, il a conservé ce cou« rage tranquille qui nÕappartient quÕà une ¥- vie irréprochable. Et qui plus que lui a

« jamais mérité de jouir de cet avantage « dÕune bonne conscience ? »

Celui qui a écrit le touchant éloge quÕon vient de lire, est le célèbre Dolomieu, com- mandeur de lÕordre de Malte, mais dont le nom illustré dans les sciences, ne réclame pas dÕautre illustration. Il a enrichi lÕhistoire du globe par des observations neuves et lumineuses. LÕamour des sciences et lÕattrait réciproque des vertus simples et pures lÕavaient uni intimement à M. de la Rochefoucauld. Si lÕon se rappelle que le moment où la vertu, les talens, lÕamitié des hommes proscrits étaient des titres de proscription, fut celui où Dolomieu osa imprimer un tel éloge de son ami, on honorera son courage autant quÕon estimera ses talens 1. Je terminerai cette notice par une réflexion. LÕauteur des Maximes sÕétait en-

1 Depuis que cette Notice a été écrite, Dolomieu a terminé sa carrière. Toute lÕEurope a retenti du bruit de sa captivité en Sicile. A peine élait-il échappé des cachots de Messine, à peine était-il rendu à la liberté, à sa patrie, à ses travaux, quÕune fièvre ma- ligne lÕa emporté, dans un âge peu avancé, laissant après lui des regrets bien amers à ses parens, à ses amis, à tous ceux qui sÕintéressent aux progrès des, sciences.

gagé dans une guerre civile, et avait pris les armes contre son souverain par un pur esprit dÕintrigue et de galanterie, sans aucune vue grande ni utile : il vécut tranquille et honoré, et emporta en mourant la réputation dÕun des plus honnêtes hommes de son siècle. LÕhéritier de son nom, avec plus de vertu que lui, prit une part très-active à la révolution de 1789, dans la seule vue de servir la cause de la liberté et de lÕhumanité : il périt sous les glaives des assassins, victime de cette révolution, comme lÕont été la plupart de ses principaux chefs, qui nÕavaient eu ni assez dÕhabileté pour eu diriger le cours, ni assez de lumières pour,en prévoir les effets S.

NOUVELLES CONSIDÉRATIONS

SUR LES MOEURS.

Adressées à un journaliste.

ON mÕa engagé à faire un livre. JÕai re- présenté que ce droit mÕappartenait quÕaux hommes que le génie presse de produire, et auxquels il accorde la puissance dÕan- noncer des vérités nouvelles, ou de créer de nouveaux plaisirs ; quÕil était au moins inutile de se tourmenter pour ne point instruire, peut-être ennuyer, et ne faire autre chose que rajeunir par le style (supposé encore quÕon pût avoir un style), ce qui avait été pensé, dit ou redit jusquÕà satiété. On nÕa pas assuré positivement que jÕavais du génie, mais on me lÕa fait entendre. On mÕa ensuite démontré que mon objection nÕarrêtait personne ; quÕon se faisait une grande réputation avec un petit ouvrage ; quÕavec des prôneurs je serais bientôt de plusieurs académies, et que y si

)e nÕacquérais pas la gloire, jÕobtiendrais la célébrité. On mÕa cité un grand nombre dÕexemples : alors jÕai pris la plume, et jÕachève en ce moment des Considérations -8ur les Mœurs.

On mÕobservera que par malheur mon livre est fait, et quÕon mÕa tout pris, jusquÕà mon titre ; et lÕon ajoutera que la confidence que je vous fais vous est aussi indifférente quÕà vos abonnés. Je crois quÕon se trompe sur tous ces points.

On met si souvent des titres nouveaux à des ouvrages anciens, que je pourrais bien faire, comme un autre, cette petite super- cherie au public ; mais je veux me servir de celui qui sÕapplique le mieux à mon sujet. Je connais bien le livre de Duclos ; et quoiquÕil soit plus piquant que profond ; quÕon y trouve plus de saillie que de suite, plus de finesse que de grâces ; que son style soit sec, son ton dogmatique ; et quÕen traitant des mœurs il nÕait pas dit un mot des femmes, qui ont une si grande influence sur les mœurs, je ne déclare pas moins que ce livre est du petit nombre de ceux quÕon fait très-bien de relire. Mais il y a quarante ans quÕil a paru. Certainement,

si pendant cet intervalle le fond des mœurs ; que des siècles ne changent point, est reste le même, les formes que Duclos a peintes ont vieilli. Cet auteur a subi le sort commun à tous les moralistes. Il nÕy a que trop aujourdÕhui de ces êtres vils et féroces, qui, se jouant de ce quÕil y a de plus doux et de plus sacré sur la terre, lÕamitié et la vertu, en prennent le masque pour porter le désordre, la ruine et le désespoir dans la famille de lÕhomme honnête, sensible et confiant ; mais ils nÕemploient pas le langage du Tartuffe. On voit encore des femmes qui tiennent bureau dÕesprit, qui fatiguent autant par celui quÕelles montrent que par celui quÕelles exigent ; qui veulent quÕon en ait, ou plutôt quÕon en fasse sans relâche. Elles ne causent point avec une négligence aimable, elles dissertent avec un pénible effort ; elles agitent constam- ment des questions rebattues de littérature ; leur conversation est un travail ; et ceux quÕelles y admettent, sont des athlètes qui sÕobservent avec inquiétude, qui font et repoussent des attaques, et auxquels il nÕest jamais permis de déposer les armes. Ces femmes cependant paraissent nÕavoir rieij.

de commun avec les Femmes savantes de Molière. Le Financier, qui a plus de ridicules, nÕen a aucun de ceux de Turcaret : Et ces portraits de la Bruyère, si vigou.

reusement peints, où le trait est si marqué, et dont il avait sans doute les originaux sous les yeux, ne se ressemblent plus. Je suis persuadé que chez la nation la plus mobile de la terre, qui a autant dÕardeur que dÕinconstance dans ses goûts, et qui étend lÕempire de la mode jusque sur les vices et les vertus, on pourrait publier tous les vingt ans des observations neuves sur les mœurs. En méditant ensuite les écrits qui les représenteraient avec fidélité, en confrontant les différentes époques, en établissant les analogies et les différences, le philosophe parviendrait à marquer les progrès ou la décadence de lÕesprit humain et a en faire lÕhistoire.

Vous conviendrez que, quand même Duclos aurait fait un excellent li vre, il suf- firait que le mien fût autre pour nÕêtre point sans mérite. Il ne sera pas non plus sans utilité, si mes moyens répondent à mes vues. Enfin, je ne le crois pas sans intérêt pour vous.

JÕaime votre journal, tant par ce quÕil me donne que par ce quÕil me promet. Ce que je nÕy trouve point aujourdÕhui, je lÕespère pour demain. Je désirerais seulement que ce que vous commencez à faire pour la métaphysique, vous le fissiez aussi pour la morale. Si lÕon veut quÕelle ne soit pas stérile, il faut la présenter en peu de mots et dans un moment favorable. Vous lui assurerez ce double avantage : nÕayant que peu dÕespace à remplir, lÕauteur ne pourra être pesant, ni le lecteur inattentif. Ce qui est encore dÕune grande importance, cÕest lÕheure à laquelle votre journal nous est remis. Je vais me servir dÕune expression qui ne me plaît pas trop, parce quÕelle me semble néologique, mais que je nÕeffacerai pas, parce quÕelle rend mon idée : le matin est la jeunesse de la journée. LÕame est alors plus calme, plus pure, plus accessible aux sentimens honnêtes ; elle nÕest pas encore fatiguée par la dissipation, aigrie par la vanité, épuisée par les différens rôles quÕon a joués. NÕest-il pas possible quÕon se rappelle le soir, lorsquÕon a de mauvaises dispositions, ce quÕon a lu à son réveil quand on en avait de bonnes ? Ne seriez-

vous pas enchanté quÕun de vos articles eût préservé dÕune faute, garanti dÕun ridicule et sauvé dÕune perfidie ? Eh bien ! comme la nature de mes occupations me conduit à observer les moeurs que je veux peindre ;.

si mon proj et vous plaît, je puis vous aider à lÕexécuter. Il me prend même envie de vous indiquer le texte de quelques chapitres qui sont finis.

Chapitre III. fi De la nécessité de refondre lÕéducation, prouvée par le témoignage que chacun peut se rendre à soi-même, quÕil a été très-mal élevé. »

Chapitre IV. « Les jeunes gens, entrant dans le monde sans avoir fini leurs études, après sÕêtre moqué de quelques maîtres, et sans pouvoir comparer deux idées, nÕest-il pas juste quÕils décident sur tout, ne doutent de rien, parlent très-haut et nÕécoutent jamais ? »

Chapitre VI. « Humble remontrance aux jeunes dames, pour quÕelles daignent étudier lÕorthographe de leur langue avant dÕapprendre lÕanglais. »

Chapitre XI. « LÕexagération de sensibilité nÕest-elle pas une preuve certaine dÕégoïsme ? »

Chapitre XII. « Les fanfarons de VÍcÕ font pitié, ou, en dÕautres termes, lÕhomme le plus vil, après celui qui a de mauvaises mœurs, est immédiatement celui dont les.- principes sont encore pires, que la conduite. »

Chapitre XVII. « Combien il est raisonnable de pardonner à ceux qui nous prêtent des vices, et dÕêtre inexorables pour ceux qui nous refusent de Pesprit. »

Chapitre XX. « Dès que les applaudissemens du public sont communs, on doit en conclure que les talens sont rares. »

Chapitre XXII. « JusquÕà quel point le bon ton peut altérer le bon goût, confondre lÕhomme qui a beaucoup dÕespri \* avec celui qui en a peu, rendre les conversations insipides, les ouvrages pauvres et les critiques ridicules. »

Si vous le souhaitez, je vous enverrai successivement des extraits de ces chapitres ; et si on ne les lit pas avec plaisir, cÕest quÕon nÕaura pas autant dÕenvie de bien faire que jÕen aurai eu de bien dire.

JÕai lÕhonneur dÕêtre, etc.

Le Chevalier ETHICIEN.

LETTRE «

DÕUNE FEMME TR ÈS-SENSIBLE.

Depuis quelques jours, mon ame est trèsoppressée. CÕest votre faute, ou plutôt celle de ce chevalier Ethicien. Puisque ses amis ont la rage dÕavoir un livre de lui, quÕil le fasse ; mais pourquoi y mettre cet odieux chapitre XI, dont le titre seul me fait un mal inconcevable : LÕexagération de sensibilité nÕes t-elle pas unepreu ve dÕégoïsme ?

Voilà, je vous lÕavoue, une bien impertinente question. Je le défierais bien dÕétablir lÕaffirmative. DÕabord, quÕest-ce que cela lui fait ? Ensuite, je crois quÕun cœur essentiellement pur sÕinterdit lÕexamen de certains principes. Enfin, je vous prie de remarquer jusquÕoù va la fureur du paradoxe ; car y a-t-il en morale rien de plus éloigné que lÕégoïsme et la sensibilité ? La mienne est excessive ; il nÕy a pas une heure du jour où je ne le dise, pas une occasion où je ne le prouve. Tous les sophismes du chevalier Ethicien nÕaffaibliront point cette vérité. Ils me sont donc fort indifférens ; ce qui ne me lÕest pas, cÕest votre opinion,

JÕespère quÕaprès mÕavoir entendue, elle sera invariablement fixée.

JÕai été mariée avec un homme beaucoup plus âgé que moi ; il mÕidolâtrait. La maladie qui me lÕa enlevé a été très-longue y pendant sa durée, je me suis distinguée par des soins vraiment extraordinaires ; je ne sortais de sa chambre que pour rendre compte à mes amis des souffrances inouies que ses maux me causaient. Je nÕai pas été une fois à lÕOpéra quÕil ne me lÕait ordonné, ni soupé en ville quÕaprès avoir fermé moi-même ses rideaux. Les derniers huit jours, un anéantissement total ne me permit point de quitter mon lit. Lors de lÕaffreux événement, on fit de moi ce quÕon voulut ; on me transporta à ma terre, on trembla pour ma vie. Tous les jours, pendant six mois, à lÕheure même où ma perte avait été consommée, je tombais en convulsion. LÕamitié seule a pu me faire consentir à vivre ; mais jÕai annoncé que le tems, loin de calmer mes regrets, les augmenterait Ceux qui oseraient en douter peuvent voir dans mon parc une statue qui représente le Tems. On lisait au pied : A celui qui console. A la place de cette révoltante in4,

cription, jÕen ai fait mettre une plus douce pour les êtres sensibles : A celui qui désespère. Ce mot a transporté ma société, et on lÕa appelé le sublime de la douleur.

JÕai une mère infirme ; comme elle me répétait souvent quÕelle nÕentendait pas ma langue, quÕil suffisait dÕêtre exact à ses devoirs, dÕavoir de la justice, de la bonté, de la reconnaissance ; quÕelle me tenait dÕautres propos communs à ceux dont la vieillesse a desséché le cœur, et qui déchiraient le mien, jÕai cessé de la voir ; mais on sait que je donnerais mon sang pour elle.

Une de mes sœurs a éprouvé des infortunes cruelles ; je vous en ferais le récit si je nÕétais pas sûre dÕeffacer chaque ligne avec mes larmes. Dix fois je me suis mise en route pour aller à une campagne peu éloignée de Paris, où elle sÕest retirée avec ses enfans, et dix fois jÕai eu des sueurs froides, des étouffemens, une espèce dÕagonie. Je nÕai plus dÕespoir de faire mon voyage. Il faut convenir que je suis bien à plaindre.

Vous imaginerez aisément que, douée du présent le plus doux ou le plus funeste que la nature ait pu faire, jÕai encore plus

besoin de sentiment que de lÕair que je respire : aussi suis-j e entourée dÕun grand nombre de personnes, que je ne dirai pas qui mÕaiment, car je leur ferais injure, mais qui mÕadorent. Je suis assez heureuse pour quÕil y en ait toujours quelquÕune de malade ou dÕaffligée : vous nÕavez pas lÕidée des sollicitudes dont elles sont alors lÕobjet.

Ai-je découvert un chagrin dans un cœur qui mÕappartient, je mÕen empare, il est à moi, je ne puis plus parler dÕautre chose ; jÕai le cœur gros, les yeux humides, le teint effacé. LÕamertume dont mon amc est navrée, étonne même lÕami qui souffre, et il sent quÕil me doit des consolations.

Vient-on me dire quÕun de mes amis est indisposé ? je voudrais que vous pussiez me voir, mÕentendre et me suivre. Je vole chez lui. Que je connaisse, ou non, sa famille, peu ; les grands intérêts font taire les petites considérations. Je mÕétablis dans sa chambre j jÕappelle un médecin ; sÕil mÕa précédée (ce qui est rare) je lui fais connaître la vie ordinaire, le tempérament, le moral sur-tout du malade ; je lÕavertis de ce quÕil doit faire et de ce quÕil doit éviter ; cÕest avec moi quÕil faut quÕil consulte j il

eC rassure envain ; ma frayeur ne peut se modérer, je la répands dans toute la mai- son. Je fais les bulletins ; je ne laisse entrer que les parens les plus proches ; je les avertis de se tenir loin du lit, de parler bas ; je dispose de lÕair, du jour, du ton de la voix.

Si le danger augmente, mes gens ne dorment plus ; ils vont dÕheure en heure chercher des nouvelles ; ils me les remettent à mon réveil, et je me livre de nouveau à mes pénibles fonctions.

Je pourrais ajouter quÕà la représentation de plusieurs drames, il mÕest souvent arri vé dÕinterrompre les acteurs par mes sanglots ; que mon cabinet est rempli de devises, de portraits, dÕurnes ; que je nÕai pas un seul bijou où il nÕy ait des cheveux.

Mais il est une observation dont je dois aviser ceux qui nÕen seraient pas assez frappés : cÕest quÕen parlant de sensibilité, il ne mÕest pas échappé un mot de cette passion qui en fait le tourment, le charme et le triomphe. Que ne dirais-je pas si je pouvais rendre tout ce que jÕéprouve ? mais votre langue est si pauvre, quÕelle ne me fournit pas une seule expression qui puisse peindre lÕamour. Celles que jÕai lues dans les ro-

mans me font pitié ; elles me suffisent a peine pour lÕamitié.

Actuellement, que lÕon me dise de bonne foi si jÕai lÕombre dÕune prétention, si je songe à faire effet, si je nÕexiste pas absolument pour autrui, si je ne fais pas au sentiment un sacrifice continuel de mes plaintes, de mon amour-propre, de ma santé ; si je ne suis pas sans cesse dévouée, et si lÕon peut profaner du soupçon de personnalité, une telle abnégation de soi-même.

Vous me ferez cependant plaisir, si vous déterminez le chevalier Ethicien à supprimer son chapitre. Il ne faut pas sur des matières graves donner des prétextes de scandale aux faibles, ni des sujets dÕépigramme aux méchans.

JÕai lÕhonneur dÕêtre, etc.

L. M. D\*\*\*\*\*\*".

Les deux morceaux précédons sont de M. Df : VAINES.

LETTRES DÕUNE FEMME

RETIRÉE A LA CAMPAGNE.

LETTRE PREMI ÈRE.

Vo u s me plaignez, mon ami, dÕêtre obligée de rester à la campagne quand la saison devient tous les jours plus rigoureuse, quand la nature nÕest plus couverte que dÕun voile de tristesse. Vous regrettez de ne pouvoir vous éloigner de Paris pour venir abréger par votre tendresse et votre conversation la longueur de mes soirées.

Combien, en effet, je goûterais vivement le plaisir de causer quelques heures avec vous au coin de mon feu ! Privée, depuis long-tems, de toute communication intime, mon imagination aime à se reposer sur le souvenir des heures que nous avons passées ensemble dans lÕabandon réciproque de tous nos sentimens, dans ces épanchemens dont les délices ne peuvent être senties quç

par des ames qui, en se montrant lÕune a lÕautre sans réserve, en dédaignant tout déguisement qui leur semblerait une usur- pation de lÕestime et de lÕamitié, enchaînent et éternisent leurs sentimens par la confidence de leurs faiblesses mêmes, parce quÕelles nÕen laissent voir aucunes qui les dégradent aux yeux lÕune de lÕautre : mais le bonheur, que jÕai souvent goûté lÕhiver dernier, ne charmait un moment mes ennuis que pour pénétrer ensuite mon cœur de tristesse. Il me semblait quelquefois que jÕétais seule dans le monde : votre seule présence lÕaurait repeuplé et aurait transformé ma solitude en élisée. Mais je dois me presser de vous rassurer, de vous consoler. Ces soirées que je trouvais, il y a peu de tems, si longues, si tristes, sÕécoulent maintenant de la manière la plus intéressante. JÕai fait une découverte admirable : jÕai trouvé un vrai trésor dans cette solitude, puisque jÕy ai trouvé un sage, un ami, un homme dÕune sagacité dÕesprit prodigieuse, dÕun sens juste et profond, dÕune imagination vive et forle, dÕune ame grande et élevée. Quand il parle, je ne sais si je suis plus frappée de la justesse de ses idées et de la beauté

Ñ de ses sentimens, que des expressions vives, précises et figurées avec lesquellesil les rend. Enfin il me paraît un de ces hommes rares, que la nature semble avoir produits pour être à jamais les instituteurs et les modèles de leurs semblables. Je vous entends dÕici vous récrier : « La voilà bien « avec son exagération, son ent housiasme !

« Jamais on ne lui plaît médiocrement ; « vous verrez que lÕennui de la solitude y aura transformé en homme de génie quel« que campagnard de bon sens et peut« être ennuyeux. » Non, mon ami, jamais la solitude la plus absolue nÕopérera sur moi de semblables métamorphoses.

Mais, pour en reven ir à mon philosophe, je vous dirai quÕune apparence de sévérité dans sa physionomie me donna dÕabord une sorte dÕéloignement pour lui. Vous savez que jÕai toujours pensé que la vertu, celle qui était vraie et sans système, nÕempruntait point un extérieur propre à éloigner dÕelle. Eh ! quel est lÕhomme qui nÕa point à redouter la sévérité ! Quel est celui qui en descendant dans son cœur nÕy trouve point des faiblesses qui réclament son indulgence pour celles de ses semblables ! LÕindulgence

me semble le fruit des lumières autant que de lÕexpérience de la vie, et jÕaime à croira quÕelle est la justice de celui qui nous a formés et qui connaît toute notre imper- fection. Mais plus jÕai examiné mon philosophe, plus je me suis convaincue quÕil est grave plutôt quÕaustère ; toujours sérieux, ils nÕest jamais triste ; si ses principes sont sévères, ses sentimens sont toujours pleins de bonté et dÕhumanité.

JÕai remarqué en lui ce contraste dès les premiers jours de notre connaissance. Il me montrait tour-à-tour lÕhomme qui a puisé les règles de sa conduite dans ces principes dÕun ordre moral qui ne sont à lÕusage que dÕun petit nombre dÕêtres supérieurs, et lÕhomme qui descendant dans son cœur y découvre les sentimens de la nature 1 et en fait la base de ses actions et de ses vertus.

Mon philosophe aime la retraite et la campagne. Il étudie la nature en observateur, il lÕadmire en enthousiaste, il mÕen trace des tableaux dignes du pinceau de Buffon, mais il emploie, sur-tout, le loisir quÕelle lui laisse à perfectionner son arne et sa raison.

On dit sa fortune immense. Sans doute il lÕemploie à soulager le malheur ; car il nia de faste dÕaucune espèce ; son caractère est de la plus grande simplicité, quoiquÕil soit dÕun âge où lÕon fasse cas des commodités, des aisances de la vie. Il me disait hier que le lit sur lequel il couchait était si dur quÕon nÕy remarque pas lÕempreinte de son corps, jÕaime encore mieux, ajouta-t-il, être mal que mollement. Sa frugalité est extrême. JÕai honte de mon intempérance quand je le vois se contenter souvent de pain et de fruits ; il prétend quÕun régime, que je crois ne devoir pas suffire à sa subsistance, suffit même à la volupté ; vous imaginez bien quÕil nÕentend pas par ce mot cette volupté fugitive des sens qui demande sans cesse à être reproduite, et que la volupté dont il parle nÕest pas à la portée de beaucoup de monde. Je suis sûre que vous croirez lui avoir quelque obligation, sÕil me communique un peu de cette sobriété que vous me prêchez si souvent, et pour laquelle jÕai si peu de disposition. Je ne le - quitte jamais sans former à cet égard les plus fermes résolutions, qui, tous les soirs, me consolent des fautes de la journée, par

lÕespérance dÕêtre plus raisonnable le lendemain. Adieu, mon ami ; je vous parlerai plus au long de mon philosophe dans ma première lettre.

LETTRE II.

Que dÕobligations jÕai à mon philosophe, mon ami ! il mÕadoucit votre absence par lÕintérêt de ses entretiens ; il console et fortifie mon ame par sa raison ; il abrège les heures de ma solitude, et la rend souvent délicieuse. Il me trouva, lÕautre jour, dans une grande tristesse de tout ce qui man- quait à mon cœur. Je pensais à vous, à quelques amis qui, comme vous, sont séparés de moi pour long - tems encore.

Comme je lui laisse toujours voir la disposition de mon ame, il me releva de mon abattement. « Ne peut-on pas, me dit-il, « voir ses amis quoiquÕabsens (je vous tt rends, autant que je puis, ses propres « paroles), et les voir aussi souvent, aussi « long-tems quÕon le veut ? CÕest dans le « cœur quÕil faut posséder son ami : là, ja« mais dÕabsence ; nous vivrions trop à lÕé« troit sans lÕimagination à qui rien nÕest « fermé. » Cette manière de voir paraîtra bien exaltée à la plupart des hommes.

mais elle me plaît, et mon esprit se met naturellement à lÕunisson des idées et des sentimens de mon nouvel ami. Combien de fois en effet, jÕai senti que le bonheur des affections consistait sur - tout dans cette occupation continuelle quÕelles donnent à lÕame et à lÕimagination, et que ce serait borner la vie a bien peu de momens que de nÕy pas comprendre le charme des souvenirs et des espérances ! Combien je jouirais peu de votre tendresse, si, pour en goûter les douceurs, jÕavais toujours besoin de votre présence !

Ces heures, que jÕai si souvent passées à vous espérer, à vous attendre, nÕétaient pas perdues pour mon cœur. Le cours du tems nÕen bornait pas la durée : mon ima- gination les remplissait de souvenirs inté- ressans ; souvent une seule lettre de vous efface tout-à-conp lÕimpression de tristesse que je reçois de votre absence, et. il me semble que le sentiment, empreint et comme fixé sur le papier, laisse dans lÕame des traces plus profondes et plus retentissantes que les paroles fugitives de la conversation. Oui, dans ce moment même, mon imagination vous rend tout entier à

mon cœur. CÕest là le plus doux intérêt des affections tendres, et le plus grand charme de lÕamour lui-même. NÕest-il pas aussi dans cet entretien éternel de nos pensées et de nos seniimens avec son oLjcL, dans cette aimable illusion qui nous rlae sans cesse sous ses yeux, comme les amûs religieuses vivent sous ceux de la di Õnité ?

Mon sage fortifia aussi ma raison sur lÕinquiétude que me donnait votre silence de quelques jours. Vous s ivez que mon imagination est prompte à lÕinterpréter par mille fâcheux accidens. Votre tendresse, lÕassu- rance quÕelle me donne que vous mÕépargne- rez toujours une peine quand vous pourrez me lÕéviter, tout, jusquÕà mon estime, ajoute alors à mes mquiétudes. « iNl ous allons au« devant des maux, me disait mon philo« sophe, et je ne sais comment il arrive « que ce sont les chimères qui nous Cau« sent le plus de trouble. La réalité porte « sa mesure avec elle ; mais un malheur « vague ouvre un champ illimité aux éga- « remens de la peur. LÕhomme est victime « de lÕexcellence même de la perfection « de ses facultés. La mémoire ressuscite ses « craintes, la prévoyance les auLicipc,

\« comme si le présent ne suffisait pas à ses ru malheurs. » Ah ! combien il est vrai que, la vie est sans cesse empoisonnée par des terreurs imaginaires ! Je pourrais, comme bien dÕautres sans doute, avouer que la na-

ture mÕaurait accordé la mesure du bonheur qui peut être le partage de lÕhumanité, si mon imagination ne mÕeût sans cesse montré tous les maux que jÕavais à redouter, tous les biens que je pouvais perdre. Cette faculté, quand elle est active, sÕempare toujours dÕune situation pour nous promettre plus de bien et nous faire craindre plus de maux que la nature nÕen rassemble jamais à-la-fois. Combien il est important de fortifier la raison de bonne heure contre ces terreurs et ces illusions ! Combien de fois, accablée dÕun malheur qui me semblait plus fort que mon courage, me menaçait-elle encore de malheurs plus affreux !

Eh quoi ! me disais-je alors, je pourrais donc être plus malheureuse encore ? Et je restais comme accablée de cette pensée et de la destinée de lÕhomme, que je voyais condamné à des maux sans bornes et sans mesure.

Mon philosophe parle de lÕamitié. en

homme qui en connaît tous les devoirs et qui en sent tout le bonheur. « CÕest lÕamitié, « me disait-il hier, pour laquelle on meurt et « pour laquelle on consent à vi vre. On ne vit « pour soi quÕen vivant pour un autre. Sans « doute la bienveillance universelle mérite « nos premiers hommages, parce quÕelle « unit tous les hommes entrÕeux, et quÕelle M établit une même morale pour tout le « genre humain ; mais sur tout, parce quÕelle « conduit à cette association plus intime « des âmes, à la sainte amitié. Oui, ajou« tait-il, ayez beaucoup de rapports avec « lÕhomme, et vous les aurez tous avec « votre ami. »

NÕest-ce pas donner à lÕamitié un caractère sacré, que de la faire éclore ainsi dÕune bienveillance universelle et de lÕhumanité ?

Cependant il me semble que le besoin dÕaimer précède dans lÕhomme lÕamour de nos semblables. Mais lÕidée de mon philosophe est vraie sans doute pour ceux qui ont assez vécu pour connaître le malheur, et je crois que lÕhomme dont la raison est exercée, et qui ne sÕassocie point par ses vœux à tout ce qui peut améliorer la condition humaine, qui peut, sans être ému ?

voir lÕhomme victime et des fléaux de la nature et des institutions sociales, peut difficilement connaître lÕamitié,.puisquÕil manque même dÕhumanité.

Mon sage me disait que, dans une maladie longue et douloureuse, il avait dû a ses amis les plus douces consolations. « Il tC me semblait, disait-il, que je ne mourrais « point, puisquÕils vivaient encore. Jeson« geai que je vivrais sinon avec eux, au « moins par eux ; je ne croyais pas rendre « rame, mais la leur transmettre. » Je ne change rien à ses paroles ; nÕexprimentelles pas, avec énergie, les sentimens quÕéprouvent les ames tendres au moment où la vie leur échappe, elles ne se résignent et ne se consolent que par lÕespérance de vivre dans le souvenir de ceux quÕelles. ont aimés Adieu, mon ami. Plus je vous parlerai de mon philosophe, plus vous serez disVO" je crois, à partager ma vénération et mon enthousiasme pour lui.

LETTRE III.

JE vous ai dit, mon ami, que mon philosophe aimait la campagne ; et pour qui nÕat-elle pas des charmes, quand la Nature est parée de tous ses trésors ? Qui nÕa pas senti ses peines sÕadoucir, ses agitations se calmer, a la vue de lÕordre et du repos de la Nature ? Pour moi, je ne lÕai jamais revue au printems sans sentir que jÕétais faite pour elle. CÕest en me laissant aller à lÕimpression paisible des objets quÕelle présente, que jÕai aperçu que le bonheur pouvait être facile. Ces biens dont elle est prodigue, quÕelle accor de pres q ue tou jours à un tra- c}.u e e accor e presqueiou]ours a un tra- vail modéré, je sens quÕils pourraient nous suffire, quÕon sÕinquiète trop dÕun superflu, qui, sÕil ajoute à nos jouissances, nuit a notre vrai bonheur. CÕest à la campagne quÕon secoue ces chaînes dont les conventions sociales nous ont enveloppés et qui sont si pesantes aux ames faires pour les jouissances du sentiment et de la raison. CÕest près de la Nature que le cœur sent la force de ses affections, et en savoure tout le bon-

heur. CÕest là quÕon les fortifie par la rêverie, quÕon les nourrit par les souvenirs.,.

que les conversations deviennent plus intimes, et les épancliemens plus délicieux.

CÕest là aussi quÕune ame déchirée par les.

grandes pertes du cœur, qui ne veut vivre quÕavec sa douleur, fuit solitaire, et trouve dans le vaste silence de la Nature, le seul écho quÕelle veuille entendre de ses plaintes.

Mais, cÕest là aussi, et là seulement, ce me semble, quÕon peut goûter cette paix de lÕame que laisse le silence des passions, quÕaniment les affections douces, que nourrissent les goûts de lÕesprit. Voyez avec quels charmes nos plus aimables poètes ont peint les tranquilles délices que leur offrait la campagne : soit quÕils la regrettent comme Lafontaine, soit quÕils en jouissent comme Chaulieu, cÕest toujours là. quÕils voient le bonheur. Ecoutez mon poëte chéri, le poëte des jardins, qui mÕaccompagne dans toutes mes promenades solitaires, qui embellit la Nature par la richesse des tableaux quÕil en trace et par la beauté des couleurs dont il les anime.

Et quand les Dieux offraient un éliséc aux sages Etaient-ce des palais ? CÕétaient de verds bocage. a

étaient des prés fleuris, séjour des doux loisirs Où tÏÕHnë longue paix ils goûtaient les plaisirs.

Mais je ne sais comment jÕai le courage de la louer, aujourdÕhui quÕelle a perd u tous ses charmes, et que je suis en proie à la Nature au lieu dÕen jouir. Je ne peux plus lÕenvisager que par les avantages quÕelle offre à ma raison. JÕéprouve, mon ami, que cÕest dans la retraite sur-tout quÕon peut établir un plan de vie, suivre des goûts dont on fait son bonheur, goûter le calme satisfaisant qui résulte de lÕaccord de nos projets et de nos principes avec notre conduite.

Mon philosophe nÕaime la retraite que pour y méditer avec plus de liberté sur ses devoirs, et les suivre avec moins dÕeffort.

La retraite, selon lui, « nÕest point une « école dÕinnocence, ni la campagne une « école de frugalité ; mais quand il nÕy a « plus de témoins ni de spectateurs, ces « vices, dont la récompense est de se mon« trer, se calment insensiblement. LÕambi« tion, le luxe, la prodigalité demandent « un théâtre ; les cacher, cÕest les guérir. »

Mais il mÕa étonnée quand il mÕa parlé des dangers du monde, quÕil semble craindre encore lui qui ne vit que pour la ia

gesse. « J avoue ma taiblesse, me cusait-H, « je nÕen rapporte jamais les mœurs @ que « jÕy avais partées. JÕavais établi un ordre, « il est changé ; chassé un vice, il est de « retour. On se range aisément du parti le « plus nombreux. Si le commerce dÕun « homme nous amollit, que sera-ce donc si « tout un peuple nous livre un assaut gé« néral ? il faut ou lÕimiter, ou le haïr. »

Je suis toujours frappée de la profonde justesse dÕesprit de mon philosophe, de ces tournures vives, précises et figurées, qui font entrer la vérité dans lÕame par tous les sens. Ce sont des traits de lumière qui jaillissent à-la-fois de tous les côtés.

Il mÕengage à profiter, pour ma raison, du loisir que me laisse lÕabsence absolue du monde. « Ce tems, me dit-il, quÕon vous te enlevait, qui vous échappait, il faut le « recueillir. Ramassez toutes les heures, « saisissez-vous du présent, vous dépen« drez moins de lÕavenir. Ce tems seul est « à nous ; tout le reste est dÕemprunt ; et la « perte la plus honteuse est celle qui nous « vient de notre négligence. Une grande « partie de la vie se passe à mal faire, une « autre à ne rien faire, la totalité à faire autre

« chose que ce que lÕon devrait ; enfin, la « vie se passe à la remettre. »

Hélas ! mon philosophe a raison, la vie se passe à la remettre ; cÕest pour demain ou pour un tems plus éloigné, que nous faisons des proj ets de raison et de sagesse.

Presque toute la vie se consume à se consoler de ses fautes par la résolution de nÕen plus commettre : elle sepasse à la remettre.

Nous ne disposons point de nous ; nous nous laissons entraîner par le mouvement qui nous entoure, nous agite et nqus égare loin de nos projets, de nos goûts, de notre bonheur. « Le sage seul dispose de son sort, « dit mon philosophe ; les autres ne vont « pas, ils sont entraînés. » Mon ami, le sage seul me paraît heureux, car, quoi de plus heureux que de connaître la route quÕon doit suivre et de ne point sÕen écarter ! Rien ne mÕa jamais paru plus misérable, plus petit, que dÕabandonner sa vie à une suite de mouvemens sans but, et dÕagitation sans intérêt. Cette vie déclare assez le vide de lÕame et lÕabsence de toute passion noble et intéressante. Ce nÕest point - dans un homme dissipé par choix, que je choisirais un ami Cette succession de ta-

bleaux mobiles et variés qui distrait lÕame sans lÕattacher, qui est à lÕesprit ce que la lanterne magique est aux yeux, nous enlève tout pouvoir de juger sainement et de sentir vivement. Car, peut-on apprécier et sentir ce que lÕon ne voit quÕen courant ?

LÕame sÕuse et se fatigue vainement en sÕéparpillant ainsi. Les gens dissipésne sentent point la vie. « Leur ame, dit mon philosov phe, est un vase sans fond, dÕoù sÕécou« lent et sÕéchappent tous les plaisirs. » —» LÕame, dit aussi Vauvenargues, aime à se reposer sur les objets que la Nature embellit. JÕai souvent senti cette vérité jÕaime à revenir sans cesse sur les objets qui mÕont émue. Un beau spectacle, un bel ouvrage, un beau tableau de la nature ou de lÕart, me rappellent souvent à eux, et, en me découvrant de nouvelles beautés, mÕoffrent de nouvelles jouissances.

Je ne sais si cÕest lenteur ou incapacité dÕesprit ; mais il me faut du tems pour apprécier le mérite des choses et des hommes. Le sentiment cépendant est plus prompt que la pensée, et acquiert un tact rapide par lÕhabitude de sÕexercer. Je me rappelle, par exemple 1 que je devinai

presque tout ce que vous valez, la première fois que je vous vis. LÕaccord de vos accens et de votre langage, de vos manières et de votre physionomie, mÕannonça un homme aussi honnête que je le trouvais aimable, et lÕintérêt de vos regards me promit un ami.

Il faut que ce soit là des indications justes de lÕame et du caractère, puisque vous mÕavez tenu parole en vertus comme en amitié.

LETTRE IV.

Vous commencez à croire que je ne vous ai point exagéré le mérite de mon philosophe. Vous êtes frappé comme moi de la profonde justesse de ses idées, et de lÕénergique éloquence avec laquelle il les exprime.

Vous êtes impatient de le connaître. Mon ami, vous le connaîtrez : un bien que je ne pourrais partager avec vous ne serait pas un vrai bien pour moi. Mon philosophe est dÕailleurs accessible à tout le monde, quoiquÕil nÕaille au-devant de personne. Peutêtre même lÕavez-vous rencontré quelquefois ; mais prévenu, comme je lÕétais dÕabord moi-même, par son apparente austérité, vous vous en serez éloigné. Combien je me sais gré de nÕavoir pas cédé à cette première impression ! quelle douceur et quelle force je puise dans son entretien ! je ne le quitte jamais sans me sentir plus de courage dans mes privations, plus de patience pour les contradictions, et plus dÕindulgence pour tout ce qui mÕentoure. Aussi

ai-je pour son entretien une sorte de passion qui me fait aspirer avec impatience au moment où je jouirai, sans distraction, de sa raison et de ses lumières. CÕest une de ces ames actives, qui, lorsquÕelles dirigent leur énergie vers le bien, étendent les facultés de lÕhomme et présentent lÕexemple et le modèle de la hauteur où il peut sÕélever.

QuoiquÕil doive beaucoup de ses vertus au soin quÕil a pris de les perfectionner, il croit que la nature en a jeté les semences dans toutes les ames. « Le vice, selon lui, est une « plante étrangère, qui périt aisément, si 4C lÕon veut se donner quelques peines pour « lÕextirper ; la vertu sÕy trouve dans son « terrain naturel et sÕenracine de plus en « plus ; elle est dans lÕordre de la nature.

« Le vice, au contraire, en est lÕennemi. »

Combien jÕaime cette philosophie, qui se borne à haïr le vice sans calomnier la nature humaine ! en effet, je crois que lÕhomme, en cédant aux passions malfaisantes, les déteste toujours ; car toujours il est mal- heureux tant quÕil sÕy abandonne. Il est très - disposé au contraire à se passionner pour la vertu. y Un des premiers sentimens des ames jeunes et bien nées, cÕest de sÕen

flammer pour elle, au moment même oïl elle est assaillie par les passions les plus fortes ou les plus séduisantes. CÕest à cet âge, sur-tout, que le récit dÕune belle ac- tion fait répandre des larmes délicieuses ; et quÕon aspire à sÕélever au niveau de tout ce qui est grand. Le monde, sans doute, amortit cette ardeur généreuse ; mais ne croyez-vous pas quÕon pût lÕentretenir par dÕheureuses institutions ? Ne voyons-nous pas dans lÕantiquité un peuple entier, les Spartiates, remplacer tous les sentimens de la nature et le goût des voluptés, par la passion artificielle du patriotisme.

Mais je vous demande pardon, mon ami, je sens que jÕaimerais mieux vous entendre parler sur ce sujet que de vous en entretenir. Parlons plutôt de mon philosophe, qui nÕa point laissé assoupir dans son cœur cette généreuse flamme de la vertu, et qui serait capable de la rallumer dans toutes les ames qui en conservent encore les étincelles. Sa passion dominante est la perfection ; cette passion nÕest pas contagieuse. Il convient que pour y atteindre, il faut des efforts et des combats, et, ce qui est plus pénible encore, de la persévérance :

mais lÕinaltérable paix de lÕame est le prix - de la victoire. « Proposez-vous, me disait- « il lÕautre jour, un but vers lequel vous « tendiez constamment, il sera pour vous « comme ces étoiles qui dirigent la course « des navigateurs. » Je mÕaffligeais de nÕavoir point cette constance, cette uniformité quÕil désire, et il me consolait en me disait : « LÕhomme le plus vertueux ne « marche pas toujours du même pas, mais « dans la même route. »

Ñ Je vois, par un conseil quÕil me donnait hier, que rien de ce qui pouvait perfectionner lÕame ne lui est échappé : « Faites- « vous un témoin qui assiste à toutes vos « pensées, et qui sanctifie vos plus se« crettes. Heureux celui qui respecte assez « un autre homme pour rentrer dans lÕordre « à son seul souvenir ? Mais il faut travail« 1er à vous rendre telle que vous nÕosiez « commettre de faute en votre propre pré« sence. » Ah ! sans doute lÕhomme qui a pu concevoir une pareille idée serait., après Dieu, le témoin le plus saint et le plus im- posant. Avant que mon bonheur mÕeût donné des amis aussi vertueux quÕaimables, combien de fois jÕavais désiré dÕêtre con-

Ñ

temporaîne de Fénélon. Je nÕaurais osé.

aspirer à son amitié : il me semblait quÕelle aurait été un trop grand bonheur. Je nÕas- pirais quÕa vivre sous les yeux du modèle de vertu le plus touchant que nous offrent les mœurs modernes. 11 me semble que jÕaurais pu lÕaimer comme il aimait Dieu, pour lui-même et sans intérêt ; que son approbalion eut été la plus douce de mes ré- compenses. Vous savez que son portrait mÕaccompagne par-tout. Toutes les fois que je le contemple, il me semble que la nature, en le douant de la physionomie la plus digne de peindre la vertu, ait voulu réunir en lui tous les moyens de la faire adorer. CÕest a ce propos que mon philosophe, qui ne Croit guères à ces rapports de lÕame avec la physionomie, me disait : « Que la vertu nÕavait « pas besoin de décoration ; son plus bel « ornement, ajouta-t-il, cÕest elle : le corps « est consacré par sa présence. » Je restai frappée de la majesté quÕil donne à la vertu, et presque honteuse dÕavoir pu lui désirer une décoration étrangère. CÕest cependant un grand bienfait de la nature que dÕen avoir reçu une de ces physionomies heureuses, qui vont droit et rapidement au cœur, qui

inspirent dÕun coup dÕœil la confiance et lÕamitié, comme la beauté inspire lÕamour ; et qui dispensent lÕhonnête homme de passer par cette longue route de lÕestime, pour obtenir lÕintérêt que méritent des qualités aimables et solides.

LETTRE V.

Vous me priez de continuer à vous parler de mon philosophe. Eh ! de quoi pourraîs-je vous entretenir, puisquÕil est, dans votre absence, ma seule consolation ? Chacun de ses entretiens mériterait une lettre : presque tout ce quÕil dit me semble digne dÕêtre recueilli. Attendez-vous encore à de la morale ; car mon philosophe fait son étude principale de tous les devoirs de lÕhomme.

Vous nÕêtes point étranger à cette sorte dÕétude, quoique vous viviez dans le Inonde" où elle est presque un ridicule ; mais ce nÕest que dans la retraite quÕon en sent le besoin et quÕon peut en recueillir les fruits ; car- vous le savez, mon ami : Le grand monde est léger, inappliqué, volage : Sa voix trouble et séduit. Est-on seul, on est sage.

JÕai aussi un goût naturel pour la moraleÕ ;.

mais non pour celle dÕobservation qui se, borne à rechercher les vices et les travers de mes semblables ; je nÕai jamais pu lire en entier un ouvrage qui ne me montrait

lÕhomme que sous les traits de la méchanceté et du ridicule : jÕen suis trop importunée dans la société, pour en aller chercher des portraits dans les livres. JÕaime la morale qui, bien plus vraie et plus étendue, descend dans le cœur humain pour y découvrir les vertus que la nature y a placées, et pour y diriger les passions qui peuvent devenir des vertus. JÕaime les moralistes qui, en me parlant de mes devoirs, ne me laissent puint de besoin plus impérieux que celui de les suivre, et ne mÕoffrent dÕautre image de félicité que celle que je puis trouver dans ma fidélité à les remplir.

Mon philosophe est un moraliste de ce genre ; sa manière dÕexprimer ses idées, si frappante de justesse et de précision, recueille lÕame toute entière sur les vérités quÕil exprime ; sÕil établit des principes qui quelquefois paraissent sévères, il vous échauffe du désir de les suivre ; il vous avertit de vos forces ; il vous presse de les essayer ; il vous fait espérer la joie dÕun triomphe.

Il Õn-iÕeni retenait hier du bonheur qui est au pouvoir de lÕhomme. Il le fait consister dans la perfection de notre raison. Il pense,

« quÕil nÕy a de bien véritable que celui qui « ne peut se détruire, quÕil nÕy a dÕhomme « heureux que celui qui ne peut jamais être « dégradé. Ne cherchez le bonheur, me « disait-il, que dans ce qui est à vous ; « donnez tous vos soins à votre ame, cÕest « un bien qui sÕaméliore en vieillissant ». Il nÕapprouve point ces accès de joie que vous aimez à me voir, peut-être parce quÕils contrastent avec mon caractère naturellement sérieux. « Je veux, me disait-il, na« turaliser en vous la joie et la faire éclore \* de votre propre fond : la gaîté nÕa que des « accès passagers qui dérident le front sans « pénétrer le cœur. CÕest une chose sé« rieuse que le bonheur. Occupée de vous « perfectionuer, vous connaîtrez cette joie « véritable dont je prétends vous mettre « en possession. Croyez-moi, une chose « aussi importante que le bonheur nÕentre « point dans une ame corrompue. Quels « en sont les fondemens ? Une bonne cons« cience, de lÕhonnêteté dans les projets, « de la droiture dans les actions, de la « liaison, de lÕuniformité dans la conduite : « lÕépreuve la plus sûre de vos progrès, « cÕest de savoir si vous voulez aujourdÕhui

« ce que vous vouliez hier. Le changement « de volonté annonce une ame flottante, « portée ça et là comme au gré des vents ; et « il nÕy a point de vent favorable pour qui « ne sait pas dans quel port il veut entrer. »

Je ne puis vous dire quel deux sentiment jÕai éprouvé en entendent rv^u philosophe mÕassurer que le bonheur nÕentrait point dans une ame qui en était indigne. Il me semblait quÕen accordant à le vertu seule des titres au bonheur, il la faisait rentrer dans tous ses droits et la remettait en possession de son patrimoine.

Mon philosophe me fait souvent éprouver la vérité dÕun sentiment quÕil mÕexprimait encore, cÕest que nous devenons meilleurs en présence dÕun homme de bien. En effet, on est bon et heureux quand on se sent auprès de la bonté et de la vertu. Il semble quÕelles nous communiquent une partie de cette sérénité qui est leur partage. Toutes les petites passions sÕappaiseut, les douleurs sÕadoucissent, lÕame se relève et se calme dans leur entretien. CÕest une impression que jÕai souvent éprouvée auprès de notre cher et bon Condordet Le charme que je 1 Qui depuis. mais alors ; etc.

trouve auprès de lui, tient bien moins encore 4 cette prodigieuse fécondité dÕidées qui embrasse à-la-fois les sciences physiques et les sciences morales, tous les objets de la raison, de lÕimagination et du goût ; à cette sagacité dÕesprit, ce coup-dÕœil pénétrant qui démêle un homme tout entier dans un mot qui lui échappe, tandis quÕil se ferme toujours sur les défauts de tout ce qui approche de son cœur. Non : la douceur que je goûte auprès de lui tient à ce sentiment de sa bonté aussi constante quÕinaltérable, et quÕon peut comparer à une source abondante qui sÕépanche toujours sans jamais sÕépuiser ; elle tient à cette prévenance y cette complaisance facile pour tous vos désirs, qui touchent dÕautant plus, quÕen sÕoubliant toujours il ne semble jamais faire un sacrifice ; à cette touchante indulgence qui enhardit à lui montrer mille petites faiblesses quÕil plaint autant que sÕil pouvait les partager ; elle tient à cette simplicité parfaite qui ne paraît jamais soupçonner lÕintérêt quÕinspirent ses vertus et lÕétonnement que causent lÕétendue et la supériorité de son esprit ; à cette facilité, cette condescendance naturelle, qui, en sÕabaissant aux in-

térêts des esprits les plus médiocres, ne paraît jamais descendre de sa hauteur ; à ce calme de lÕame pour tout ce qui nÕintéresse que lui, tandis quÕil est tout mouvement, toute activité dès que le malheur ou lÕamitié réclame son secours ; à cet amour si vrai, pour lÕhumanité qui le dispose toujours à y sacrifier son tems, ses facultés et même sa gloire ; elle tient à cette indifférence pour toute injustice qui lui est personnelle, tandis quÕà la simple apparence dÕinjustice pour les obj ets de son affection, il montre une énergie que la douceur naturelle de son caractère ne ferait jamais soupçonner, et dont lÕexcès nÕa pu obtenir lÕindulgence de ses amis mêmes, que parce quÕil tenait en lui à lÕexcès dÕune vertu : je ne lui ai connu, depuis quinze ans, quÕune grande injustice de ce genre ; elle mÕa profondément affligée, parce quÕelle me blessait dans un sentiment bien cher à mon cœur ; mais que ne pardonne-t-on pas à cet heureux assemblage de vertus douces, faciles, et tellement naturelles, que le respect quÕon leur doit se perd dans lÕintêrêt quÕelles inspirent !

Adieu, mon ami ; jÕai un peu oublié mon philosophe ; mais cÕest pour un autre que je

préférerai toujours à ma nouvelle connaissance ; car quand lÕhabitude nÕuse pas les affections, elle les fortifie par la reconnaissance de tout le bonheur quÕelles ont répandu sur la vie.

LETTRE VI.

M on philosophe, mon ami, fait toujours le charme de mes soirées. Nous continuons de parcourir ensemble les vérités les plus intéressantes de la morale. Il les fait pénétrer dans mon cœur, parce quÕil parle dÕaprès le sien. La vertu est en lui une véritable passion ; il y cherche, il y trouve, je crois, tout son bonheur. 11 dédaigne tous les biens dont la fortune lÕa mis en possession. « La philosophie, si je « lÕen crois, est la représentation des ri« chesses : elle les donne en les rendant « inutiles. » Bien différent de quelques hommes dÕesprit, que lÕétude des lettres et de la philosophie nÕa point garantis des besoins du luxe et de la mollesse, il sent que la véritable dignité de lÕhomme est dans ce sentiment qui le met au-dessus de tous les besoins des petites âmes. Depuis que je lÕai écouté, je me sens encore plus blessée dÕapercevoir en eux dÕautres besoins que ceux de lÕindépendance ; les fa-

cultés que la nature leur a données, me semblent le plus riche comme le plus glorieux des héritages. Oh ! vous philosophes, hommes de lettres ; vous, les véritables enfans gâtés de la nature ; vous pour qui les connaissances, lÕétude et la réflexion sont une source variée de pures et nobles jouissances ; vous, qui en portant notre pensée sur tous les tems, en la fixant sur tous les objets, agrandissez la destinée de lÕhomme et envisagez dans toute sa magnificence les merveilles de la création ; vous, pour qui la nature nÕest jamais muette, et à qui elle étale toutes ses pompes, à qui elle découvre tous ses trésors, à qui elle laisse arracher ses secrets ; vous, en qui une imagination vive et féconde multiplie les jouissances en reproduisant les tableaux de la nature et des arts ; vous, hommes vraiment privilégiés, à qui le génie se manifeste dans toute sa grandeur, à qui il porte ces impressions ravissantes qui font répandre de si belles larmes ; vous tous, créateurs des arts, des talens, de la raison, qui semez de fleurs si charmantes et si variées les routes pénibles de la vie et portez la lu- mière sur le bord des précipices dont cette

route est par - tout semée ; vous, qui em- brassez dans vos vœux le bien des générations présentes et futures, à qui lÕespérance dÕaméliorer la condition de vos semblables cause des palpitations si délicieuses 5 ah !

soyez dignes dÕune si belle destinée ! Vous avez développé toutes les forces, toute lÕénergie de votre esprit ; vous avez montré tout ce quÕil y a de plus grand dans lÕhomme ; vous avez étendu son empire ; vous avez enrichi votre ame et la nôtre de toutes les impressions qui lÕélèvent, lÕattendrissent et lÕéclairent : voilà vos trésors. Ah ! nÕenviez point les richesses ! imitez mon philosophe.

Tous ses biens sont avec lui, en lui, et personne ne peut les lui enlever. Vous ne pouvez imaginer, mon ami, à combien peu se réduisent ses besoins. Il lui suffit de nÕa- voir ni faim, ni soif, ni froid : « La nature « exige peu, dit-il, lÕopinion désire tout. »

Il mÕengage à prendre des intervalles de quelques jours, où bornée au pur nécessaire, je puisse me dire : Voilà donc ce qui fait tant de peur ! « Ainsi familiarisée avec « lÕindigence, ajoute-t-il, le sort ne vous « prendra jamais au dépourvu. » Quelle force dÕame de se réduire à un état qui nÕa

pas à redouter la pauvreté ! Pénétrée du bonheur quÕune pareille force donnerait à lÕhomme, jÕai fait un essai un peu court, mais suffisant pour espérer que mon ame ne serait pas trop abattue par la perte de ma fortune ; que la nature, mon cœur et lÕamitié mÕoffriraient encore une foule de jouissances. Je continuerai cependant à goûter les douceurs que mÕoffre ma situation. Car, dit mon philosophe, « lÕhomme « sage ne va pas au-devant de la pauvreté ; « mais il sÕy prépare comme à un état sup« portable. »

Il ne tiendra pas à lui de me délivrer de toutes les craintes qui empoisonnent la vie et qui dégradent lÕame. Il mÕôterait, je crois, la crainte de la mort, si ma vie en était troublée ; mais je nÕy pense et ne la redoute que lorsquÕelle se présente inattendue et avec un appareil qui frappe lÕimagination de terreur, comme une chute dans une voiture au fond dÕun précipice, le danger où lÕon se trouve quelquefois sur lÕeau, les allannes du feu, etc. JÕai passé par toutes ces épreuves, et jÕavoue quÕil nÕy a rien audessous de moi dans ces occasions. Mais la mort qui suit une maladie aiguë, celle que

la nature nous prépare par lÕaffaiblissement de tous nos organes, ne me paraît point un mal. La vue dÕun tombeau ne mÕoffre que lÕidée du repos de celui quÕil renferme. Je me dis : « Voilà un être qui ne souffrira « plus. » Eh ! qui peut consentir à vivre, lorsque la nature nous a condamnés aux infirmités et aux dégradations ? Qui consentirait à vivre pour nÕêtre plus quÕun fardeau à ceux qui nous ont le plus chéris ?

Ah ! puisse - je mourir toute entière encore, et digne des larmes de mes amis, digne des vôtres sur-tout, à qui pourtant je ne vaudrais pas en faire répandre de trop amères ! Ce nÕest point dÕêtre enlevé à la vie qui est un mal ; cÕest de se voir enlever par la mort ceux avec qui seuls on voudrait vivre. Aussi Fénélon disait-il quÕil faudrait que les bons amis se donnassent le mot pour mourir le même jour : souhait dÕune ame tendre et sublime, qui, sÕil était réalisé, ôterait à la vie sa plus grande amertume.

IVWis pour en revenir à mon philosophe : « Un mal, dit-il, nÕest pas grand, quand il « est le dernier de tous ; et la perte la moins « terrible, est celle qui ne peut être suivie « de regrets. » Il considère la vie comme

une action dramatique. « Ce nÕest pas s& « durée, mais la manière dont elle est con« duite qui nous importe. Rendons h Dieu « une vie meilleure que nous ne lÕavons « reçue, et laissons sur la terre un modèle « de vertu. Quand on est parvenu à la sa« gesse, on a frappé le but. » Mon philosophe, dans ce cas, a achevé sa carrière ; il laissera sur la terre le modèle de lÕhomme de bien. Mais ce qui le rend si ferme cÕest lÕidée de la nouvelle vie qui lÕattend ; cÕest « quÕil regarde le jour de sa mort comme « le jour de sa naissance pour lÕéternité. »

Je voudrais pouvoir vous transcrire tout ce que lui inspire cette sublime vérité de lÕimmortalité de lÕame ; mais je vous en entretiendrai quand je serai près de vous.

Demain, je vous dirai le nom de mon philosophe, et je vous promets que dans la première visite que vous me ferez, vous le trouverez en tiers entre vous et moi.

w ————

LETTRE VII.

M ON philosophe, mon ami, me traçait hier le portrait de lÕhomme vertueux, et je pourrais en emprunter les traits pour vous tracer le sien propre. Il me montrait cet homme, quÕil appelle un sage, sÕélevant par sa vertu seule au-dessus des passions, de opinions et presque des besoins de lÕhumanité. Il rond à un être si élevé une sorte de culte qui le rapproche de la divinité, et dans un enthousiasme religieux, il sÕécrie : « Cette « aille, si supérieure et si bien réglée, qui « se rit de nos désirs et de nos craintes, sans « doute elle est mue par une impulsion di« vine. Sans lÕappui dÕun Dieu, ce bel édifice « ne peut se soutenir. Le sage ne quitte « point le ciel pour en descendre ; son aille « y reste attachée ; Dieu habite avec elle « sur la terre dans le sein de tout homme « vertueux ; jÕignore quel Dieu, mai s il ha« bite un Dieu. » Oui, Sénèque, un Dieu sans doute habitait en toi lorsque tu nous traçais ainsi sa plus belle image ; un sentiment surhumain peut seul inspirer ces idées

sublimes, et la vertu a fait de ton ame Ifr temple le plus digne de la divinité. Oui y mon ami, voilà ce trésor, ce sage, cet ami à qui je dois des soirées dont la douceur ne peut être surpassée que par lÕamitié qui mÕentend et qui me répond ; cÕest Sénèque.

CÕest dans ses lettres à son ami Lucilius que jÕai puisé tant de consolations. Dès les premières pages, je me sentis attachée par ce

génie profond et élevé, par cette ame à-lafois douce et vigoureuse qui peint la vertu avec un charme qui pénètre et qui persuade.

A mesure que jÕavançais, je mÕétonnais de nÕavoir entendu parler de cet homme rare, par des personnes mêmes dont le goût doit inspirer de la confiance, que comme dÕun rhéteur, dÕun esprit sec et subtil : je ne pouvais mÕempêcher dÕaccuser au fond de mon cœur ce goût trop sévère, qui mÕavait privée long-tems dÕune lecture aussi utile quÕattachante ; jÕéprouvais la joie dÕune personne qui vient de faire une découverte intéressante pour son bonheur. CÕétait avec délices que jÕentrais en possession de ce nouveau bien. Je nÕaspirais pendant la journée quÕau moment dÕêtre seule pour me pénétrer des idées et des sentimens de mon

philosophe ; je me sentais élevée de sa force.

Touchée de lÕimage nouvelle dÕun bonheur dont tous les moyens étaient en moi, il me semblait quÕun génie bienfaisant et éclairé venait dÕécarter tout-à-coup de la route de ma vie tout ce qui pouvait me la rendre fâ- cheuse et pénible ; quÕil ne laissait à la destinée dÕautre pouvoir sur moi que celui de mÕarracher les objets de mes affections, et que, si toujours vous mÕaccompagniez dans cette route, si toujours je pouvais vous en adoucir les sentiers, et y rencontrer souvent ceux que jÕaime avec vous, jÕy marcherais avec courage et même avec joie ; et quand je ne devrais à mon philosophe que ces touchantes émotions quÕéprouve lÕame quand elle embrasse une belle et noble espérance, jÕavouerai que je lui dois les plaisirs les plus purs et les plus doux Est-ce bien toi, Sénèque, dont le nom ne mÕétait parvenu\* que souillé dÕun crime qui dÕavance me repoussait de tous tes ouvrages ! Non, grand homme, jamais ton ame nÕa pu concevoir ni approuver un forfait. Tes écrits, où les plus belles impressions du cœur humain sont sans cesse tracées par le talent le plus rare, ne peuvent être le produit dÕune

arne hypocrite. Le génie peut bien découvrir les principes de la vertu ; mais il nÕappartient quÕà elle-même de se faire adorer. Ces écrits déposent de ton innocence ; et lÕamour de tout ce qui tÕapprochait de tout ce qui tÕappartenait, devait tÕabsoudre aux yeux de la postérité, à qui tu nÕas laissé quÕun grand exemple de courage et des principes de vertu qui te rangent pour toujours parmi les bienfaiteurs du genre humain. Combien tu mÕintéresses en me parlant de ton père î « Dans une maladie cruelle, dis-tu, je fus ; « tenté souvent de rompre avec la vie ; mais « je fus retenu par la vieillesse dÕun père « qui mÕaimait tendrement. Je songeais « moins à la force que jÕavais pour me « donner la mort, quÕà celle qui lui man- ie quait pour en supporter la douleur. »

LÕamour seul de ta chère Pauline serait une réponse victorieuse aux détracteurs de ta vertu. Comment ce doute peut-il naître r quand on voit une femme jeune et belle recevoir de ta vieillesse un bonheur que la jeunesse donne si rarement ? Ah ! sans dàute, cÕest le privilège seul de la vertu dÕattacher à elle, dans un âge avancé, par des liens aussi forts que ceux de lÕamour.

Vue jÕaime ta reconnaissance pour sa tendresse ! « Persuadé, dis-tu, que sa vie tient à la mienne, je commence par égard pour « elle, à veiller sur ma santé ; je songe que « dans ce vieillard existe une jeune femme, « et ne pouvant obtenir dÕelle de mÕaimer « avec plus de courage, elle obtient de moi « que je mÕaime avec plus de faiblesse, » Ah ! nÕappelle point faiblesse ce sacrifice que tu fais de tes vertus courageuses à sa tendresse ! Le stoïcisme nÕa pu détruire lÕhomme en toi, et cÕest lorsque tu me le montres le plus que tu mÕintéresses davantage. Ton ame nÕétait pas seulement née pour les vertus qui élèvent lÕhomme ; elle était remplie de celles qui le font chérir.

Si jÕavais un talent digne de te célébrer, je vengerais ton génie méconnu et ta vertu outragée. Mais si jÕai rappelé lÕame de mon ami à lÕestime et à lÕadmiration que tu mÕas inspirées ; sÕil te doit quelques-unes de ces heures délicieuses que tu mÕas procurées, et un goût plus vif pour les vertus nobles et douces qui sont dans son ame, je croirai tÕavoir offert lÕhommage le plus digne de toi. JÕirai souvent chercher dans tes écrits la résignation aux contradictions et aux

maux de la vie, lÕindépendance sur-tout de tous les faux biens ; et je dirai de toi ce que tu disais toi-même en sortant de la lecture de Sextius : « Jamais je ne le quitte quÕavec « plus de confiance en moi-même : il peint « le bonhéur de la vertu et donne lÕespoir dÕy parvenir. »

A.

La personne qui a écrit les lettres quÕon vient de lire, ne connaissait encore de Sénèque que ses Lettres à Lucilius, qui estÕ en eu et son meilleur ouvrage. LorsquÕelle a lu depuis les autres écrits de ce philosophe, elle a senti sÕaffaiblir un peu lÕen- thousiasme quÕavaient fait naître en elle ses premières lectures. (Note de lÕéditeur.)

V O Y A G E

DANS L E S FORETS ET LES RIVI ÈRES

DE LA GUYANE.

E N voyageant sur lÕancien continent, on rencontre par-tout la main des hommes et la poussière des générations qui ont précédé celle qui vit sur cette terre. Ces villes, ces forêts, ces canaux sont leur ouvrage ; les montagnes et les plaines présentent les monumens de leur industrie. Le soc de la charrue soulève leurs ossemens, et les fleuves coulent encore entre les digues quÕelles ont élevées, sous les ponts quÕellcs ont construits. Le travail de la nature, ses productions spontanées, ses œuvres primitives ont presque disparu sous les pénibles efforts des habitans de lÕancien continent.

Au milieu même des déserts de lÕAfrique, de magnifiques ruines attestent quÕil y eut là une immense population, des arts, des

richesses ;- des maîtres et des esclaves : ailleurs on découvre des cités dans tès entrailles de la terre. Par-tout le sol a été bouleversé, les plantes exotiques sont mêlées aux plantes indigènes : ici de nouveaux lits ont été creusés pour les fleuves et les torrens ; là des remparts sÕélèvent contre lÕOcéan, et des ports que ses flots ne pouvaient atteindre sÕouvrent pour les recevoir. Ainsi les hommes de lÕhémisphère oriental ont perdu jusquÕà la tradition de leur première habitation. CÕest à lÕoccident quÕon retrouve le monde primitif, la terre et les hommes, dans leur état naturel. Là se fait entendre dans 14 solitude la voix du Créateur, et lÕon sent de toute part la puissance sle son bras invisible. Là vous découvrez la forme native du globe et ses traits originaux, lÕunion intime de la terre et des eaux, et leur sé- paration progressive. Ce ne sont point les hommes qui ont chassé lÕOcéan de Cfitte plage, et qui la couvrent de planies, dÕflir bustes et dÕarbres divers ! Ces Q..ôp]eÕ de verdure supportés par des colonnes entre lesquelles les lianes se dessinent en festons, cette superbe architecture des forêts est descendue du ciel pour U8 rendre témoi-

gnage de son auteur. Telle est la première impression quÕon éprouve en entrant dans les bois de la Guyane.

Je parcourus toute la cote du nord au sud, et je remontai dans toutes les rivières depuis lÕOyapock jusquÕau Marony ; visitant les postes, les habitations, les villages indiens, je laissais ma goëlette à lÕembouchure des rivières que je remontais dans une pirogue indienne, et je traversais à cheval les parties de forets ou de savannes que je voulais visiter. CÕest là que la nature sauvage étale toute sa magnificence. Nous, qui ne savons rendre la terre productive quÕavec des bras et des charrues, comment nÕéprouverions-nous pas un sentiment dÕadmiration au milieu de ces déserts immenses, où sÕexerce sans bras et sans charrues, la puissance dÕune éternelle végétation ; oii lÕhomme, véritablement étranger à cette multitude dÕêtres animés qui y vivent en propriétaires, représente, au milieu dÕeux, un monarque détrôné !

CÕest pour un européen un autre univers que ce continent ; cÕest sous dÕautres formes et dans dÕautres proportions, quÕil retrouve les quadrupèdes, les reptiles, les

oiseaux, les insectes. Eu général, les quadrupèdes y sont plus faibles et les plantes plus robustes ; les reptiles énormes, les insectes plus variés et dÕune effroyable fécondité. Les bois y ont plus de majesté ; ils y représentent, par leurs différens âges, la succession des siècles. La terre quÕils couvrent de leur ombre impénétrable se recompose de leurs débris. Leurs espèces tantôt semblables, et tantôt mélangées, indiquent la qualité du sol, selon que leurs racines pivotent ou sÕétendent horizontalement. Le grand ordonnateur de ce vaste jardin semble sÕêtre soumis aux règles de la perspective dans la distribution des sites, des plantations, des claire-voies, des mas- sifs : on dirait que la nature du sol, le cours des eaux ont été consultés pour lÕempla- cement des prairies, et que chaque famille de végétaux a cherché, avec intelligence, le terrain qui lui était propre. Les beaux fleuves qui arrosent cette contrée à dix et quinze lieues de distance les uns des autres, sont les limites de chaque district. On trouve véritablement dans ces forêts, et jÕy ai recueilli moi-même de la salsepareille : jÕai vu des arbustes à épices, fort inférieurs au

eannelier, mais qui en avaient le goût et lÕodeur. Il nÕy a au surplus, que la botanique et lÕhistoire naturelle qui puissent sÕenrichir de ces découvertes. CÕest à de plus utiles cultures quÕune terre aussi féconde invite les hommes industrieux ; mais lorsque de ces bois magnifiques je passais sur les terrains qui en avaient été dépouillés par la culture, je ne trouvais, le plus souvent, quÕun sol usé, infertile, sablonneux.

CÕest dans les plaines dÕOuanany, dÕAprouague, de Kan, de Mahoury, quÕon aper-, çoit le sol précieux dont on pourrait attendre les plus riches récoltes ; et cÕest en suivant ces différentes indications delà nature, ou en y résistant, quÕon trouve la différence dÕun bon à un mauvais établissement colonial.

La distribution des terres qui bordent cette côte depuis lÕAmazone jusquÕà lÕOrénoque, présente tous les caractères dÕun 1 déluge récent. JÕai parlé ailleurs des palituviens, de leur naissance rapide dans la vase de mer, de leur disparition subite, par lÕapport des sables, ou la retraite de lÕeau salée. Un rideau de palituviens sÕétend à une ou deux lieués dans les terres, sur le

bord de la mer et sur les rives des fleuves, où remontent les marées. Tout cet espace de terre est une vase de mer sur laquelle se promène lÕeau salée. La terre sÕélève ensuite et nÕest plus accessible quÕaux eaux douces.

Ce sont les savannes noyées, les pinotières qui sÕétendent en plaines, dÕune à quatre et cinq lieues de profondeur jusquÕaux grands bois, lesquels se sont placés dans un étage plus élevé ; et lÕon pourrait dire que cÕest là seulement que commence lÕancien continent. Mais cette ancienneté de la terreferme nÕest que comparative avec celle de la terre vaseuse qui la précède. On voit, sur le premier plan, lÕaction uniforme du mou- vement et de la retraite des eaux qui disposent les premières couches de sable et de lîmon. Ce dépôt sÕélève graduellement, et sÕenrichit des débris des végétaux et de la dépouille des montagnes, entraînées par les torrens : ainsi se composent ces plaines productives, connues sous le nom de pinotières.

CÕest une pâte molle, qui nÕa point encore subi lÕépreuve des feux souterrains ; tandis que les terres dominantes et la surface des eaux en ont été bouleversées. Le mélange désordonué du sable et de lÕargile, des ma-

tieres vitnrifees, des roches de gres, la coupe des montagnes, tout annonce les efforts désastreux de la nature, qui maintenant se repose sur cette partie du continent, où lÕon ne connaît ni les volcans, ni les tremblemens de terre si fréquens dans la partie occidentale.

Les côtes basses de Macouria, Kourou, Sinnamary, jusquÕau fleuve du Marony, ont été couvertes de sables imprégnés de sel marin et susceptibles, par cette raison, de végétation jusquÕà ce que les sels en soient épuisés ; ce qui arrive en dix ou douze ans.

En remontant de Cayenne à Kau, de là à Aprouague et à Oyapock, les terres sÕélèvent de plus en plus ; et à mesure que les masses augmentent, on trouve le sol plus homogène : mais le climat excessivement pluvieux est alors un obstacle à la culture de ces terres inclinées, parce que la plupart des plantes, se présentant obliquement à la chûte perpendiculaire de la pluie, sont dans leur jeunesse couchées par le vent et dessouchées par la rapidité des eaux courantes.

En supposant un bon sol, les plantes nÕy prospèrent que sur les plates-formes, ou sur les pentes douces non exposées aux

vents du nord. Dans les portions du conti- nent, coupées par grandes masses, dont les chaînes se recourbent en arcs ou se prolongent parallèlement à la côte, on voit ces vastes bassins de terres basses contiguës entrÕeux, lorsque la direction des montagnes en permet la communication, comme dans la partie du sud, ou resserrées, morcelées, sans suite ni proportion, lorsque le continent nÕétant plus ni plaine, ni montagne, présente la forme triviale, mais expressive, dÕun plat dÕœufs au miroir, comme dans lÕîle de Cayenne, ou la partie du nord.

Le dessèchement des bassins contigus qui ont un échappement libre à la mer, ou dans les rivières, me parut dès-lors praticable, et se trouve démontré par des opérations subséquentes.

Je vis là, lÕhistoire de la Guyane, de sa misère actuelle, de sa richesse possible, et la destination naturelle de ses différentes parties : celle du nord, en petites cultures et ménageries ; celle du sud, en grands établissemens, dans un espace trois fois plus considérable que la colonie de Surinam.

Quel fut mon étonnement dans ces déserts

oé rencontrer les ressources et les jouissant ces dÕune active industrie ; tous les efforts dÕun travail opiniâtre sur un sol dont lÕapparente fertilité trompe bientôt lès espé., rances du propriétaire !

Je remontais la rivière de Kau, tout était brute et sauvage autour de moi ; nous prolongions une de ces plaines vaseuses que jÕai décrites. On me fait entrer dans un canal qui la traverse en droite ligne et nous condui t au grand bois. La, sur une éminence jÕaperçois un hameau au milieu duquel sÕélè- vent la maison du maître et sa manufacture t Plus loin des plantations de cannes, de caffiers, de cacaotiers, une allée de cannelliers entremêlés de grands ananas, des touffes de bananiers, une haie de citroniers, forment lÕentourage de la savanne,et les grands arbres de la forêt terminent ce beau païsage. Nous sommes chez M. Boutin, conseiller au Conseil supérieur de Cayenne.

Sans autre secours que celui de son atelier composé de cinquante à soixante nègres ou négresses, il a creusé le canal que jÕai par-,.

couru, il a construit ses bâtimens et un moulin à eau. Il faut se placer sur ma pirogue indienne, au milieu des singes, des

perroquets, pour concevoir combien je fus ravi du premier aspect de cette habitation.

Je voyais, pour la première fois, dans ce vaste désert, lÕindustrie et le luxe européen, car M. Boutin réunissait chez lui toutes les commodités dÕun propriétaire aisé. Sa maison de bois revêtue en plâtre, était ornée dÕune galerie, et posée sur une terrasse couverte de. briques et encadrée dans un mur de quatre ou cinq pieds dÕélévation : lÕintérieur bien distribué était décemment meublé. Un jardin garni de fruits et de légumes, une basse-cour bien pourvue, une abondance de poisson, de gibier, annonçaient la bonne chère quÕon nous destinait ; et la sérénité, lÕair robuste et satisfait des nègres, me prouvaient aussi que chacun dans ce séjour participait à lÕaisance du maître. Voilà donc, me disais-je, ce que je cherchais ; le produit du travail et de lÕintelligence : voilà un site magnifique, une terre féeonde, une famille heureuse, et qui mérite bien de lÕêtre ; car monsieur et madame Boutin, sa fille et son gendre, sont les plus dignes gens du monde. Après un excellent dîner, M. Boutin, que jÕac- cablais de questions et de complimens,

me mena dans ses possessions, et ne InÕcn paraissait pas aussi content que moi. Il y a six ans, me dit-il, que jÕai commencé cet établissement, et je crains déjà dÕêtre bientôt forcé de lÕabandonner. Vous allez voir que ce sol est presque épuisé ; les premières récoltes suffisent pour le dépouiller de cette couche de terreau qui nous donne dÕabord de grands produits, sur-tout en vivres ; mais les plants chevelus Ou à racines pivotantes périssent au bout de quelques années. JÕai essayé de varier mes plantations : vous verrez des pièces de canne, de cafïiers, de cacaotiers : tout cela vient bien pendant deux ou trois ans ; mais aussitôt que la plante rencontre le tuf, elle jaunit et meurt.

Pendant ce triste récit, je nÕétais que trop convaincu de son exactitude : jÕaperçus bien quelques plants vigoureux dans les veines de terre franche ; mais la majeure partie des cafliers et des cannes annonçait une fin prochaine. CÕétait, me dit M. Boulin, le troisième établissement quÕil avait formé depuis vingt ans. Mais, lui dis-je, après des essais aussi décisifs, comment persistez-vous dans ce système ambulatoire

qui vous épuise en frais de construction, et en travaux préparatoires. Le canal que vous avez pris la peine de creuser dans la plaine vaseuse que je. viens de traverser, ne vous indiquait-il pas la facilité de dessécher et de mettre en valeur cette terre qui me paraît de la meilleure qualité, et sur laquelle il vous eût été facile de former un établiseÕ ment permanent.

Ce que vous croyez faoile, me répondit M. Boutin, pourra le devenir, sur-tout avec les secours et les. encouragemens que vous nous annoncez ; mais jusqu"à pré, sent nous manquons de lumières et de moyens. Je sais fort bien que les hollandais nos voisins, ne se sont enrichis que par la culture des terres basses, et je ne manque, comme vous le voyez, ni dÕindustrie, ni dÕactivité. Je suis loin de la répugnance" ou des préventions de nos colons contre ce genre de culture ; mais nous nÕavons ni mo- dèles, ni artistes, ni capitaux : il faudrait commençer mes travaux sur le bord de la rivière, à deux lieues de la terre-ferme.

Comment à cette distance du bois et de lÕeau, douce, entreprendre sans de grands moyens ee§ constructions telles que celles cjue

faites ici à très-peu de frais, parce que tous les matériaux sont sous ma main ! Il faut vous dire aussi, quÕil nÕy a rien de plus séduisant et dÕun aussi prompt rapport quÕun défrichement dans le grand bois ; et comme il sÕy trouve des veines dÕun sol profond et homogène, si dans le premier examen du terrain on en rencontre de cette qualité, cÕen est assez pour nous fixer dans le lieu qui nous présente dÕailleurs toutes les apparences de la fécondité ; et sous bien des rapports, cette terre nous tient parole. Je vis ici pour rien : jÕai plus de gibier, de poisson, de volailles, de graines et de légumes, que je nÕen peux consommer. Cette huile que vous avez trouvée excellente, est faite avec des amandes sauvages : voilà de la cire, du miel, des fruits, des meubles, des cordages qui viennent de la forêt. Je resterai donc ici, en faisant de nouveaux défrichemens, jusquÕà ce que mes plantations se trouvent à une trop grande distance de mes batimens.

Les explications de M. Boutin, et celles de M. Arthur son gendre, et le séjour que je fis dans leur habitation, mÕen apprirent plus sur la Guyane que tout ce que jÕavais.

vu et lu jusquÕalors. Je leur fis part de mes vues et de mes espérances : ils promirent de les seconder, et mÕont tenu parole. Je les quittai le surlendemain, pour me rendre dans la rivière dÕA prouague. A peine eus-j e quitté ma goëlette à lÕembou- chure de la rivière, que je me vis exposé à un danger imprévu qui me saisit dÕeffroi.

JÕavais lu dans le voyage de la Condamine la description de ces ras de marée particuliers à la côte du Brésil, et quÕon rencontre aussi, mais rarement, sur celle de la Guyane. La mer était parfaitement calme ; il nÕy avait pas un souffle de vent, et ma pirogue à rames me conduisait rapidement à lÕentrée de la rivière, lorsque lÕindien qui était au gouvernail et qui avait les yeux fixés sur lÕhorizon du coté du sud, parla avec émotion à ses camarades. Au premier mot ils se levèrent tous comme dans un temp dÕexercice, et se jetèrent tous ensemble à la mer. QuÕon se figure ma surprise à celle manœuvre. JÕétais interdit, ainsi que les personnes qui mÕaccompagnaient. LÕinter- prète, aussi que moi, me dit alors : nÕayez pas peur, lllonsieur ils nous sauverontj et les indiens nageant dÕune main,

soutenaient en riant la barque de lÕautre Tout cela se faisait sans que je susse encore ce dont il était question ; mais jÕentendis bientôt le mugissement dÕune vague unique qui courait comme un torrent le long de la côte, et grossissait en sÕapprochant. Le bruit était affreux. Cette montagne dÕeau, qui se roulait en fureur sur une mer tranquille, et qui paraissait chercher dans cette vaste étendue ma pirogue pour lÕengloutir, se présentait à moi comme le spectre de lÕOcéan qui me poursuivait. Je me crus sub- mergé, lorsque je vis le volume dÕeau fondre sur ma pirogue ; mais mes indiens, après avoir tenu ma barque en équilibre, avaient saulé dedans et étaient occupés à la vider, avant que je fusse bien sûr dÕêtre hors de tout danger. Ces hommes, qui sont naturellement mélancoliques, riaient à gorge dé- ployée de mon air épouvanté, et sur-tout de lÕembarras que me causaient mes vêtemens mouillés : ils sÕestimaient sûrement p}u$ heureux et plus sages que moi, en. compa- rant ma toilette à la leur, et leur sauvage agilité à ma lourde civilisation. Je chargeai lÕinterprète de leur faire mes remercîmens, et de leur dire que je leur donnerais tout

ce quÕils me demanderaient. Leurs vœux se bornèrent à une petite provision de taffia, à laquelle jÕajoutai quelquÕargent, quÕils ne dédaignent pas, mais sans y mettre autant dÕimportance que nous.

Je descendis au poste qui est en même tems la paroisse du quartier, et ce quartier consiste dans une trentaine dÕhabitations fort inférieures à celles de M. Boutin.

Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Ainsi la nature du sol et sa distribution une fois connues, je ne pouvais rencontrer de différence dans les produits et dans lÕaisance des habitans, que celle qui existait dans leurs moyens et leur intelligence. JÕen vis donc de fort misérables ; et

dans le nombre, lÕun des plus laborieux, M. Rochelle, était arrivé riche à Cayenne, et avait déjà perdu la moitié de sa fortune.

Je le trouvai travaillant comme un nègre sur sa mauvaise terre, et privé de toutes les ressources que son éducation et son aisance passée lui rendaient nécessaires. En général, cependant, le plus grand nombre avait abondamment les moyens de subsistance ; mais de quel intérêt pour la métropole serait une colonie qui ne pourrait que faire

vivre ses habitans ? LÕinstitution de celle-ci a donc été manquée, et les frais de son administration sont une dépense stérile,tant quÕon nÕadoptera pas un autre plan. Celui dans lequel on faisait entrer la civilisation des indiens, mÕimposait lÕobligation de multiplier mes recherches sur cette espèce dÕhommes, leurs mœurs, leur population. Je me rendis au village quÕhabitent ceux de la rivière dÕA prouague. On mÕavait prévenu quÕil y régnait une maladie épidémique. JÕordonnai au chirurgien du poste de sÕy transporter avec des remèdes, du vin et des vivres. Je trouvai ces malheureux indiens dans leurs hamacs, ayant à peine la force de parler. Ils étaient attaqués dÕune dyssenterie affreuse. Il nÕy avait debout que le chef et deux de ses femmes.

Je lui proposai de faire transporter ses malades à lÕhôpital du fort, où on en prendrait soin. Il me répondit fort gravement que ce nÕétait pas la peine, quÕils mour- raient là aussi tranquillement que dans le fort dÕA prouague, et quÕils nÕaurai ent pas la peine du transport. Je lui répliquai quÕils seraient voiturés commodément dans des eanpts ; que lÕeau ou lÕair de son canton était

empesté, et quÕil nÕétait pas raisonnable à lui dÕy rester. Hé bien ! me dit-il, demandez aux malades ; sÕils le veulent, je le veux bien, nous les embarquerons quand vous lÕordonnerez. JÕallai moi - même dans les cases, je fis fai re mes proposi tions par lÕinterprête, et tous répondirent comme le chef : « Ce nÕest pas la peine, autant vaut mourir ici quÕailleurs. » Effectivement, ils moururent tous en trois semaines sans vouloir se soumettre à aucune espèce de régime, ni prendre un seul remède. Ils avaient à côté de leur hamac de lÕeau, de la cassave dont ils usaient tant quÕils pouvaient sÕaider eux-mêmes ; et quand ils nÕen avaient plus la force ; lÕinaction, le défaut de secours accéléraient leur fin. Je reviendrai sur ces hommes si peu connus, et dont même aujourdÕhui on se forme jies idées fausses. On mÕa demandé plus de détails : je dirai tout ce que jÕen sais, tout ce que jÕen pense ; mais je poursuis dÕabord le cours de mon voyage.

En revenant au poste, jÕeus à prononcer provisoirement sur une question de droit dÕun très-grand intérêt, et sur laquelle je nÕai point été de lÕavis du gouverneur et des-

magistrats de Cayenne. La femme de i\

avait attaqué son mari en séparation pour mauvais traitemens. Ses preuves nÕayant pas été jugées suffisantes, elle avait succombé, et son mari lÕavait ramenée dans son habitation dÕAprouague, ou il avait huit ou dix nègres et un fort mauvais établissement. Il en projetait un autre, suivant lÕusage du pays ; et il voulait emmener sa femme dans les hauts de la rivière, à vingt lieues de toute habitation. Elle vint me trouver, et me représenta quÕelle ne consentirait jamais à suivre dans les bois un homme connu pour être très-violent, qui lÕavait battue plusieurs fois, et la tuerait peut-être quand il la verrait privée de toute protection. Le mari, informé de la démarche de sa femme, vint aussi plaider sa cause. Je lui observai que, dÕaprès la division publique qui subsistait entre sa femme et lui, et leurs mauvaises dispositions réciproques, leur isolement était dangereux ; que cependant, puisquÕil avait été autorisé par un jugement à continuer dÕhabiter avec sa femme, je nÕentendais pas les séparer ; mais que la permission du gouvernement lui étant nécessaire pour aller \*

sÕétablir ailleurs, je la lui refusais, et que le commandant du poste empêcherait son émigration sÕil voulait lÕeffectuer à une plus grande distance que deux ou trois lieues dÕun canton habité.

Un mari, en Angleterre, ne peut emnic" ; ner sa femme malgré elle, hors des limites de la Grande-Bretagne : je me fondai sur cette loi pour en provoquer une qui permît aux femmes de la Guyane de ne pas suivre malgré elles leurs maris dans les déserts.

JÕobéissais sur ce point à un sentiment de justice naturelle, et à une autre impulsion qui me portait à poursuivre par tous les moyens possibles cette pernicieuse habi- tude des colons qui, les dispersant dans les bois à de grandes distances les uns des autres, les privait de toutes les ressources de la police et de la sociabilité.

La rivière dÕAprouague, qui reçoit près du poste celle de Kouvrouei, se trouve au milieu des plus précieuses terres de la Guyane. CÕest là que des travaux bien conçus, bien dirigés, paieront avec usure les avances de lÕentrepreneur J.

1 Voyez les plans et les mémoires de la collection.

La rivière dÕOyapock nÕoffre pas moins de ressources, et ses terres hautes sont en général de meilleure qualité ; mais les ha- bitans qui y sont établis nÕont pas même pris la peine de choisir en ce genre ce quÕil y avait de mieux. JÕavais donné rendez-vous au fort, au contre-maître charpentier que jÕavais envoyé dans les forêts pour reconnaître les bois propres à la marine. Le compte quÕil me rendit de sa mission était on ne peut pas plus satisfaisant :.en moins de deux mois il avait marqué plus de deux mille arbres de la plus grande beauté ; et ce que je voyais moi-même sur les bords de la ri vière dÕOuanary, sÕaccordait avec son récit NÕest-il pas bien bizarre que toutes les entreprises possibles et utiles dans la Guyane, soient précisément celles quÕon a dédaignées pour sÕattacher de préférence, et persévéramment à celles qui ne pouvaient promettre aucun succès. Qui empêche, me disais-je, en me promenant dans ces forêts, que je nÕétablisse ici un atelier de charpentiers, de scieurs de long, et que je nÕenvoie à Brest, à Toulon, des cargaisons dÕexcellens bois de Grignon, Coupi, Courbari, Balata, etc. Mais je nÕavais pas

de moyens, je ne pouvais que les solliciter.

Le quartier dÕOyapock contient quelques habitans de plus que celui dÕA prouague, mais les cultures y sont aussi désordonnées ; et si les habitans ne veulent pas se subordonner à des plans plus sensés, mon avis est bien de ne pas les contraindre dans leurs fantaisies, mais de ne pas en payer les frais.

La rivière dÕOuanary qui décharge ses eaux dans celles dÕOyapock, arrose des terres de la meilleure qualité. La montagne Lucas, qui la domine, est indiquée par la nature comme chef - lieu dÕun établissement im- mense. CÕest là que je projetai celui de la compagnie

A six lieues du poste dÕOyapock, je trouvai sur un îlet placé au milieu du fleuve qui forme dans cette partie une magnifique cascade, un soldat de Louis XIV, qui avait été blessé à la bataille de Malplaquet, et avait obtenu alors ses invalides. Il avait noans en 1777, et vivait depuis 40 ans dans ce désert. Il était aveugle et nud, assez droit, très-ridé ; la décrépitude était

1 Voyez les plans et procès-verbaux, 3. e vol. de la collection.

sur Sa figure, mais point dans ses mouve- mens ; sa démarche, le son de sa voix étaient dÕun homme robuste : une longue barbe blanche le couvrait jusquÕà la ceinture. Deux vieilles négresses composaient sa société et le nourrissaient du produit de leur pêche et dÕun petit jardin quÕelles cultivaient sur les bords du fleuve : cÕest tout ce qui lui restait dÕune plantation assez considérable et de plusieurs esclaves qui lÕavaient successi vement abandonné. Les gens qui mÕaccompa- gnaient lÕavaient prévenu de ma visite, qui le rendit très-heureux ; car il mÕétait facile de pourvoir à ce que ce bon vieillard ne manquât plus de rien et terminât dans une sorte dÕaisance sa longue carrière. Il y avait vingt-cinq ans quÕil nÕavait mangé de pain ni bu de vin ; il éprouva une sensation délicieuse du bon repas que je lui fis faire. Il me parla de la perruque noire de Louis XIV, quÕil appelait un beau et grand Prince, de lÕair martial du maréchal de Villars, de la contenance modeste du maréchal de Catinat, de la bonté de Fénélon, à la porte duquel il avait monté la garde à Cambrai.

Il était venu à Cayenne en 1730 ; il avait été économe chez les jésuites, qui étaient alors

les seuls propriétaires opulens, et il était lui-même un homme aisé, lorsquÕil sÕétablit à Oyapock. Je passai deux heures dans sa cabane, étonné, attendri du spectacle de cette ruine vivante. La pitié, le respect, en imposaient à ma curiosité ; je nÕétais affecté que de cette prolongation des misères de la vie humaine, dans lÕabandon, la solitude et la privation de tous les secours de la société.

Je voulus le faire transporter au fort ; il sÕy refusa : il me dit que le bruit des eaux dans leur chûte était pour lui une jouissance, et lÕabondance de la pêche une ressource ; que puisque je lui assurais une ration de pain, de vin, et de viande salée, il nÕavait plus rien à désirer.

Il mÕavait reçu dÕabord avec de grandes démonstrations de joie ; mais lorsque je fus prêt de le quitter, son visage vénérable se couvrit de larmes ; il me retint par mon habit, et prenant ce ton de dignité qui sied si bien à la vieillesse, sÕapercevant malgré sa cécité, de ma grande émotion, il me dit : attendez ; puis il se mit à genoux, pria Dieu, et mÕimposant ses mains sur la tête, il me donna sa bénédiction.

Je terminai là mes courses dans le sud,

et me rendis dans la partie du nord, en repassant par Cayenne.

Le quartier de Macouria, qui sÕétend jusquÕà la rivière de Kourou, est le mieux habité ; la maison de madame Dallemant me rappela celle dÕun riche propriétaire de St-Domingue : il nÕy avait de différence que dans les plantations. Le vice radical des terres hautes est encore plus sensible dans la partie du nord. CÕest un plateau de sable, depuis Macouria jusquÕau Marony, mais presque toujours précédé dÕune bordure de palétuviers, à la suite desquels sÕétendent jusquÕaux grands bois, des savannes naturelles, très - propres à la nourriture des bestiaux. Je trouvai donc sur les habitations de la plus belle apparence, tous les signes dÕune dégradation croissante dans les cultures et les produits. Quoique les propriétaires, tels que MM. les chevaliers de Béhagues, de Coux, le baron dÕHauvigts, ne manquassent ni dÕactivité ni de lumières, je ne fus pas content de leur obstination à tourmenter inutilement une mauvaise terre ; mais ils me recurent chez eux avec tant dÕégards et de politesse, que, sans leur diss imuler tout-à-fait mon opinion, je ne pus

me résoudre à les tourmenter eux-même.

par mes censures et mes pronostics.

CÕest à M. de Préfontaine à qui je ré- servai toutes mes confidences ; sa gaîté, sa jeunesse dans un âge avancé, me mettaient plus à lÕaise. Cet homme, que M. de Fiedmont mÕavait peint comme un fou, et quÕon regardait en France comme lÕauteur de la catastrophe de Kourou, nÕétait ni lÕun ni lÕautre. Il mÕattendait dans la rivière de Kourou, où il était propriétaire et com- mandant. JÕétais empressé devoir le théâtre célèbre dÕun grand désastre, et celui qui était accusé de lÕavoir provoqué. JÕavais déjà eu avec lui une conférence qui mÕen donnait une autre idée.

LÕentrée de la rivière de Kourou est plus difficile quÕaucune autre de celle de cette côte, par lÕétendue et lÕélévation de la barre qui la traverse ; mais ce ne serait pas un invincible obstacle à la navigation de ces ri vières, qui ont toutes beaucoup dÕeau quand on a passé la barre. Des machines à curer y ouvriraient facilement un canal suffisant pour le passage des vaisseaux, si Les cultures devenaient assez importantes pour y attirer le commerce et pour motiver

des travaux de ce genre. En attendantla rade des îles du Salut, où lÕon peut faire un bon port à peu de frais, suffit au mouillage des vaisseaux qui atterrent sous le vent de Cayenne.

Le bourg et la paroisse de Kourou nÕont rien de remarquable que lÕétendue du cime- tière, où douze mille hommes ont été en- terrés en moins de dix-huit mois.

Nous étions dans la saison de la sécheresse, lorsque je traversai ces sables brû- lans qui présentaient à peine quelques traces de végétation. Qui a pu donc vous décider, dis-je à M. de Préfontaine, à proposer dans ce lieu-ci lÕétablissement dÕune nouvelle colonie ? Venez vous reposer chez moi, me répondit-il en riant, et quand je vous verrai mieux disposé à mÕentendre et à me juger, vous me trouverez prêt à subir un interrogatoire et à r épondre à toutes vos questions.

Il faut remonter la ri vière à deux lieues du poste pour arriver chez M. de Préfontaine. Sa maison est sur un mornet quÕil a terrassé : il a fait pour y monter des escaliers de gazon, avec des repos et la forme

élégante dÕun perron. La sucrerie, les cases à nègre, sont au pied du mornet, dÕoù la vue sÕétend sur la rivière et sur une plaine de plusieurs lieues, distribuées en savannes naturelles environnées de forêts. DÕautres mornets au milieu des bois sÕélèvent en amphithéâtre. Ils sont couverts dÕarbres de grandeurs et de teintes diverses. On croit voir dans le lointain des clochers, des mai- sons. Des bouquets dÕarbres isolés, quelques animaux errans dans la savanne, animent ce païsage qui présente en réalité toutes les beautés du désert et celles dÕun magni- fique jardin anglais. Mon hôte, qui me voyait enchanté du tableau que jÕavais sous les yeux, me dit : « Etes-vous étonné main- tenant que jÕaie désiré dÕétablir ici soixante familles de pasteurs élevant des bestiaux et cultivant seulement des vi vres et des fourrages ? Eh bien ! cÕest le seul plan dont je sois lÕauteur. Je demandai au duc de Choiseul une avance de cent mille écus, pour fournir à chaque famille une case à son arrivée et quatre esclaves. Voilà mon mémoire ; voici la réponse de M. Accaron, premier commis du bureau des colonies. On se dépêcha de me renvoyer ici avec la croix de Saint-

Louis, le brevet de lieutenant-colonel. Je préparai modestement quelques baraques pour les premières familles, et je vis arriver M. de Chanvallon avec deux mille hommes, ensuite trois mille, ensuite tous les malheurs que vous connaissez. »

Quoi ! lui dis-je, vous ne fûtes pas averti de ce quÕon préparait ? « Pardonnez-moi, je sus avant mon départ, que des gens plus accrédités que moi lÕétaient emparés de mon projet ; quÕon lÕavait fort agrandi ; que la cour avait sur la Guyane des vues dÕune profonde politique. On ne voulait point dÕobjections. On me renvoyait comblé de graces. JÕignorais ce quÕon voulait faire ; que pouvais-je empêcher ?

Voilà cependant ce que cÕest quÕun gouvernement absolu : il a beau être aimable et doux, il arrive un moment où lÕivresse du pouvoir commande des désastres, et lÕon ne sait quÕobéir.

Je traversai la rivière avec M. de Préfontaine, pour aller visiter les bois. Au milieu dÕune savanne unie à perte de vue, jÕaperçus un monticule qui paraissait fait de main dÕhomme. Il mÕapprit que cÕétait une fourmilière. Quoi ! lui dis-je, cette 0

construction gigantesque est celle dÕun mi- sérable insecte. Il me proposa dememener, non pas à la fourmilière, où nous aurions pu être dévorés, mais sur la route des travailleurs. Effectivement of en approchant du bois, nous rencontrâmes plusieurs colonnes dont les unes allaient et les autres revenaient de la forêt, rapportant des brins de feuilles et des débris de graines et de racines. Ces fournis noires étaient de la plus grosse espèce ; mais je ne cherchai point à les observer de trop près. Leur habitation, que je nÕapprochai pas à plus de quarante pas, me parut avoir quinze ou vingt pieds dÕélévation sur trente à quarante de base. La forme était celle dÕune pyramide tronquée au tiers de sa hauteur.

M. de Préfontaine me dit que, lorsquÕun habitant avait le malheur de rencontrer une de ces redoutables forteresses dans ses défrichemens, il était obligé dÕabandonner son établissement à moins quÕil nÕeût assez de forces pour faire un siége en règle. Cela lui était arrivé lors du premier campement de Kourou. Il voulut en former un second un peu plus loin, et il aperçut sur le terrain une butte semblable à celle que nous 8,

voyons. Il fit creuser une tranchée circulaire, quÕil remplit dÕune grande quantité de bois sec ; et après y avoir mis le feu sur tous les points de la circonférence, il attaqua la fourmilière à coups de canon.

LÕébranlement des terres et lÕinvasion des flammes ne laissaient aucune issue à lÕarmée ennemie, obligée de traverser dans sa retraite, une tranchée remplie de feux. Quelle peut être la cause de cette immense réunion de fourmis dans un même lieu et dans une même direction de travail, dÕapprovisionnement et de co-habitation, lorsquÕelles peuvent disposer de la plus vaste étendue de terre et de nourriture ? Il me paraiLvraisemblable quÕapercevant dans le désert une multitude dÕennemis parmi les oiseaux, les reptiles et même les quadrupèdes, tels que le fourmilier, contre lesquels leurs peuplades dispersées ne peuvent rien, les meil- leures têtes de la nation ont conçu le plan dÕune confédération tellement puissante et harmonique, que les curieux même qui se présentent sur les limites de leur empire, ne sont pas tentés de les franchir. CÕest de cette population que lÕon peut dire quÕelle se lève en masse contre tout assaillant ; car

lÕhomme ou lÕanimal le plus robuste qui approcherait de la fourmilière, serait en un instant couvert et dévoré par des myriades de fourmis. JÕen ai vu depuis à Cayenne, une autre espèce non moins merveilleuse, et plus utile en ce quÕelle peut être en paix et en alliance avec lÕhomme, et quÕelle poursuit seulement les mouches, les lézards, les chenilles, les scorpions, les rats et les souris.

Je les ai vu arriver de la campagne en colonnes, entrer dans la ville par la porte, parcourir les maisons où on les laisse aborder sans effroi, et sÕen retourner, après leur exécution, dans le même ordre et par la même porte. Je laisse aux naturalistes le soin de classer et de décrire les espèces : cÕest la partie morale des animaux qui mÕintéresse. SÕil y avait une académie qui pût nous en expliquer les prodiges, avec quel empressement jÕirais à son école !

Je trouvai M. de Préfontaine dans la même situation que M. Boutin quant à sa terre, à la culture. Je cherchai à lÕémouvoir sur le sort de la colonie, mais il nÕavait point dÕenfans ; le peu de sucre et de taffia quÕil fabriquait suffisait à sa dépense, et il était

heureux dans son hermitage, quÕil appelait un château, parce quÕil avait des canons sur sa terrasse. Voilà mon parc, me disait-il, en me montrant la forêt ; ne suis-je pas bien logé, bien servi ; vous avez trouvé mon cuisinier bon ; que puis-je désirer à 64 ans, si ce nÕest de terminer tranquillement ma carrière ; si jÕétais à votre âge et à votre place, je tenterais tout ce que vous voulez tenter, mais je suis trop vieux pour me lancer au milieu des contradictions, et des difficultés que vous allez essuyer. JÕaime ce local, ce païsage : ma terre est mauvaise, je le sais ; mais le plaisir dÕabattre du bois, de faire de nouvelles plantations, sur une couche de terreau qui nous donne une ou deux belles récol tes, ce bonheur là vous est inconnu, et vous verrez combien nos colons y sont attachés, et quelle peine vous aurez de les accoutumer aux travaux des terres basses. Pour moi bien décidément jÕy renonce, mais mes vœux et mes bénédictions vous suivront ; je prêcherai les autres en blâmant ma paresse, et si je peux vous faire des prosélytes, comptez sur mon zèle et mon dévouement ! CÕest tout ce que je pus en obtenir, et cependant nous nous

séparâmes fort bons amis ; je suis même persuadé quÕil mÕest resté fidèle.

Je voulais aller visiter les indiens de la rivière Kourou, mais leur chef Augustin prévint ma-visite quÕil redoutait. Il me dit que toute sa peuplade était partie pour une grande chasse, et quÕil nÕy avait renoncélui-même que pour avoir le plaisir de venir à ma rencontre. CÕétait un mensonge que je découvris quelques jours après, Augustin portait une petite croix pendue à son cou, Il parlait français, faisait profession de dévouement aux blancs, et particulièrement à M. de Préfontaine, qui me dit que cÕétait un rusé coquin, mais dÕun ton de plaisanterie dont je fus dupe. Ce ne fut quÕau bout de quelques mos, que jÕappris quÕAugustin était un vrai brigand ; ses communications fréquentes avec Cayenne lÕavaient corrompu, on lui avait appris à aimer lÕargent ; il était avide, hypocrite et voleur ; il sÕétait fait despote de son village au nom du gouvernement, et vexait ses pauvres indiens au point quÕils lÕabandonnèrent et se retirèrent au Marony ; car il est difficile au despotisme de prendre racine dans les bois.

Je me rendis à Sinnamary, dont les sa-

vannes nourrissent la majeure partie des bestiaux de la colonie. JÕy vis un superbe troupeau de buffles devenus sauvages, quÕon fait encore sortir du bois au son dÕune corne, en leur jetant quelques paquets dÕherbes de Guinée. La ménagerie de M. de la Forest, subdélégué de lÕintendance, est la seule qui soit soignée avec intelligence ; il avait fait des plantations de fourrages, et nourrissait ses animaux au parc dans les mauvais tems. Ces précautions indispensables pour assurer la multiplication des bêtes à cornes, lui avaient parfaitement réussi, mais nÕétaient imitées par aucun autre propriétaire. Des soldats ongédiés, et une vingtaine de paysans qui ont survécu à la destruction de la nouvelle colonie de Kourou, forment la population de ce quartier et des anses dÕIracubo qui en font partie. Je parcourus leurs plantations, jÕentrai dans leurs cases, et sur cinquante v ou soixante familles jÕen trouvai trois seulement dans une véritable aisance, avant un bon jardin, des vaches, des volailles, des cochons, des carrés de terre bien entretenus. Je me proposai de procurer des nègres à ces braves gens ; mais pour les paresseux, les misérables, ceux dont la santé languis-

santé ne pouvait suffire à leurs travaux, je leur destinai dÕautres secours, avec le projet de les renvoyer en France, car une colonie ainsi délabrée est une plaie pour lÕétat, quÕil faut guérir de manière ou dÕautre ; et après avoir reconnu que cette partie de la Guyane et plusieurs autres sont propres à lÕéducation des bestiaux, il ne suffit pas de les jeter dans les savannes, de les distribuer à dès hommes sans moyens. LÕinstitution des mé- nageries doit être une entreprise combinée, qui exige de lÕordre, des travaux, des avances, comme toute autre entreprise. Le plan que me présenta M. de la Forest, pour un établissement de ce genre au compte du roi, me satisfit dÕautant plus quÕil lÕavait réalisé pour son compte. CÕest dans les savannes dÕIracubo, que jÕeus le plus étonnant, le plus effroyable spectacle quÕon puisse voir, et quoiquÕil ne soit pas nouveau pour les habitans de la Guyane, je ne sache pas quÕaucune relation de voyageurs en ait jamais fait mention. Nous étions dix hommes à cheval, dont deux en avant pour sonder les passages ; car jÕaimais à parcourir le terrain dans plusieurs directions, et à me rapprocher des grands bois. Un des nègres qui

formait lÕavant-garde, revint sur nous au galop et me cria dÕassez loin : Tenez, monsieur, venez voir serpens en pile. Il me montrait de la main quelque chose dÕélevé au milieu de la savanne qui avait la forme dÕun faisceau dÕarmes. M. de Préville me dit alors : cÕest sûrement un de ces rassemhle- mens de serpens qui sÕentassent les uns sur les autres après un grand orage ; jÕen ai ouï parler, mais je nÕen ai jamais vu : allons avec précaution, il ne faut pas trop approcher. Nous cheminions pendant quÕil me parlait, jÕavais les yeux fixés sur la pyramide, qui me paraissait immobile. Quand nous fûmes à dix ou douze pas, lÕeffroi de nos chevaux ne nous aurait pas permis de passer outre, et je nÕen avais nulle envie. Tout-àcoup la masse pyramidale sÕagita, il en sortit dÕhorribles sifllemens ; et un millier de serpens roulés en spirale les uns sur les autres, élançant hors du cercle leurs têtes hideuses, nous présentaient leurs dards et leurs yeux étincelans. JÕavoue que je fus un des premiers à reculer ; mais quand je vis que la redoutable phalange restait à son poste et paraissait plus disposée à se défendre quÕà attaquer, jÕen fis le tour pour

voir dans tous les sens son ordre de bataille qui faisait face à lÕennemi de tous côtés. Je cherchai alors, comme pour la fourmilière, quel pouvait être le but de ce monstrueux rassemblement, et je conclus que cette espèce de serpens avait à redouter comme les fourmis, quelque ennemi colossal qui pouvait bien être la grande 1 couleuvre ou le cayeman, et quÕils se réunissent ainsi quand ils lÕont aperçu, pour lÕattaquer ou lui résister en masse. JÕhasarderai à cette occasion une opinion que je fonde sur plusieurs autres observations, cÕest que les animaux, dans le nouveau monde, sont plus avancés que les hommes dans le développement de leur instinct, et dans les combinaisons sociales dont ils sont susceptibles ; le silence et la solitude des bois laissant la plus grande liberté à tous leurs mouvemens, les individus des, mêmes espèces se rapprochent plus facilement, et les espèces les mieux organisées éprouvent sans doute

1 Les gens du pays mÕont assuré quÕil y en avait de trente à quarante pieds de long et de quatre à cinq de circonférence. Celle que jÕai portée en France, et que je nÕai pas vu vivante a vingt et un pieds de long et douze à treize pouces de diamètre. Elle doit être au Muséum. JÕen fis present à M. de Buffon.

cette impulsion dÕun intérêt commun qui annonce et provoque pour une même fin, le concours de tous leurs meyens ; mais après avoir reconnu dans les animaux divers degrés dÕintelligence, tels que la mémoire, la délibération, la volonté, nous en sommes réduits aux conj ectures sur leurs moyens de communication. Il est certain que les espèces pourvues de lÕorgane de la voix, ont des cris dÕalarme, de ralliement, dÕamour et de colère ; et ne doivent-elles pas en avoir aussi pour combiner leurs chasses, distribuer les postes dÕattaque et de défense, les travaux divers de leurs constructions cornoA munes, ainsi que les approvisionnemens de leur co-habitation ? Peut-on concevoir que les castors coupent de grands arbres, les traînent sur la rivière, en forment des pilo- tis, broient du mortier, bâtissent leur loge sans se parler et sÕentendre ! Là où il y a des rôles différens et une direction commune, il y a police, gouvernement. Nous fie connaissons point encore le pouvoir législatif des abeilles, mais bien leur pouvoir exé- outif ; et qui sait si leur bourdonnement, monotone pour nos organes grossiers, nja.

pas la variété dÕaccent nécessaire à la pro

mulgation et à lÕexécution de leurs lois ?

Quant aux espèces qui sont ou paraissent muettes, comme les fourmis, il me suffit dÕavoir vu les dimensions de leur vaste capitale, pour être convaincu que leur population, qui doit être une fois plus considérable que celle de Pekin, sÕentend, se concerte et se gouverne infiniment mieux que lÕempire de la Chine. Il est difficile que le spectacle de tant de merveilles ne nous rappelle pas un sentiment religieux à leur divin auteur, qui a voulu quÕau milieu de tous les êtres animés, il y en eût un supérieur à tous les autres, et marqué dÕun sceau céleste, celui de la conscience.

Je ne voulus pas quitter les anses dÕIcaroubo, sans avoir vu une pêche de tortue, qui consiste à les épier quand elles viennent sur le sable déposer leurs œufs, et à les tourner sur le dos avec des pieux. Quand jÕarrivai sur le bord de la mer, on en avait tourné deux de moyenne grandeur, et on nÕen apercevait plus. Cette pêche nÕest pas assez abondante pour devenir un objet de commerce, comme on le prétendait. Celle du Lamantin, dans la baie de Cassipour, est bien dÕune autre importance ; et en gé-

néral, toute cette côte est tellement poissonneuse, que, si elle était habitée, ce genre dÕindustrie deviendrait très - profitable en établissant des saloirs.

Je revins à Sinnamary sur lÕhabitation de M. de la Forest, qui est la seule quÕon puisse citer depuis Kourou jusquÕau Marony. Elle est située sur une éminence, à une portée de fusil du fleuve, dont les inondations ne peuvent lÕincommoder, et qui forme, dans cette partie, un magnifique canal, dont les deux rives sont couvertes de bois entrecoupés de savannes naturelles. M. de la Forest nÕavait point négligé, en faisant son abattis, de laisser çà et là des massifs et des arbres isolés qui variaient la scène et présentaient de loin une agréable perspective. Ses plantations, ses animaux étaient en bon état.

Il y avait plus dÕordre et de soin dans ce petit établissement que dans aucun de ceux que jÕavais vus. Mais cÕétait, comme les autres quartiers, des travaux à fonds perdus.

Il nÕy avait à compter que sur la ménagerie ; et je trouvai le propriétaire moins attaché que M. de Préfontaine au charme de ses bois. Il était actif, intelligent ; et je voyais par ce quÕil avait fait, ce quÕil était en état

dÕentreprendre. Je convins avec lui de lui acheter son établissement pour le compte du roi, à condition quÕil en emploierait le prix en dessèchement de terres basses. JÕa- vais deux objets dans cet arrangement ; celui dÕétablir en grand un modèle de ménageries, et dÕaccréditer lÕabandon des anciènnes pratiques de culture, par lÕexemple dÕun habitant qui avait toutes les qualités requises pour réussir 1.

Nous nous embarquâmes le lendemain matin, pour remonter la rivière et visiter les indiens établis à dix lieues du poste. Je mÕarrêtais pour examiner les bois et la na- ture du terrain, lorsque je trouvai un.

abord facile sur le rivage,qui est souvent marécageux. Ces différentes relâches mÕa^i&iit fait perdre du tems, je me trouvai aû xJQucher du Soleil à plus de deux lieues du village où je me proposais de passer la nuit.

La lune était dans son plein, le tems parfaitement beau,.rues. indiens excellens pagayeurs. Je ne balançai pas à continuer ma route. Nous observions tous un profond silence, qui. semble être pendant la nuit, et

1 On voit dans ma correspondance quelle a été la suite de ces dispositions.

sur-tout dans le désert, le vœu de la nature.

Le courant de lÕeau, et son refoulement par le sillage de la pirogue, la chûte cadencée des rames, le frémissement des feuilles, quÕun souffle de vent agitait dans la forêt, formaient un concert mélancolique auquel se mêla tout dÕun coup une voix hu- maine qui sÕadressait à nous du rivage. Elle était douce, suppliante ; lÕécho la répétait : nous allumes chercher la voix. CÕétait un jeune indien et sa femme dont la pirogue sÕétait ouverte. Ils regagnaient par terre leur village, qui était à quatre ou cinq journées de là, et se trouvant la nuit engagés dans la forêt, quÕils ne connaissaient pas, ils avaient de fort loin entendu le bruit des rames et accouraient pour demander asile.

Ils furent reçus dans la pirogue avec leur équipage, qui consistait dans un hamac, un arc et une callebasse contenant de la farine de maïs. Il était près de minuit lorsque nous abordâmes au Carbet, que nous aurions dépassé si le chant dÕun coq ne nous avait indiqué une habitation. Deux chiens se présentèrent en aboyant à notre débarquement : cÕétaient les seuls habitans du Garbet. Notre indien passager nous apprit

que ceux-ci nÕayant plus de filles à marier, avaient été en chercher dans un village dont ils étaient anciennement séparés. Cet indien était un jeune homme dÕune assez haute taille. Il était beau comme un modèle, mais dÕune figure triste et sévère. Sa femme, de seize a dix-sept ans, était lÕindienne la plus animée et la seule jolie que jÕaie vue. Des torches de pain nous éclairaient en entrant dans le grand Carbet, où toute la caravane se réunit. Nos gens se dispersèrent ensuite pour abattre du bois, allumer des feux et préparer à manger ; mon hôte ne prenait aucune part au service. Il sÕétait assis vis-àvis de moi entre son petit équipage et sa femme, qui avait un bras appuyé sur son épaule et le regardait tendrement. Nouvelle épouse, elle nÕavait point encore senti le joug, porté de lourds fardeaux, ni probablement entendu la voix du maître. Elle ne connaissait de lÕhymen que les plaisirs ; un abri sûr, une nuit tranquille lui en promettaient le renouvellement : elle était heureuse, son mari ne lÕétait pas ; ses yeux étaient fixés sur moi. JÕavais parlé à la jeune femme, je la regardais, jÕétais pour elle un homme dangereux. Il observait tous mes mouve-

mens : je mÕen aperçus, je lui Us pr-ODser de se retirer dans une case ON on lui porterait à manger ; il répondit quÕil était bien, et il resta immobile. Il se croyait plus en sûreté dans la salle commune. Je mÕen éloignai alors, dÕautant quÕun bruit étrange excitait ma curiosité. Le mouvement de vingt personnes qui abordent au milieu de la nuit dans un bois, lÕabattis fies arbres pour faire le feu, le retentissement des haches, le pétillement des flammes avaient jeté lÕépouvante dans une peuplade immense de singes qui habitaient la forêt, et qui T avant notre arrivée, dormaient tranquillement sur les arbres. Les premiers éveillés- jetèrent un cri dÕalarme qui fut bientôt répété par des milliers de voix dont les tons se variaient à lÕinfini, et semblaient se partager en plusieurs chœurs lointaiim. CÕ. éÕtait tantôt une psalmodie bruyante à lÕunisson tantôt des cris aigus qui avertissaient dÕun danger. dÕune découverte. Nous entendions au dessus de nous le mouvement des postes avancés qui sautaient de branches en bran- ches,.sÕaprochaient pour observer dÕennemi, et fuyaient ensuitr en jetant,des. cris.

affi"e. UÕX,,.tandis que les bataillons épars à

une plus grande distance de la scène nÕapercevant pas le danger, semblaient dialoguer tranquillement sur la cause qui le produisait. Ce tapage dura, sans interruption, toute la nuit. Les coups de fusil, loin de le faire cesser, augmentaient le désordre ; il fallut prendre son parti nous soupâmes, on tendit des hamacs. Le jeune indien ayant vu mes dispositions rassurantes, étendit sa couche nuptiale dans la salle commune ; je nÕétais pas encore retiré dans la mienne lorsque sa femme et lui sautèrent dans leur hamac, dont les deux pans repliés sur eux leur servaient dÕalcôve et de rideaux. Aussitôt que le jour parut, jÕétais impatient de voir les manœuvres des singes, dont jÕentendais toujours le bruit. JÕallai dans les bois. Les indiens mÕy avaient précédé. Il y avait parmi eux des chasseurs que jÕem- ployais à tuer des oiseaux et des quadrupèdes que je faisais empailler ; mais ce jour-là, cÕétait pour leur compte quÕils faisaient la guerre aux singes, dont ils man- gent volontiers lÕa chair. Lorsque jÕarrivai sur le champ de bataille, il y avait déjà des tués et des blessés, dont les cris douloureux mÕémurent au point que je fis cesser le feu.

Les blessés, suspendus par la queue à des branches dÕarbres, lavaient leurs plaies avec leur urine. Les femelles, portant leurs petits sous le bras, étaient dans lÕégarement du désespoir. Ceux qui avaient échappé au péril fuyaient et revenaient auprès de leurs camarades mourans. Ils nous regardaient, nous parlaient avec indignation ; et les pau- vres bêtes ne pouvant faire mieux, cassaient des branches, arrachaient des feuilles et nous les lançaient au visage. Leurs cris, leurs gestes, leurs accens divers exprimaient le sentiment dÕune juste colère ; et quoique je nÕentendisse pas leur langue, ma conscience me disait quÕils nous traitaient dÕassassins ; quÕils nous demandaient compte de ces meurtres non provoqués ; et quÕils avaient, non les moyens, mais le droit et le désir de se venger. Les indiens, qui nÕéprouvaient pas mes scrupules, avaient reçu lÕordre de cesser de tirer comme une annonce du départ. Ils se dépêchèrent en conséquence de se saisir de leur proie, quÕil fallut aller chercher au sommet des arbres, où les morts et les mourans. restaient toujours suspendus. Je vis alors des hommes, aussi lestes que des singes, embrasser comme

eux le tronc lisse des courbasy, et sÕélancer de branche en branche pour décrocher leur gibier.

Le singe est sûrement à une grande distance de lÕhomme ; mais quelques traits de ressemblance avec notre espèce nous imposent lÕobligation de la pitié ; et tout animal qui la sollicite par ses cris, ses larmes, son effroi, devrait-il trouver lÕhomme insensible ? LÕempire que nous exerçons sur les animaux peut être légitimé par nos besoins, mais non par nos caprices. JÕai une telle aversion pour le despotisme, que je ne voudrais pas même y soumettre les bêtrs.

Je me rapprochai des bords de la rivière, où jÕaperçus mon jeune indien armé de son arc et décochant une flèche. Je crus quÕil tirait un oiseau : cÕétait un poisson quÕil avait tué. La femme veut se jeter à lÕeau pour aller chercher la flèche et le poisson ; niais un autre indien la devance. Ils accouraient tous à lÕembarcadaire dont ils mÕavaient vu prendre la route ; et comme ce nouveau genre de pêche me parut très-curieux et que le poisson était abondant, jÕexcitai lÕémulation des chasseurs, qui tiraient à balles sur les carpes et manquaient rarement leur

coup. Ces carpes de la ri vière de Sinnamary sont le plus délicieux poisson que je connaisse. Elles ressemblent beaucoup., pour le goût, à lÕombre-chevalier du lac de Genève. Il y en a de quinze et vingt livres.

Après le dîner, je laissai au Carbet les présens que je destinais aux absens. Les deux jeunes indiens, que jÕavais aussi enri- chis de quelques bagatelles, prirent congé de moi, et je mÕembarquai pour retourner à Sinnamary.

Comme il ne peut être question dans ce voyage de détails dÕadministration, je ter- minerai la le récit de mes voyages dans la colonie ; car mes courses dans lÕîle de Cayenne, dont les habitais et les établissemens sont plus nombreux et plus rapprochés que sur le continent, ne présentent rien dÕintéressant. On y trouve de bonnes terres pour le cacao, le coton, le rocou, dont les cultures sont assez soignées ; mais la sucrerie des jésuites, qui est le seul établissement considérable et bien conçu, quant aux bâtimens, nÕoffre plus quÕune terre usée et impropre à la culture des cannes, à moins quÕon nÕen nenouvelle le s01 par des engrais.,

JÕarrive à lÕhistoire des indiens, sur laquelle on mÕa demandé des détails, des observations, que plusieurs opinions contraires à la mienne rendent indispensables.

Une histoire des indiens, telle quÕon mÕinvite à la faire,» ne pourrait être quÕun roman ; car il nÕy a ni mémoires, ni traditions constantes qui nous éclairent sur les différentes peuplades qui habitaient la Guyane avant lÕarrivée des européens cÕest-à-dire, sur leurs forces ou la distribution de leurs bourgades ou hameaux. Quant à leurs mœurs, elles nÕont pas changé, et nous les voyons aujourdÕhui ce quÕelles étaient alors. LÕinvasion des premiers colons donna lieu à. quelques combats dans lesquels la supériorité des armes à feu mit promptement en fuite les naturels du pays.

Il est certain quÕils occupaient lÕîle de Cayenne et les bords de la mer sur le continent On conçoit que lÕavantage de la pêche leur rendait ce séjour préférable à celui de lÕintérieur des terres, où nous les avons forcé de se retirer. Mais en quel nombre se présentèrent-ils pour défendre leur territoire ? quelle était la population présumée de la Guyane, il y a deux et trois

siècles ? et en quoi consistaient toutes les nations dont on nous parle encore au jourdÕhui ? CÕest sur quoi il nÕy a aucun docu- ment authentique dans les plus anciennes correspondances des chefs de la colonie ou des supérieurs des missions. Celle de SaintPaul, la plus considérable quÕaient établie les jésuiles français, nÕa jamais compté que mille à douze cents têtes dÕindiens baplisés.

Quant à ce qui en reste, les voyageurs que jÕai consultés, Meu, Patril, Mentel et Brodel, le chasseur Alexandre, qui ont pénétré le plus avant dans lÕintérieur de la Guyane, évaluent à trois, à quatre, et jusquÕà dix mille, la totalité des différentes nations subsistantes dans une étendue de cent vingt lieues de cote jusqu a cent de profondeur. M. de Fiedmont, qui était passionne pour les indiens, qui en a toujours eu chez lui de différentes nations, nÕesti- mait quÕà six cents guerriers la réunion de ceux dispersés sur notre territoire ; et parmt une douzaine de chefs que jÕ ai pu voir et interroger, aucun ne mÕa dit que sa nation excédât trois cents individus, ni quÕil en, connût une plus nombreuse. Le plus grand nombre de leurs villages était de vingt à

cinquante familles. En réunissant a ces renseignemens ceux que jÕai pris à Surinam, mon opinion est que, dans tout lÕespace de terre enfermé entre lÕAmazone et lÕOrénoque, on ne rencontrerait pas, et on pourrait encore moins réunir vingt mille indiens ; et que sur ce nombre, nous, français, ne pourrions pas disposer de trois mille.

Voilà tout ce que je peux dire de plus positif sur la population des galibis, des arouaca et des vingt autres peuples ou nations dont parle M. Lescalier, et sur lesquels M : Duchêne fonde lÕespoir dÕune nouvelle république dans les montagnes de la Guyane.

JÕai écrit dans mes Mém oires que le baron de Besner avai t le premier conçu un grand projet de civiliser les indiens ; et pour cela, il avait commencé par supposer la possibilité dÕen réunir cent mille, ce qui valait la peine dÕune tentative ; car une grande population suppose toujours un commen- cement de civilisation. CÕest ce que s jésuites ont trouvé dans plusieurs parties du Paraguay. Ils se sont attachés dÕabord aux tribus les plus nombreuses et qui avaient

déjà vaincu la répugnance, naturelle alors à tous les sauvages, pour la culture des terres. Aussitôt quÕils ont pu les soumettre aux lois de la religion et leur rendre familière la pratique de plusieurs de nos arts, on conçoit que cet exemple dÕordre, de travail et de jouissances, a pu se propager de proche en proche ; et quÕaidés par les naturels civilisés, ils ont pu aborder les naturels sauvages, les attirer à eux, les fixer dans leurs bourgades et multiplier ainsi leurs établissemens Mais dans la Guyane française, la matière manque pour ce développement de progrès et de succès.

Les missionnaires ne pourraient jamais atteindre que des hameaux placés à des distances immenses les uns des autres ; et lÕespèce de missionnaires dont nous pourrions disposer, est dÕune classe très-inférieure à lÕordre des jésuites, qui destinaient à cet emploi les jeunes gens les plus distingués par leurs talens, et quÕils avaient soin de perfectionner dans lÕétude de tous les arts utiles à des hommes nouveaux. Ils avaient parmi eux et ils envoyaient au Paraguay dÕhabiles ingénieurs, en état dÕexécuter les machines et les travaux les plus compli-

qués, des dessinateurs, des musiciens, etc.

On sait quÕils avaient un plan de conduite et de régime, quÕils suivaient avec la per- sévérance et lÕhabileté qui caractérisaient cette société, dont le talent, au surplus, était de faire des esclaves civilisés.

Arrêtons-nous maintenant aux détails de celle vie sauvage qui nous paraît si misérable. Nous y trouverons peut-être le degré de civilisation, qui convient aux indiens et qui suffit à leur bonheur. Premièrement ils sont véritablement dans un état de société, ils vivent en famille, ils ont une association nationale ; car leur village est pour eux la cité ; ils ont un magistrat ou chef qui les représente dans leurs relations de voisinage, qui les commande à la guerre ; ils nÕont pas besoin du code civil, nÕayant ni terres, ni procès ; mais leurs usages, les costumes de leurs pères sont religieusement observés.

La communauté délibère, le chef exécute ; la paix ou la guerre, une avance, un changement de domicile, une chasse commuiie. -, voilà toutes les délibérations de leur conseil.

Cette égalité que nous avons si doulomreusement cherchée sans pouvoir y atteindre, \*ils lÕcint trouv é e, ils la maintiennent saùs

effort ; la plus parfaite indépendance est pour eux le plus précieux supplément de tout ce qui manque, selon nous, à leur civilisation, et lÕon ne peut pas dire quÕils en jouissent sans en connaître le, prix. Rien nÕest plus frappant pour un européen que leur indifférence, lÕéloignement même que leur cause le spectacle de nos arts, de nos mœurs, de nos jouissances. Les plus apathiques du continent sont ceux de la Guyane ; mais q. uelque bornés quÕils soient, ils ont en général un sens droit ; ils raisonnent peu, mais ils rendent avec précision le petit nombre dÕidées sur lesquelles leur jugement sÕexerce ; et depuis la baie dÕHudson jusquÕau détroit de Magellan, ces hommes, si différens entre eux de tempérament, de figure, de caractère, les uns doux, les autres féroces, tous sÕaccordent en un seul point, lÕamour de la vie sauvage, la résistance à la civilisation perfectionnée, - et si lÕon consi- dère combien de fatigues, de périls et dÕennui cette vie sauvage leur impose, il faut quÕelle ait un charme prédominant qui ne peut être que lÕamour de lÕindépendance, caractère distinotif de tous les êtres animés.

Ainsi, lÕhomme sauvage et lÕhomme civi

lisé sont également hors de la véritable "ÕlÕoute du bonheur, soit en se livrant avec brutalité à cet instinct de la nature, soit en lÕoutrageant dans leurs institutions. CÕest pour ne porter aucune espèce de joug que lÕindien végète tristement dans les bois ; cÕest en voulant asservir à ses passions tout ce qui lÕentoure que lÕhomme civilisé em- poisonne, pour eux et pour lui, les bienfaits de la civilisation. Ces deux excès ne peuvent être les conditions inévitables de notre destinée. Les lumières de la raison, les préceptes de la religion, les bienfaits de la liberté, voilà sans doute pour tous les hommes les seuls moyens de bonheur. Mais est-ce des cités dans les bois ou des bois dans les eités que cette triple alliance étendra plus facilement son empire ? La situation et les mœurs des indiens, philosophiquemént observées, ne peuvent que nous éclairer sur cette discussion.

En réunissant tout ce que jÕai vu de cette espèce dÕhommes, tout ce quÕon mÕen a dit et tout ce que jÕai lu, je les trouve dans un état de société naturelle, tandis que nous sommes parvenus à lÕétat de so- ciété politique : lÕune est le résultat des

besoins de lÕhomme, et lÕautre, celui de ses passions. Dans lÕétat de société naturelle, la famille dÕabord et la réunion de plusieurs familles composent une force sociale contre les animaux et contre les hommes eimemis. Voilà un premier but de la nature rempli Celui de la reproduction de lÕespèce ne lÕest pas moins par les mariages et dans cette union de lÕhomme et de la femme. U y a moins de débauche et dÕimmoralité dans les carbets que dans les grandes villes. Il est rare quÕun indien, à moins quÕil ne soit chef et déjà corrompu, ait plus dÕune femme jeune CÕest lorsquÕelle vieillit quÕil en prend une seconde, pour avoir encore des enfans ; mais leurs ménages nÕen sont pas moins paisibles Le partage des travaux, des fonc- tions ; est une loi fondamentale de la nature, qui nÕest jamais violée. Le mari chasse, pêche, construit ; la femme fait le reste, Elle est soumise sans contrainte ; elle sait quÕelle a besoin de protection, et elle la paie par lÕobéissance. Les travaux, combinés pour la subsistance commune, dans les cas dÕun nouvel établissement, dÕun défrichement, dÕune grande chasse, ou dÕune pêche à la mer, sÕexécutent aussi avec un concert

admirable. Ils ne connaissent ni les délits ni les peines ; point dÕintrigues, point de vols, point de perfidies ; leurs querelles, leurs batailles, quand ils sont ivres, sont un accès de fièvre qui se termine sans excuses et sans réparations civiles. SÕil y a alliance entre les villages voisins, ou lutte momen- tanée de forces à-peu-près égales, cet état de société naturelle doit se maintenir long-tems danssa force primitive, etne peut se perfectionner que relativement à leurs besoins, ou par lÕimitation des sociétés plus avancées que la leur. Or, nous nous sommes présentés pour les exciter à lÕimitation ; nous les avons appelés dans nos villes, pour les rendre témoins de notre bonheur, et ils nÕen ont pas été séduits. Il est donc probable que tous leurs besoins sont satisfaits.

Voyons sur ce point-là où ils sont parvenus.

Nos besoins naturels ou factices nous mettent en mouvement. Les hommes qui ont le moins de besoins sont enclins au repos. Ainsi les indiens sont paresseux ; mais leurs talens pour la chasse et la pêche sont supérieurs aux nôtres. JÕen ai vu un au bord dÕune rivière, tirer un poisson en lÕair.

Son point de mire formait le sommet dÕun angle dont lÕarc traçait un des côtés, et la flèche, en tombant perpendiculairement sur le poisson, traçait lÕautre. On conviendra que cet homme des bois, sans avoir fait un cours dÕartillerie, aurait été un excellent bombardier.

Ils détestent le travail de la terre dont ils laissent le soin aux femmes, après avoir abattu et brûlé le bois ; mais ils ont toujours en grains, racines et coton, ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture et leur ameublement, qui consiste en un hamac, dont le tissu est ~cès-bien fait, aussi bien que par nos meilleurs tisserands. Leurs pirogues sont excellentes ; avant que nous leur portassions des haches de fer, ils en avaient de cailloux, avec lesquelles ils coupaient et abattaient leurs arbres. Leurs cases de bois de latanier ou palmiste, sont légères, solides et dÕune forme élégante dans leur simplicité. Elles ressemblent à de grandes tentes, qui leur suiffsent pour les mettre à lÕabri du vent, de la pluie, du soleil. Ils sont fort bons potiers. Leurs vases de terre de toutes grandeurs résistent au feu. Leurs paniers de jonc et dÕosier,

ont des formes charmantes, et leurs « leurs tables, leurs chaises valent celles de nos villageois. Ils ont retranché de leur parure tout vêtement qui leur serait incommode, mais ils se font des ornemens en plumes, en coquillages, en verroteries, en graiues rouges et noires, qui leur tiennent lieu de diamana, de dentelles ; et ils savent se défendre de la piqûre des insectes, en se frottant le corps avec du rocou.

Ils ont donc, tout considéré, la somme de connaissance et lÕindustrie nécessaire a leur existence individuelle et à leur existence sociale ; leurs mœurs sont douces, hospitalières, inoffensives ; ils ont un commerce de bons offices, point de rapports litigieux ; leurs plaisirs ne sont pas vifs, mais tous leurs besoins sont satisfaits, et quand on réfléchit à la somme dÕintelligence et de combinaisons, dÕessais et de travaux qui leur ont été nécessaires pour àrriver à lÕétat de sociabilité où ils sont parvenus, on ne peut pas douter quÕils ne lÕeussent perfectionné, sÕils nÕavaient trouvé plus expédient de se borner au petit nom- bre de jouissances quÕils se sont procurées.

On nÕen peut pas douter, sur-tout depuis

que nous les fréquentons, que nous les attirons dans nos villes, dans nos ateliers, où ils sÕaccommodent fort bien de toutes les choses qui leur sont vraiment utiles ou agréables ; telles que les liqueurs spiritueuses, nos armes à feu, nos outils de fer et la verroterie qui leur compose des bracelets : mais notre luxe, nos maisons, nos bijoux, nos vêtemens, nos repas, rien de tout cela ne peut les séduire, et notre police despotique ou servile les épouvante.

Un gouverneur, un magistrat européen se mêlant dÕordonner les détails de la vie civile, leur parait un sultan, et tout ce qui lui obéit, une troupe dÕesclaves. Ce que je dis de leur intelligence, de leurs combinai- sons, nÕest point contradictoire avec ce que jÕai dit de leur apathie, de leurs facultés bornées ; cÕest toujours en nous comparant à eux, nos arts et nos jouissances aux leurs, que nous les jugeons ; mais il faut comparer leurs moyens à leur fin, leur volonté à la manière dont ils lÕexécutent : or, en supposant, comme cela est très-vraisemblable, que leur souverain bien soit la liberté et le repos, ils nous paraissent sols, indolens, stupides, quand nous

les voyons pendant le jour couchés dans leurs hamacs ; mais dans le fait, ils sont libres et tranquilles, ce qui annonce tous leurs besoins satisfaits ; et nous avons re-

connu que pour les satisfaire, ils ont tout ce qui leur faut dÕfridustrie, dÕactivité et de persévérance. Ils se soumettent au travail, aux plus pénibles efforts, aussitôt quÕils sont nécessaires. Plus agiles que Vestris, ils danseraient aussi bien que lui sÕils voulaient sÕy exercer. Ils tirent mieux que nos meilleurs canonniers, témoin celui qui avait si bien calculé la projection dÕune flèche en diagonale ; et quant à leur per sévérance, quand ils veulent quelque chose, rien ne leur coûte pour lÕobtenir ; aucunes difficultés ne les arrêtent : jÕen ai la preuve. Mon apparition dans leurs villages sÕétait répandue à de grandes distances chez les indiens qui nÕavaient aucune communication avec les blancs. Ils apprirent quÕun chef blanc était venu chez leurs alliés et leur avait fait des présens. Une tribu entière de soixante individus, qui était à plus de cent lieues de nos établissemens, se mit en route pour venir me voir. On leur dit que jÕétais à Oyapock, où je nÕétais

plus. Ils parcoururent toutes les rivières par lesquelles jÕavais passé, et vinrent enfin me chercher, après trois mois de marche, à Surinam où jÕétais alors. Cette émigration dÕindiens fut un évènement dans la colonie hollandaise. On arrêta leurs pirogues ; on leur demanda ce quÕils voulaient. Ils expliquèrent fort bien quÕils cherchaient le chef français, quÕils avaient à lui parler j et en effet, ils mÕabordèrent sans embarras. Leur chef me dit : « Tu as donné des haches et des armes à feu à telle nation, nous venons tÕen demander. » Je leur donnai ce quÕils désiraient. JÕeus tort. dÕy aj outer des liqueurs fortes, qui les mirent en fureur ; il nÕy eut cependant pas de sang de répandu, et ils sÕen retournèrent fort. contens dÕeux et de moi. Ainsi, ce que nous taxons chez eux, et ce qui a pour nous tous les caractères de lÕindolence et de lÕennui, est un choix libre et raisonné de cette manière dÕêtre et de jouir qui se convertit en un mouvement très-animé quand ils ont un but ; et ce but t qui était alors dÕobtenir six haches et trois fusils pour toute la peuplade, est souvent une visite amicale dÕun village à un autre.

Ils sÕinvitent, ils se régalent, et leurs fêles

se terminent comme les nôtres par le jeu et la danse, amusemens simples et inno, cens, tant quÕils ne reçoivent pas de nous de dangereuses instructions ; car parmi ceux qui nous fréquentent, il y en a déjà qui aiment passionnément le jeu de dez, et qui se louent pour avoir de quoi jouer.

Mais de toutes leurs combinaisons, la plus étonnante, et quÕon a fort peu remarquée, cÕest leur langue douce, agréable, abondante en voyelles ainsi quÕen synonymes, et dont la syntaxe est aussi ordonnée que sÕils avaient une académie. Le galibi est la langue universelle de tous les indiens de la Guyane. Isaac Nasci, très-savant juif de Surinam, en a composé un dictionnaire quÕil mÕa montré, et que jÕai parcouru.

Chaque mot indien est traduit en français, en latin et en hébreu rabinique ; car Isaac Nasci possède les langues anciennes, et après mÕavoir fait remarquer toutes les différentes parties de leur syntaxe, il me surprit étrangement en mÕassurant que tous les substantifs galibi étaient hébraïques : le mot ame, dans lÕune et lÕautre langue, sÕexprime littéralement par souffle.

Je nÕai pas besoin de dire que lÕabondance

des syncyniçs galibis, nÕest relative quÕaux : choses usuelles, et aux idées familières aux indiens ; on conçoit bien que nous avons une e quantité de mots dont ils nÕont ni la connaissance ni le besoin ; nos livres, nos villes, nos spectacles, etc., nÕont aucune place dans leur dictionnaire. Ils ne savent pas même exprimer le mot lois ; et celui de Dieu 9 sÕy rend par lÕexpression hébraïque de maître ou seigneur, titre pour eux inapplicable à un être de leur espèce. Une autre observation du savant juif dont je parle, est que la conformité des deux langues ne porte que sur les noms de choses, tels que pierre, arbre, terre, animal, etc., tandis que les expressions métaphysiques, celles qui expriment des senti mens ou des idées, ne se ressemblent que dans les terminaisons. Isaac Nasci, très-occupé de sa découverte, me dit en avoir fait part à la société royale de Londres, et à M. de Voltaire, auquel il avait écrit des lettres très-spirituelles sur sa déclaration de guerre aux juifs et à la genèse, que Nasci défendait en chronologiste plus quÕen théologien ; car il nÕy avait ni pédanterie, ni fanatisme dans sonÕ érudition. Ses études sur la construction et lÕorigine des

langues, sur le caractère particulier de la langue des indiens, Pavaient conduit à croire à lÕexistence dÕune langue primitive, dont lÕaltération, par la dispersion des familles et des peuplades, avait produit di vers dialectes. Ce système est au nombre de ceux quÕon peut admettre ou rejeter ; mais il est difficile à un homme qui connaît les sau vages et lÕhistoire ancienne, de ne pas admettre quelques institutions traditionnelles, communes à la grande pluralité des familles du genre humain. Comment se fait-il que lÕarc des indiens de la Guyane soit précisément le même que celui des parthes et des numides ; que leur bouclier soit celui des romains ? La lance, le javelot se trouvent dans toutes les îles de la mer du sud, comme chez les grecs et les asiatiques. Si nous considérons ces sauvages comme indigènes, comme ayant habité de tout tems, eux et leurs pères, la terre qui les nourrit, de qui tiennent-ils-leurs arts, leurs découvertes, la langue quÕils parlent, sans en pouvoir analyser ni les tems ni les verbes ? et com- ment se sont-ils rencontrés dans presque toutes leurs institutions, leurs mœurs, leurs habitudes, avec les anciens peuples et les

sauvages modernes de toutes les parties du.

globe ? Il me semble quÕon ne peut résoudre ces questions quÕen supposant dans la nature et lÕorganisation de lÕhomme, un premier type universel de société naturelle, qui sÕest transmis de la première famille à toutes les autres, ou qui sÕest développé par-tout ou.

se trouve une portion quelconque du genre humain. Dans lÕun ou lÕautre cas, nos sau- r vages de la Guyane, tout bornés quÕils nous paraissent,sont comparativement à ceux des jerses magellaniques et à plusieurs peuplades des îles de la mer du sud, ce quÕétaient les athéniens comparativement aux scythes.

Ils nous représentent plutôt lÕamélioration de la société naturelle que la dégénération ; et tout en en concevant la perfectibilité, par leur rapprochement de nos sociétés po- litiques il est plus que douteux que, devenant leurs instituteurs, nous les rendissions plus sages et plus heureux. Je ne connais que les quakers qui pussent, avec avantage pour eux, se charger de leur civilisation.

Cette secte est la seule qui nous présente le phénomène de lÕégalité primitive dans lÕordre social perfectionné ; mais la pureté de sa morale, en lui interdisant toute. domi-

nation, la met au rang des sociétés religieuses, et non des sociétés politiques ; car elle ne saurait se maintenir par ses propres forces. Ainsi les indiens, devenus quakers, et participant comme eux au commerce et aux lumières des européens, seraient obligés de renoncer à la seule propriété dont ils connaissent le prix, celle de lÕindépendance ; ils obéiraient, comme les quakers au gouvernement qui se chargerait de les protéger, et nous avons remarqué leur aversion pour lÕobéissance. Si nous ne voulons les instruire que pour notre utilité, comme instrumens de luxe ou de culture, cette acidité de conquête nous fait illusion ; leur petit nombre, leur résistance à toutes nos tentatives, rendent le but ridicule et les moyens très-difficiles.

Je prévois les objections, les censures que provoquent ces observations. Me voilà comme Jean-J acques, lÕapologiste de la vie sauvage, le détracteur des opinions religieuses et même de la civilisation ; je ne suis rien de tout cela. Je désire au contraire passionnément le perfectionnement des sociétés naturelles, religieuses et politiques ; jÕen respecte tous les liens, toutes les bases ;

je né voudrais coopérer au bouleversement dÕaucune : mais lÕhypocrisie de la cupidité, celle de lÕorgùeil, le dénigrement ou lÕenthousiasme ne mÕen imposent point ; ici jÕexamine des faits et les inductions quÕon peut raisonnablement en tirer ; je cherche la marche de la nature, celle de nos passions ; et en observant de près les hommes des bois, leurs mœurs, leur existence sociale, je les vois décidés pour leur état de société naturelle, et redoutant celui de société poli- tique, aussitôt quÕils en voient la puissance et les effets, cÕest-à-dire, la domination des uns et la servitude des autres, et je dis quÕils nÕy parviennent ordinairement que par la route des crimes et des malheurs, bien plus que par celle des vertus et des lumières.

JÕarriverai tout-à-lÕheure à lÕobjet et au résultat de nos missions : considérons maintenant comment les indiens, par leurs propres forces et sans notre intervention, peuvent se former en corps de peuples, bâtir des xilles, établir un gouvernement, un empire, tels que ceux du Mexique et du Pérou ! Il est évident que cette révolution commence par lÕusurpation, la conquête et la superstition.

Nous avons vu que dans la langue galibi,

le mot de maître ou seigneur signifie Dieu.

Ainsi un chef de village, après quelques succès à la guerre, se rend recommandable à sa tribu, et redoutable à ses voisins : sÕil les subjugue, sÕil ose commander en souverain, il en prend bientôt le titre et se constitue Dieu, ou dÕorigine céleste, comme les Incas. De cette théocratie naissent tous les lacets de la tyrannie, soutenue par ceux qui en partagent les prérogatives, et par ceux que la terreur ou la crédulité lui soumettent. Vient ensuite la révolte des opprimés, des incrédules qui, se rappelant leur société primitive, celle quÕavaient formée leurs pères, fondent sur ce modèle la république de Thascala, second degré de la société politique ; car le premier, sous toutes les zones, a dû être nécessairement la monar- chie, ainsi que nous lÕatteste lÕhistoire des quatre parties du monde, celle des peuples barbares, comme celle des peuples civilisés.

Je suis donc de lÕavis de M. Hume, qui soutient contre Locke et Jean-Jacques, lÕinexi.,.

tence du contrat social primitif, et lÕétablis- sement par la force de tous les gouvernemens. Voici maintenant ce que je conclus de ces observations.

On suppose mal-à-propos, tous les sauvages dans un état de barbarie, et nous ayons presque toujours tort de nous mêler de leurs affaires. Les indiens de la Guyane, qui ont très-peu dÕesprit, dÕénergie et de connaissances, sont cependant parvenus a un état social, raisonnable et suffisant pour la somme de jouissances et de bonheur à laquelle ils veulent atteindre.

Nous n avons rien à gagner pour notre compte, attendu leur petit nombre, et fort peu à espérer par leur changement dÕétat.

En appréciant impartialement les considérations religieuses et politiques, qui à diverses époques, et chez plusieurs nations européennes, ont déterminé lÕétablissement des missions en Amérique, on ne peut que gémir sur le mélange dÕavidité, de cruauté et de fanatisme qui les a trop souvent signalées ; mais il nÕy a rien à objecter, et lÕon ne peut quÕapplaudir à la pureté du zèle qui engage un homme à portera ses semblables les bienfaits et les préceptes de la religion révélée. Cependant nous nÕavons aucune obligation, aucun motif qui nous détermi- nent pour les indiens, de préférence aux mahométans, aux disciples de Confucius, à

ceux du grand Lama ; et si les gouvernemens chrétiens paraissent aujourdÕhui dégoûtés de ce genre de conquête en Asie et en Afrique, je ne vois pas plus de raisons pour les leur faire rechercher en Amérique.

Il faut dÕailleurs, pour y réussir, une telle réunion de vertus et de talens, que parmi les jésuites même, on comptait fort peu de missionnaires distingués ; et quand on considère la difficulté de faire entendre à ces pauvres indiens la métaphysique et les mys- tères de la religion, sans le secours des livres et des explications que la pauvreté théologique de leur langue ne comporte pas, on conçoit leur résistance ouverte, ou leur différence simulée pour des pratiques extérieures, qui ne signifient rien pour eux lorsquÕils reçoivent le baptême, ou même lorsquÕils portent une croix comme le chef Augustin.

Peu après mon arrivée à Cayenne, une des missions projetées dans la baie de Vincent Piazow fut établie. Nous y convoyâmes deux prêtres, des ouvriers, des marchandises de traite et un détachement de fusiliers commandé par un sergent aux ordres des missionnaires ; ceux - ci parcoururent la

baie, rassemblèrent les indiens, et, moyen- nant les présens quÕils leur firent, ils parvinrent à les réunir tous les dimanches dans la chapelle quÕils avaient fait construire ; ils les catéchisaient, les baptisaient et les faisaient assister au service divin, en leur distribuant chaque fois une ration de taffia.

Les approvisionnemens sÕétant épuisés, les indiens restèrent dans leurs carbets. Le missionnaire commandant eut lÕindiscrétion de les envoyer chercher par des fusiliers ; ceux - ci resisterent, et nous députèrent leurs chefs, qui arrivèrent à Cayenne avec leurs familles, pour nous porter leurs plaintes. M.. de Fiedmont étant absent, ils se rendirent chez moi, et voyant leur image et leurs mouvemens répélés dans les glaces qui ornaient la salle où je les reçus, ils débutèrent par des cris de joie et de surprise ; ils se mirent à danser, touchant les glaces et leur parlant, cherchant à voir ce qui était derrière ; mais ce premier mouve- ment calmé, et sans attendre lÕexplication du prodige, ils reprirent leur contenance grave, sÕaccroupirent sur le parquet, et me fixant dÕun air mécontent, me tinrent à-peuprès ce discours, en présence du préfet

apostolique et de plusieurs officiers civils et militaires.

« Nous venons savoir ce que tu nous veux, pourquoi tu nous as envoyé des blancs qui nous tourmentent ? Ils ont fait un traité avec nous, quÕils ont violé les premiers.

Nous étions convenus, moyennant une bouteille de taffia par semaine, de venir les entendre chanter et de nous mettre à genoux dans leur carbet ; tant quÕils nous ont donné le taffia, nous sommes venus ; quand ils lÕont retranché, nous les avons laissés sans leur rien demander, et ils nous ont envoyé des soldats pour nous conduire chez eux. Nous ne le voulons point. Ils veulent nous faire labourer à la manière des blancs, nous ne le voulons point ; nous pouvons te fournir vingt chasseurs et pêcheurs, à trois piastres par mois pour chaque homme : si cela te convient nous le ferons ; mais si tu nous fais tourmenter, nous irons établir nos carbets sur une autre rivière. »

Je les assurai fort quÕils nÕauraient plus à se plaindre, que cÕétait pour les secourir et non pour les tourmenter que nous leur avions envoyé des missionnaires. Je chargeai le préfet de leur expliquer lÕobjet re-

ligieux de la mission. Son sermon fut inutile. Ils répondirent par des éclats de rire ; et si dans la première édition de cette note, comme dans celle-ci, je supprime le dialogue qui eut lieu entre le préfet et les indiens, cÕest parce quÕil paraîtrait, comme les harangues de Salluste et de Tite-Live, fait après coup ; mais la vérité est quÕils par- laient avec respect du Dieu maître de tout, et quÕils se moquèrent du paradis et de lÕenfer. Lorsque le préfet leur dit quÕils seraient punis éternellement sÕils mouraient sans baptême, ils lui répondirent en riant : « Montrez-nous le paradis et lÕenfer, et « ceux qui y sont. »

Je voulus profiter de cette occasion pour connaître leurs idées religieuses. LÕinterprête était intelligent et parlait facilement leur langue ; je les accablai de questions, à plusieurs desquelles ils ne répondirent rien, ou seulement ces mots, nous ne savons ; notamment sur lÕimmortalité de lÕame. Ils croient à la création et à la conservation du monde par un Etre tout-puissant ; mais ils nÕont ni culte ni cérémonie ; et quand je lis dans quelques relations quÕils ont des prêtres, des médecins, des rites su persti-

tieux, je suis fondé à rejeter cette asser- tion. ils ont un sentiment de justice naturelle qui les dirige, et paraissent disposés à la croyance dÕune autre vie plus heureuse que celle-ci, à en juger par le respect avec lequel ils traitent les morts ; mais comme ils nÕont ni annales ni traditions doctrinales, jÕai vu et entendu dire quÕils ne sÕexpliquaient jamais sur cette croyance, au lieu quÕils parlent fréquemment du maître de tout, dont lÕexistence leur paraît démontrée ; et cÕest une chose bien remarquable, que ces hommes grossiers aient sur la Divinité des idées plus justes que les peuples les plus polis de lÕantiquité. SÕils ne connaissent pas les vérités révélées, et sÕil est difficile de les leur faire entendre, au moins ne sontils pas imbus des absurdités du polytéisme grec et romain. Ils nÕont pas ce risque à courir en se soumettant à nos instructions ; mais à moins dÕen faire de parfaits chrétiens, comment nÕhésiterions-nous pas à leur faire connaître toutes les angoisses de la richesse et de la pauvreté, nos vices et nos besoins.

Souvenons - nous, avant de les attirer à nous, quÕaucun indien nÕa jamais été tenté de se tuer, quÕaffranchi de toute dépen-

dance, il nÕa au-dessus de lui, dÕautres, pouvoirs que ceux de la nature, et que sÕil a peu de vertus, la liberté de ses goûts et de ses penchans est rarement criminelle.

Si de cette enfance de la société, qui nous en rappelle. lÕinnocence, nous jetons un coup-dÕœil sur celle où nous vivons, nous.

ne formerons pas le vœu du philosophe de Genève, de retourner dans les bois, ou de lÕamener nos institutions à leur antique origine. Quand on considère combien sÕest agrandi pour nous le domaine de la pensée, cette seule conquête pourrait compenser toutes nos servitudes, et suffit au moins, pour- en alléger le poids. Elle nous prouve aussi par les faits, quÕil nÕest pas dans la destinée de lÕhomme de sÕarrêter aux plus simples combinaisons de lÕordre social, et que cette faculté dÕintelligence qui même en en abusant, sÕétend par lÕexercice, ne saurait être rétrograde. Il y a sans doute un.

beau idéal dans lÕordre social,. et ce qui est moins chimérique, une amélioration.

progressive, quÕil ne peut nous être refusé, dÕatteindre. Mais quÕil est dangereux dÕentreprendre la reconstruction dÕune ancienne, société comme celle dÕun ancien bâtiment,.,

en en brisant, en en dispersant les vieux ma- tériaux ! Nous nÕavons vu quÕune fois - en vingt- cinq siècles, un Lycurgue et des spartiates qui ne surent imposer à leurs vices et à leurs passions, dÕautre frein que la plus grande énergie dÕun autre vice et dÕune autre passion, lÕorgueil individuel et la domina- tion commune ; vertu sauvage au sein de la cité, féroce dans ses rapports extérieurs.

Mais enfin il en résultait un empire, une force sociale imposante, et elle a duré plusieurs siècles ; tandis que nous venons de voir lÕivresse licencieuse de lÕégalité, de lÕindépendance, armée de haches et de bourreaux, détruire également les bases de la société naturelle et celles de la société politique. Exemple mémorable pour les réformateurs ! Il est douteux que celui de Lacédémone, malgré son génie, sa vertu, ses succès, ait rendu ses citoyens plus heureux et meilleurs que nos indiens ; il est certain que ceux de notre tems nous ont rendu plus misérables. Tous leurs efforts, quelle quÕait été leur intention, nÕont abouti quÕà produire le déchaînement de tous les vices, de toutes les passions, et lÕexécrable alliance de lÕhypocrisie et de la cupidités

La vraie philosophie, celle des hommes bons et éclairés de tous les siècles, nÕa point à se défendre de ces horribles résultats. En vain on voudrait la flétrir de cette imputa- tion et étouffer sa voix : elle sÕavance à pas lents, mais assurés, au milieu du genre humain, avec le double flambeau de la morale et de lÕhistoire. Les hommes sincè- rement religieux sont ses amis ; et que deviendraient ceux qui nÕont pas le don de la foi, si on les privait aussi de celui de la raison exercée par lÕétude et la méditation ; qui trouve dans les bois, dans les entrailles de la terre, comme dans le firmament, la preuve de lÕexistence de Dieu et celle dÕun ordre éternel, immuable, retentissant dans notre conscience, par le sentiment intime du juste et de lÕinjuste ! La vraie philosophie reconnaît ses langues et son berceau dans le carbet des indiens, et nÕentend point y replacer notre décrépitude, encore moins nous rendre la vigueur de la jeunesse, en nous coupant par morceaux, comme la fille dÕEson et le comité de salut public.

Mais cet institut sublime, qui révèle à lÕhomme sauvage la loi naturelle, la vraie philosophie en conserve le registre ; et cÕest

avec ce texte sacré quÕelle confronte incessamment nos lois positives, en nous apprenant par la voix de Bacon, que toute loi déclaratoire regarde vers le passé : elle est supposée éternelle par sa nature ; il nÕy a que sa manifestation qui est naturelle : cÕest lÕéquité qui lÕexplique, avec le tems qui la consulte, et avec la nécessité qui lui demande du secours.

Quand nous voudrons proposer aux indiens les lois qui ont ce caractère, et celleslà seulement, ils nÕy résisteront pas ; mais jusquÕà présent nos secours leur ont été plus funestes quÕutiles. Nos liqueurs fortes les détruisent, notre supériorité les tourmente, notre industrie les corrompt, et nos missionnaires les contrarient sans les instruire.

En examinant donc dans les déserts et dans les établissemens de la Guyane, les deux espèces dÕhommes quÕon y rencontre, les blancs et les indiens, on trouve quÕils ont agi respectivement les uns sur les autres, par le contraste de leurs vices, plus que par celui de leurs qualités. Il nÕest pas douteux que lÕinsouciance des indiens, leur goût pour lÕindépendance, leur dispersion,

leur vie errante, leurs habitudes de chasse et de pêche, ne se soient communiquées aux colons blancs, qui leur ont donné en échange leur intempérance, et quelques habitudes de fausseté, dÕavidité, très - remarquables dans plusieurs de leurs chefs, tels que ceux dÕAprouague et de K ourou. Il nÕy arien de pire que cette dégradation réciproque de la vie sauvage et de la civilisation : lÕune et lÕautre y perdent tous leurs avantages.

Le gouvernement qui la tolère manque à ses obligations, nuit à ses propres intérêts ; car ce quÕil maintient, ce quÕil gouverne, dans un tel ordre de choses, est une dépense sans but et un désordre sans excuse.

SÕil voulait une colonie dans la Guyane, elle devait, plus quÕaucune autre, fixer son attention et sa sollicitude. Il ne suffisait pas, comme aux Antilles, dÕy jeter des hommes et de lÕargent ; il fallait de plus, pour réussir, dÕhabiles combinaisons de police et de culture. Je crois lÕavoir démontré dans mes mémoires et ma correspondance.

Par M. MALOUET

LETTRE A M S.\*\*,

SUR

LE VOYAGE A SURINAM, Par le capitaine STEDMAN.

4

Vo u s nÕêtes pas le premier qui me reprochez de nÕavoir pas parlé dans mes mé- moires de ceux du capitaine Stedman ; mais, quelque extraordinaire que cela paraisse, je dois convenir que je ne les avais pas lus. ])Ia vie errante depuis plusieurs années, et les circonstances qui ont déterminé lÕimpression de mes manuscrits, expliqueraient cette négligence, si tous ces détails nÕétaient plus quÕindifférens. Toute la partie descriptive de lÕouvrage de M. Stedman est dÕun grand intérêt. Il est rare de trouver dans un jeune militaire autant dÕaptitude aux observations et aux recherches les plus variées. Il raconte avec simplicité, et souvent avec grâce, tout ce quÕil voit, tout ce quÕil sent. Ses aventures, ses com- bats, ses dangers, ses amours sont entre-

mêlés de détails curieux sur lÕhistoire naturelle de la Guyane, sur la vie sauvage, sur la culture et la police dÕune riche colonie.

Il y a dans sa narration une originalité piquante, de la sensibilité, de lÕinstruction, et toujours de bons sentimens.

Arrivé à Surinam, trois mois après le départ du capitane Stedman, je regrette bien de ne lÕy avoir pas rencontré. Outre les raisons qui me lÕauraient fait rechercher, nous aurions eu un point de rapprochement commun chez madame de Godefroy, dont le beau caractère ne sÕeffacera jamais de ma mémoire. On a vu que je mÕétais plu à lui rendre hommage ; mais par considération pour cette femme respectable et pour plusieurs autres propriétaires de Surinam, dont la conduite est irréprochable, jÕaurais voulu que le capitaine Stedman nÕeût pas autant insisté sur les détails horribles de cruautés exercées envers les nègres, Comment le même homme, qui se vouait avec intrépidité à la poursuite et à la des- traction des esclaves révoltés, prend-il autant de soin de justifier leur révolte ? Ne pourrait - on pas sÕétonner aussi que les hommes les plus incapables de telles atro-

cités, nÕen soient pas moins ardens à soutenir la nécessité de lÕesclavage sans limites, sans protection efficace pour lÕesclave ? Effet déplorable de lÕinconséquence du désaccord de nos sentimens et de nos intérêts.

Mais à qui appartient-il dÕen rétablir lÕharmonie, si ce nÕest aux gouvernemens ? et comment ont - ils pu, comment peuventils encore sÕaveugler sur les suites malheureuses de leur imprévoyance ? Nous : voilà maintenant accablés de démonstrations sur les dangers dÕune insurrection, sur ceux de la liberté des noirs et sur les crimes habituels du despotisme domestique : en faut-il davantage pour prendre un parti juste, nécessaire, uniforme, dans le régime intérieur des colonies ? De quoi sÕagit-il pour lÕétat comme pour les particuliers ?

dÕordonner, de protéger le travail, de soumettre les travailleurs au propriétaire, et tous les deux à la loi. Je ne reviendrai pas sur tout ce que jÕai écrit sur cette matière ; mais je répète bien affirmativement ici que les colonies périront, si on ne se presse de réparer tant dÕerreurs et de malheurs, par des mesures plus morales, plus politiques que celles quÕon a adoptées.

Dans les sept campagnes du capitaine Stedman contre les nègres marrons, on ne trouve pas une bataille rangée, ni un aperçu de la force de lÕennemi. On voit seulement quÕune vingtaine de leurs villages ont été détruits, dÕoù lÕon pourrait induire un nombre très - considérable de révoltés : mais tous ces villages détruits étaient successivement habités et recons- truits en vingt-quatre heures, par la-même troupe ; et dans les informations multipliées que je me suis procurées à cette époque, soit des membres de la régence, soit du colonel Fourjéoud et de ses officiers, jÕai constaté quÕils nÕavaient jamais aperçu cent nègres sous les armes, et quÕils nÕestimaient pas à mille, y compris les femmes et les enfans, la totalité des marrons. Je trouve aussi une grande différence dans lÕestimation faite par le capitaine Stedman, des nègres libres de Doca et de Saramaca, et celle à laquelle je suis forcé de mÕarrêter.

Tous les rapports que jÕai réunis avec beaucoup de soin, nÕen portent pas le nombre au-delà de trois mille cinq cents têtes.

Mais jÕai déjà remarqué dans mes Mémoires, quÕil est très-difficile dÕobtenir des

résultats précis et incontestables sur la statistique dÕune colonie étrangère. La population, les revenus, les impôts surpassent, selon le capitaine Stedman, toutes mes estimations. JÕavais rassemblé plusieurs états de différens bureaux, qui ne sÕaccordaient pas. JÕai pris un terme moyen, et lui le plus fort terme. Je doute quÕen 1777, il y eût à Surinam plus de quatre mille blancs et de 70,000 noirs. Je ne crois pas davantage quÕil nÕy eût que vingt mille nègres employés à la culture des terres, 1. 9 parce que le luxe dÕun nombreux domestique ne sÕétend quÕà un petit nombre de grands propriétaires ; 2.° parce que tous les nègres ouvriers vont à la place quand ils ne sont pas occupés à leur métier ; 3.° parce que le produit total des cultures de Surinam, estimé alors à vingt-quatre millions tournois, surpasse celui que pourraient donner deux mille travailleurs.

Parmi les faits curieux rapportés par le capitaine Stedman, il en est un sur lequel jÕavais recueilli plus de détails que nÕen donne lÕestimable voyageur Je ne les ai 1 Ce sont des nègres ayant deux griffes au lieu de doigts aux pieds et aux mains.

£ ns rapportés, parce quÕà mon retour en Europe, jÕappris que ce prodige avait été rejeté en Hollande comme une fable ; et tout convaincu que jÕétais par des témoins oculaires respectables, je ne voulus pas mÕexposer à lÕimputation dÕune absurde crédulité. Mais, appuyé maintenant de lÕautorité dÕun homme vrai et éclairé, je dirai ce que jÕen sais.

Le gouverneur Nepweu fut le premier qui me raconta le fait ; et le capitaine Frédéric, qui avait été envoyé à Saramaca, et qui avait vu ces nègres dÕune monstrueuse conformation, eut la complaisance de me faire part de toutes les informations quÕil sÕétait procurées. Ces nègres, au nombre de cinq, ayant aux pieds et aux mains des griffes au lieu de doigts, avaient été trouvés dans les bois par les marrons et conduits a leur village, où ils vivaient en sauvages, sans chercher à sÕéchapper. Ils ne parlaient aucune langue connue. Leurs sons étaient inarticulés et ressemblaient au gloussement. Ils sÕexprimaient par signes, et ils indiquaient, en montrant le cours du soleil et celui de la lune, la durée du tems quÕils avaient passé dans les bois, et le point du continent

dÕoù ils étaient partis pour arriver dans la Guyane. De lÕinterprétation de leurs signes., on concluait quÕils venaient du côté du Pérou ; quÕils avaient marché pendant trois mois : quÕils avaient vécu de fruits et de graines sauvages : mais on ne savait sÕils appartenaient à une espèce. ainsi conformée, ni ce quÕils pensaient eux-mêmes de leur difformité. Leurs manières nÕavaient rien de féroce : ils étaient doux et timides, nageant fort bien, grimpant sur les arbres comme des singes, ne cherchant point à accoster les femmes des autres nègres, qui les fuyaient ; mangeant de la viande crue quand on leur en donnait, et paraissant, au surplus, tellement tristes et ennuyés de leur existence, quÕon ne supposait pas quÕils pussent vivre long - tems. Deux étaient morts au bout de six mois. Tous ces détails avaient été résumés dans un procèsverbal qui me fut communiqué, et qui doit se trouver en Hollande dans les archives de la société. JÕen parlai un jour à M. de Buffon, qui me dit poliment : Monsieur, si vous lÕaviez vu, je le croirais ; mais le procès-verbal ne me suffit pas. JÕajouterai quÕun des chefs de Saramaca, qui 111eÕ fut

présenté par le colonel Fourjéoud, et avec lequel je mÕentretins par le moyen dÕun in- terprête, me répéta les mêmes détails.

Toutes les descriptions du capitaine Stedman ont le mérite particulier dÕorner sa narration, en se trouvant naturellement liées aux objets les plus étrangers à lÕhis- toire naturelle. CÕest dans une partie de chasse quÕil vous raconte lÕhistoire des oi.

seaux ou des quadrupèdes quÕil a tués. Vous assistez avec lui aux repas somptueux du gouverneur, et cÕest la quÕil vous décrit les fruits délicieux de la zone torride. On le suit dans sa baie, on navigue avec lui sur la rivière de Cottieu avant de connaître cet énorme serpent quÕil attaque dans lÕeau, et que vous voyez suspendu, écorché par un nègre, pendant que le capitaine en dessine les dimensions. Il ne vous parle des nègres, des indiens, de leurs mœurs, de leurs usages, que lorsquÕil est en scène avec eux. On le voit toujours agissant dans le fond du tableau ; et dans ce quÕil dit, dans ce quÕil fait „ on voit toujours un homme

aimable et bon. CÕest le premier européen amoureux dÕune mulâtresse, qui ait obtenu pour elle, non-seulement lÕintérêt, mais

même le respect de ses lecteurs. On aime avec lui sa chère Joaïma, dont la fin déplorable nous rappelle avec amertume des scènes dÕhorreur, trop multipliées dans cet ouvrage.

Je reviens à la guerre des nègres mar- rons. Recueillons au moins dans les tristes récits du capitaine Stedman, de salutaires instructions ! Quelques centaines dÕesclaves mal armés suffisent pour tenir dans un état dÕalarmes continuelles quatre ou cinq mille colons : des milliers de soldats, dÕexcellens officiels périssent à leur poursuite dans des fatigues inouïes. LÕétat est obligé à lÕentretien dispendieux dÕune armée, et cÕest à côté de cet affligeant spectacle, quÕon voit chez madame Godefroy et chez les habitans qui lui ressemblent, lÕordre, la paix, lÕaisance et le travail sans contrainte. Là où le régime est bon, on nÕa nul besoin de soldats ; on ne connaît ni les incendies, ni les massacres : les nègres en préservent leurs maîtres. Là où lÕavidité et les vices des blancs nÕont point de frein, le désespoir des nègres et leur cruauté nÕont plus de terme ; et lÕon ne se déciderait pas en Europe, à définir, à limiter, à protéger cette

servitude inévitable de travailleurs noirs en Amérique. Il y a des hommes, je le sais, qui sÕindignent contre toute espèce de limites, qui appellent anglomanie, philosophisme. Il faut bien les laisser dire, mais non les laisser faire. On ne peut sÕabandonner aveuglément quÕaux conseils de lÕexpérience, aux préceptes de la justice.

Par M. M ALOU E T.

CONSEILS ADRESSES A UN JEUNE HOMMES cÕ..-, MON cher chevalier, vous avez de la noblesse dans les sentimens, de la bonté dans le cœur, un esprit agréable et très-

cultivé : voilà bien des moyens dÕintéresser et de plaire ; mais, croyez-moi, il nÕy en a pas encore assez pour satisfaire lÕambition que vous montrez de subjuguer tous les cœurs, de tourner toutes les têtes. Ce désir si

1 LÕobjet de ces Conseils nÕest plus. Le jeune.

homme à qui ils étaient adressés, avait en effet beaucoup dÕesprit, de connaissances et de vertus. Les.

excellentes qualités dont il était doué auraient pu le faire adorer ; celles quil voulait se donner le rendaient insupportable. Les conseils, comme on lÕimagine bien, ne lÕavaiént point corrigé, et la mort lÕa enlevé malheureusement lorsque lÕâge et lÕexpé- rience commençaient à le détromper sur la vanité de ses succès de cotterie, de ces petits triomphes tisur- pés, quÕon nÕobtient quÕà force de soins, dÕatten- tions et de sacrifices, et quÕon ne soutient quÕavec.

£ >lus dÕçffort^ enCOl.,

général de plaire est difficile à concilier avec le desir dÕinspirer des affections fortes et profondes. Si vous voulez être aimé, cherchez moins à être ainlable ;.. On disait au président de Montesqui eu que Fontenelle nÕaimait personne : « CÕest ce qui fait, répondit le président, quÕil est si aimable. » Pensez ce mot, mon cher chevalier ; il peint le monde. En. effet, ce quÕon y appelle un. homme aimable, est dÕordinaire un homme dÕun esprit animé, dÕune conversation piquante, dÕun com- merce doux et facile ; mais ce nÕest pas celui dont il faut faire son mari, son amant, son ami ; les hommes faits pour les sentimens tçijdrgs et solides, mettent un intérêt trop faible à ce qui occupe essentiellement la société, pour lui en inspirer un très-vif.

Pour mériter dÕêtre aimé, ce nÕest pas assez de mettre sa gloire. à être aimé, il faut y attacher son bonheur.

Prenez-y garde, mon cher chevalier, vous vous faites illusion sur les moyens de plaire : jaloux de toutes les sortes dÕagrémens, vous

voudriez réunir en vous toutes les qualités, qui plaisent aux autres ; et lorsque vous rencontrerez dans la société un homme-qui,

par le tour de son esprit, par ses manières, par son humeur, vous paraît faire une impression généralement agréable, vous êtes tout de suite tenté dÕimiter tout ce qui plaît en lui. Vous vous dites : je serai, quand je voudrai, aussi gai, aussi animé, aussi spirituel, aussi galant ; pourquoi ne. plairais-je pas autant que lui ?

Vous avez adopté une erreur bien plus extraordinaire encore pour un homme de votre âge. Vous avez réfléchi sur la société, sur les hommes, sur ce qui les intéresse, les séduit, leur plaît ou leur déplaît, et, dÕaprès vos observations, vous vous êtes fait des principes sur lesquels vous vous imaginez régler vos démarches et le cours de votre vie.

Assurément, cÕest fort bien fait que de réfléchir sur le cœur humain et sur le monde ; mais les réflexions qui ne sont pas le fruit de lÕexpérience, ont ordinairement bien peu dÕempire et de solidité ; et, quant au plan de conduite que vous vous êtes formé, prenez-garde quÕil ne vous égare au lieu de vous guider.

Mon cher chevalier, mettez-vous bien avant dans lÕesprit cette vérité impor

tante, quoiquÕen apparence simple et commune ; cÕest que non-seulement on nÕest jamais bien que ce quÕon est, mais même quÕon nÕest jamais que ce quÕon est. LÕambitieux, lÕintrigant, lÕhomme frivole qui passe sa vie à ne voir le monde quÕen visite, peut, à force dÕattention sur lui-même, et sur-tout de mobilité dans sa vie, en impo- ser par de fausses vertus, des manières factices, un caractère emprunté ; mais on ne trompe ni ses amis, ni ses connaissances habituelles. Regardez autour de vous, et nommez-moi un seul homme qui ne finisse par être apprécié et jugé ce quÕil est, par ceux qui vivent de suite avec lui.

On naît avec un caractère et un tour dÕesprit quÕil nÕest pas plus possible de changer que la forme de ses traits. Une femme peut, avec du goût et des soins, montrer sa figure avec avantage, en relever adroitement les a g rémens, et en déguiser les défauts ; mais cÕest à quoi son art doit se borner. Je ne connais point de femme qui mette du blanc sans que toutes les personnes de la société sÕen aperçoivent et sÕen moquent. Il est cepen- dant bien plus indifférent de farder son teint que son caractère ; et, après tout,

quand vous nÕaurez aucune prêtention sur une femme, que vous importe quÕelle ait du blanc ? SÕil sert à cacher une peau noire, ou tachetée, ou flétrie, il ne trompe que vos yeux, et cÕest pour leur plaisir. Mais comment prétendre cacher toujours son caractère ? Il perce et sÕéchappe à chaque instant. Malgré toute lÕattention et tous les soins quÕon peut y apporter, les passions et la vanité, mises en jeu par mille circonstances imprévues, le décèlent et le trahissent sans cesse.

JÕaime cette maxime chinoise : LÕame nÕa- point de secret que la conduite ne révèle.

Cela est vrai à Paris comme à Pékin.

On peut bien garder le masque et prendre une voix de bal pendant quelques heures ; mais cette contrainte serait impossible huit jours de suite. A Venise, où lÕon est masqué- pendant la moitié de lÕannée, on est reconnu comme si lÕon était à visage découvert.

Je terminerai cette triste morale par quelques maximes que lÕexpérience mÕa démontrées, et que mon amitié offre à votre raison. — On peut attirer des cœurs à soi par les qualités quÕon montre ; mais on 11e les fixe que par celles quÕon a.

On plaît quelquefois dans le monde par ses défauts plus que par ses talens et même par ses vertus.

On perdrait souvent à posséder réelle- nlent tous les genres de mérite quÕon voudrait avoir. La société est un commerce qui nÕest agréable à tous, que parce que chacun croit y apporter ce qui manque à dÕautres.

Une prétention frustrée est une bataille perdue, qui vous fait perdre autant de terrain que vous en auriez pu gagner par la victoire ; et de ces batailles-là, je nÕen ai presque vu gagner aucune.

De toutes les prétentions, la plus com- mune aujourdÕhui et la plus difficile à soutenir, cÕest la prétention à la grande sensibilité et même à lÕenthousiasme. Les ames passionnées et les cœurs sensibles ont des moyens de se toucher et de se reconnaître, que lÕesprit ne peut apercevoir et encore moins imiter. Ce nÕest pas seulement par des paroles que la sensibilité sÕexprime ; cÕest par lÕair, le regard, les accens et le son de la voix ; sur-tout, par un accord de tout cela, quÕil est impossible de jouer. JÕai vu des hommes pleurer à volonté, en en- pendant une scène de tragédie ou un tllor-

ceau de musique, et conserver la réputation dÕames sèches et dÕimaginations froides.

Je vois, dÕun autre coté, quÕil ne faut souvent quÕun mot simple, un accent vrai, - pour montrer une sensibilité profonde.

On nÕa pas assez de tems pour tromper tout le monde ; et, quand on pourrait y parvenir, ce quÕon y gagnerait ne dédom- magerait jamais de ce quÕil en aurait coûté, S.

ESSAIS DE MORALE.

LETTRE

DÕune femme dÕun certain âge.

JÕAI soixante ans accomplis ; jÕen ai par conséquent employé cinquante à me former des habitudes, et dix à tâcher de les perdre.

Je nÕen puis commencer de nouvelles ; cependant mon âge a besoin dÕhabitudes.

Naturellement indulgente et optimiste ; je ne trouve aucun plaisir à récapituler les maux de la révolution, à fronder le gouvernement, à tonner contre le scandale des mœurs et lÕindécence des modes. CÕest, il est vrai, la consolation des gens de mon âge ; Dieu me garde de le leur reprocher ; mais ce qui les console, mÕafflige. Il faut donc que je fuie leur société : cependant la société mÕest nécessaire. Irai-je chercher celle des jeunes gens ? Elle ne peut plus mÕoffrir quÕun spectacle ; et quel spectacle encore ? Ce que nous appellions la galan-

terie, est,. dit-on, passé de modes ; je ne prononcerai pas à cet égard : comment serais-je en état de juger entre la galanterie dont jÕétais lÕobjet, et celle qui ne peut plus sÕadresser quÕà mes voisines ? On mÕassure que toute politesse est absolument perdue, mais, dans le mot de politesse, une femme sous - entend toujours un peu de galanterie ; ainsi je ne dirai pas ce que jÕen pense.

LÕesprit me touche de plus près : les plaisirs quÕil procuré sont de tous les âges ; le mien sur-tout y devient fort sensible. LÕesprit est donc ce que je cherche le plus, et malheureusement ce que je rencontre le moins. Jamais cependant il nÕa obtenu tant ge respects ; jamais on ne sÕest plus honoré de la moindre de ses faveurs ; jamais son culte ne fut plus étendu, et ses sacrificateurs plus nombreux. De mon tems, les auteurs étaient rares : il nÕest point à présent de cotterie, je dirai presque point de famille, qui ne fournisse le sien. Si celui-ci ne sÕest pas fait connaître par un opéra comique ou un vaudeville, on a du moins des romances de lui ; ses vers ont été lus dans un lycée, ou sa prose a paru dans un journal. On vous

le montre ; on vous dit, cÕest un auteur.

Il nÕa pas besoin dÕêtre aimable ; on saura toujours bien que cÕest un auteur.

Cet autre nÕa point essayé ses talens pour la composition ; mais il se déclare amateur passionné : il arrive, il est déterminé à montrer de lÕesprit ; cÕest pour cela quÕil est venu se p l acer à côté de vous ; cÕest dans cette intention quÕil a traversé dÕun bout à lÕautre une chambre remplie de monde. Il sÕassied ; il vous interroge sur le roman du jour, remonte à celui de la veille ; il compare, il juge, puis il sÕen va ; il est content, il a rempli sa tâche de la journée. Un troisième fait les délices de ses amis et lÕespérance de sa famille ; il contrefait Brunet à sÕy méprendre ; il est avec cela dÕune simplicité, dÕune bonhomie !

son lot, à celui-là, cÕest lÕesprit naturel.

Ce sont là quelques effets de la passion que notre siècle a conçue pour lÕesprit ; tout le monde veut en avoir, parce que tout le monde veut en trouver : on se précipite où on pense le rencontrer ; on lÕexalte partout, où lÕon sÕimagine lÕapercevoir ; on le cueille dès quÕil commence à poindre ; on lÕexpose sans lui laisser le tems de mûrir.

Le charme et la facilité des succès présent étouffent lÕambition dÕun succès durable.

Tout le mondera de lÕesprit aujourdÕhui, personne nÕen aura dans dix ans ; et dans cinquante, on regardera comme une ironie cette phrase que je lisais dans un journal ; nous nÕavons jemais eu tant dÕesprit.

Une douairière du \_Marais.

P.

LETTRE

DÕune jeune personne à la douairière du Marais,

QUOIQUE je nÕaie pas lÕhonneur de vous connaître, Madame, vous me pardonnerez de mÕadresser à vous avec une confiance que mÕinspirent naturellement les personnes de votre âge. Vous vous dites indulgente, cÕest ce qui mÕa déterminée ; car jÕai besoin de conseils, et je crois quÕil faut bien de lÕindulgence poàr donner un bon con- seil. Je vais vous mettre au fait de ma position.

Je vis avec une mère aussi tendre que respectable ; elle nÕa dÕenfant que moi.

Nous avons été riches, et nous sommes pauvres. Tout le monde se fait une idée vague de la pauvreté ; mais bien peu de gens sa- vent ce que cÕest que dÕen souffrir tous les

jours. Ma mère supporte nos malheurs avec plus de résignation que moi. JÕai du courage aussi, mais il ne vient que par momens : celui de ma mère me déchire le cœur. Je nÕai quÕun moyen de la tirer de cette situation, et ce moyen me fait trembler. CÕest un mariage quÕon me propose. Le jeune homme est dÕune figure passable ; il est riche, mais il a fait sa fortune depuis la révolution. Vous connaissez, Madame, les lnconvéniens ordinaires de ces sortes dÕalliances ; Je me trouverai tout dÕun coup transportée dans une sphère bien différente de celle où jÕai vécu j usquÕà présent. Quoique jÕaie vu peu de monde, jÕai cependant rencontré des gens aimables. Depuis la révolution, jÕavais fait connaissance avec un jeune homme que je ne reverrai probablement jamais : il avait été comme nous obligé de sÕenfuir, parce quÕon avait brûlé son château, et que sa vie était menacée. Il était de la même province que ma mère ; nous le voyons tous les jours. Il sÕétait trouvé près de nous au moment de la mort de mon père, et lÕon sÕattache aisément à ceux qui vous ont vus malheureux ; aussi étions-nous plus amis quÕon ne lÕest ordinairement à

notre âge : cependant je ne lÕai jamais vu familier avec moi. Pour celui quÕon me propose aujourdÕhui, quoiquÕil se prétende amoureux de moi, quand il sÕapproche de lÕendroit où je suis., cÕest toujours en ricanant et dÕun air moqueur : souvent il me dit des choses que je ne comprends pas.

Quant à sa fortune, on voit bien que cÕest lui qui lÕa faite, car il en est fort vain. Il est pressé dÕen parler comme dÕune chose quÕil ne connaît que dÕhier ; il lÕétale à tout mo- ment, sans doute pour sÕy accoutumer. Il a si bien résolu dÕoublier la pauvreté, quÕil ne veut plus même supposer quÕelle puisse exister. Il sÕafflige de ne nous rencontrer jamais dans les lieux de divertissemens publics, sÕétonne de me voir des robes si peu à la mode, et me conseille en général de les garnir de dentelles, comme tout le monde ; puis tout de suite il mÕavertit que sa voiture et ses chevaux sont à mes ordres, comme sÕil avait peur que je ne susse pas quÕavec une voiture il a aussi des chevaux pour la tramer.

Je le quitte chaque fois, déterminée à le re fuser ; ma mère approuve ma répugnance et mÕaffermit dans cette résolution, quÕelle

a toujours cherché à mÕinspirer. Mais lÕinstant dÕaprés, un nouvel incident vient me rendre mes incertitudes. CÕest une dépense imprévue ; cÕest un créancier plus pressât ; cÕest une ancienne connaissance qui nous abandonne ; une autre qui arrive envi- ronnée de magnificence, et qui sÕétôune de la propreté qui règne encore autour de nous ; une troisième, dont chaque mot décèle la crainte quÕelle a de nous humilier, et qui semble vouloir toujours nous apprendre que pauvreté nÕest pas vice. Alors je ne sens plus que le désir de sortir et de faire sortir ma mère dÕune pareille situation. Mais le puis-je ? mÕest-il permis dÕé- pouser un homme que je ne puis jamais aimer ? Ce mariage surprendra tous nos amis de là-bas. Ce jeune homme dont je vous ai parlé me disait la veille de notre séparation : Je serai bien étonné si je 1JOUS retrouve mariée. Mais ce nÕest pas là une raison.

Décidément, je crois que jÕépouserai lÕautre : dites-moi seulement, Madame si je le puis en conscience et pour le reste, songez que jÕaime ma mère par-dessus tout, et que si ce mariage me rend malheureuse,

jÕaurai toujours, comme à présent, le courage de retenir mes larmes devant elle, et dÕattendre, pour me désespérer, que je ne sois plus en sa présence.

EUGÉNIE.

P.

RÉPONSE

De la douairière du Marais à Eugénie.

D onner un conseil, cÕest en quelque sorte répondre des événemens et des caractères ; le refuser, cÕest préférer son repos à celui dÕun être moins heureux que soi.

Que faire à cela ? raisonner au lieu de prescrire, et conduire celui qui vous consulte à se décider soi-même. Nous raisonnerons donc ensemble, ma jeune amie.

Avez-vous du courage ? non de celui qui sert à cacher ses peines, mais de celui qui les surmonte. Se contenir deux heures, pour pleurer ensui te pendant trois ou quatre, cela pouvait être bon autrefois.

Quand le malheur donnait un état dans le monde, il fallait savoir le bien soutenir. A présent quÕil est devenu populaire, il nÕy a plus de mérite quÕà savoir lÕécarter. Si un tel effort est au-dessus de votre portée, renoncez à toute idée du lien quÕon vous propose.

Mon enfant, le mariage est un état de

communauté ; il nÕest permis dÕy entrer que libre de toute charge. Se marier pour être malheureuse, cÕest promettre de donner un bien quÕon nÕa pas ; cÕest, par un faux serment, priver pour toujours lÕhomme qui vous a choisie, du bonheur quÕil a cherché en vous, et quÕil eût pu trouver dans une autre. Car, pensez-vous traîner toute votre vie le fardeau de vos peines, sans en faire peser au moins une partie sur celui qui se trouve là pour vous soutenir, et qui ne comptait pas avoir à vous supporter ? Il faut calculer ses forces, ma chère enfant ; et puisque nous sommes faibles, et que nous devons être vertueux, notre premier devoir est de nous rendre la vertu facile. Ainsi donc point de sacrifice pour la vie : mais voyons si ce quÕon vous propose doit être considéré sous ce point de vue.

Je ne connais point le jeune homme qui se présente à vous ; mais, dÕaprès ce que vous mÕen dites, ses mœurs ne sont point mauvaises ; car il est jeune, riche et cherche à se marier. Le luxe ne paraît pas non plus son goût dominant ; car une femme nÕest pas un objet de luxe. Mais en vous recherchant dans la position où vous êtes, il montre au

moins une certaine noblesse de caractère.

Peut-être la vanité entre-t-elle dans son choix ; mais, mon enfant, ce nÕest pas précisément un défaut que la vanité ; cÕest du moins celui dÕoù lÕon tire le plus de bonnes actions. Il prête aussi a des ridicules ; mais cachez-les aux autres, alors vous ne les verrez plus vous-même.

Cela nÕest pas bien difficile. Un homme pauvre reste ce quÕil est y un homme riche devient ce quÕil veut. Cependant, sÕil allait vouloir vous faire partager ses travers, vous seriez réduite à lui résister, et la soumission parfaite est un de vos principes : cÕest aussi le mien, mon enfant. Il faut quÕun mari soit le maître absolu des actions de sa femme j mais quand une femme dirigerait un peu les volontés de son mari, je ne vois pas quÕil y eût un grand inconvénient : vous y parviendrez sans flatterie, sans stratagème. On ne dispute que quand on veut. Sachez dÕabord être de son avis, il sera bientôt du vôtre.

QuÕil apprenne de vous à faire un bon usage de sa fortune, et vous aurez acquis le droit dÕen jouir avec lui. Ennoblissez son existence, et il rendra la vôtre plus heureuse.

Vous lÕaimerez par reconnaissance ; il vous

en devra peut-être autant, ne le saura pas et ne vous en aimera que mieux.

Voilà le bonheur qui peut vous attendre, si vous avez la force de le vouloir ; mais il faut être sûre que cette force ne vous manquera jamais. Il le faut, non pour vous soutenir au-dessus des autres femmes, mais pour ne pas tomber au-dessous dÕelles toutes.

Ce parti que vous prenez avec tant de peine sera blâme ; il blesse tous les préjugés. Votre position ne lÕexcusera pas, votre conduite peut le faire ad mirer ; mais il nÕy a pas de milieu. QuÕon y voie lÕeffet de la plus noble résolution, ou lÕon nÕy apercevra que le résultat dÕune spéculation avilissante.

Et ne croyez pas quÕun semblable choix soit facile à soutenir, et quÕil suffise dÕaimer la vertu. Mon enfant, cÕest bien peu de lÕaimer, il faut la connaître. Vous vous indignez à lÕidée dÕun penchant coupable ; mais savez-vous comment on évite de sem- blables penchans ? Savez-vous ce que cÕest que de repousser une affection pure encore, de fuir sans cesse le danger, de souffrir sans se permettre lÕespérance, et de payer de tout ce quÕon desire, une récompense que lÕon craint peut-être dÕobtenir ? Elle

est prompte, elle est douce, cette récompense ; mais vous sentez-vous la force de la mériter ?

Voilà sur quoi vous devez réfléchir. Ins- truisez-moi du parti que vous aurez pris ; cÕest alors que mes conseils pourront vous aider, et que je tâcherai de vous faire profiter dÕune expérience, inutile à mon âge, si on ne lÕemploie à lÕusage du vôtre.

La douairière du Marais, P.

DE VAUVENARGUES.

LES gens dÕesprit, dit Vauvenargues, seraient presque seuls sans les SQIS qui sÕen piquent. Les prôneurs sont nécessaires au mérite, comme le cortège au prince ; cÕest à cela quÕil se fait reconnaître du vulgaire.

Personne, au reste, nÕa pu mieux prouver la vérité de cette observation, que celui qui lÕa faite. Moraliste profond, critique éclairé, rien ne manquait à Vauvenargues pour fixer lÕestime, que de pouvoir sÕattirer lÕattention ; mais ce nÕétait pas dans un homme - du monde, dans un jeune militaire, quÕon imaginait dÕaller chercher ces lumières, qui sont ordinairement le fruit de lÕétude et de lÕexpérience. Enlevé à trente-sept ans par une mort prématurée, suite des fatigues de la guerre, Vauvenargues nÕeut pas le tems de se faire une réputation qui recommandât ses ouvrages. Vivant, il ne fut guères connu, apprécié, loué que par Voltaire ; son nom, en honneur aujourdÕhui parmi les gens éclairés, réveille à peine, dans le public, quelques idées confuses de son mérite.

Cependant Vauvenargues, à qui son talent assigne une place honorable parmi les écrivains, se distingue encore, par le genrede sa philosophie, de la plupart de nos moralistes, qui en général nÕont considéré la nature humaine que sous le point de vue le plus affligeant, qui ont sondé le cœur de lÕhomme pour y trouver les replis dans lesquels se réfugie et se cache le vice ; Vauvenargues y a cherché sur-tout les ressources quÕil conserve pour la vertu. Ils veulent rabaisser notre orgueil en dévoilant le mystère de nos faiblesses ; son but à lui est de nous relever le courage en nous apprenant le secret de nos forces. « Il y a peut- « être, dit-il quelque part, il y a peut-être « autant de vérités parmi les hommes que « dÕerreurs, autant de bonnes qualités que « de mauvaises, autant de plaisirs que de « peines : mais nous aimons à contrôler la « nature humaine pour essayer de nous « élever au-dessus de notre espèce, pour « nous enrichir de la considération dont « nous tâchons de la dépouiller. Nous « sommes si présomptueux que nous « croyons pouvoir séparer notre intérêt « personnel de celui de lÕhumanité, et

JC médire du genre humain sans nous com- « mettre. Cette vanité ridicule a rempli les « livrés des philosophes dÕinvectives centre « la nature. LÕhomme est maintenant en « disgrâce-chez ceux qui pensent ; cÕest à « qui le chargera de plus de vices. Mais se peut - être est - il sur le point de se re- « lever et de se faire restituer toutes ses « vertus ; car la philosophie a ses modes « comme les habits, la musique, lÕarchi« tecture, etc. »

Tel est en général le caractère de la philosophie de Vauvenargues, elle est douce et encourageante ; fidèle à son opinion, il cherche a mettre en valeur ces vertus, auxquelles il croit parce quÕil en a le sentiment ; il ne réprimande pas, il instruit, et cÕest en cela quÕil se rapproche beaucoup plus des philosophes anciens que des modernes.

Presque tous les anciens ont écrit sur la morale ; mais chez eux elle est toujours en préceptes, en sentences concernant les devoirs des hommes, plutôt quÕen observations sur leurs vices ; ils sÕattachent à rassembler des exemples de vertu, plutôt quÕà tracer des caractères odieux ou ridicules.

On peut remarquer la même chose dans les écrits des sages indiens, et en général des philosophes de tous les pays où la philosophie a été chargée dÕenseigner aux hommes les devoirs de la morale usuelle ; parmi nous la religion chrétienne se chargeant de cette fonction respectable, la philosophie a dû changer le but de ses études, son application et son langage. Elle nÕavait plus à nous instruire de nos devoirs, mais elle pouvait nous éclairer sur ce qui en rendait la pratique plus difficile. Les premiers philosophes étaient les précepteurs du genre humain, ceux-ci en ont été les censeurs ; ils se sont appliqués à démêler nos faiblesses, au lieu de diriger nos passions ; ils ont surveillé, épié tous nos mouvemens ; ils ont porté la lumière par-tout ; par eux, toute illusion a été détruite : mais Vauvenargues en avait conservé une, cÕétait lÕamour de la gloire. Si cÕest une erreur, elle était bien naturelle à un homme jeune encore, revêtu de cet avantage de la naissance qui, selon lÕexpression de madame de Lambert, fait moins tehonneur- quÕil nÕen or-donne, et dont les sentimens avaient dû sÕexalter encore dans une profession ou la réputation

est le premier des intérêts, et la gloire presquÕun devoir. Aussi ne la sépare-t-il jamais de la vertu, dont elle est à ses yeux, non le but, mais la digne récompense.

Voici quelques-unes de ses pensées : « Nous « avons si peu de vertu que nous nous <c trouvons ridicules dÕaimer la gloire. >3 Et ailleurs.

cc Sans lÕamour de la gloire les hommes « nÕauraient ni assez dÕesprit, ni assez de c vertu pour la mériter.

«-< Mettez toute votre confiance dans votre « courage et dans les ressources de votre « esprit ; faites-vous, sÕil se peut, une des« tinée qui ne dépende pas de la bonté trop H inconstante et trop peu commune des « hommes. Si vous méritez des honneurs ; et si vous forcez le monde à vous estimer ; « si la gloire suit votre vie, vous ne man«querez ni dÕamis fidèles, ni de protec« teurs, ni dÕadmirateurs.

« Nos plus sûrs protecteurs sont nos « talens, te CÕest être médiocrement habile que de « faire des dupes.

« Un menteur est un homme qui ne sait « pas tromper ; un flatteur celui qui ne

cc trompe ordinairement que les sols. Celui « qui sait se serv ir avec adresse de la vé« rité, et qui en connaît lÕéloquence, peut « seul se piquer dÕêtre habile.

« La magnanimité ne doit pas compte à « la prudence de ses motifs.)l Quand il serait possible que des cas particuliers se trouvassent en contradiction avec ces maximes généralement vraies, il serait difficile dÕen mettre à la place qui inspirassent un sentiment plus utile, et en exprimassent un plus noble. CÕest ce caractère dÕélévation, dÕamour pour ce qui est beau et honnête, de confiance dans la vertu et le courage, qui fait le charme des écrits de Vauvenargues. Nul nÕa mieux prouvé la vérité de ce mot de lui si souvent cité : « Les grandes pensées viennent du cœur. « Il pourrait ajouter que cÕest au cœur quÕelles sÕadressent, et le prouverait encore. Il est peu dÕécrivains qui émeuve autant en faveur de la vertu : à ce titre il pourrait passer pour lÕun des plus recommandables, je dirais même des plus utiles, si nous étions encore au tems où les livres instruisaient les hommes ; mais si on leur reconnaît main- tenant quelquÕusage en morale, cÕest seule-

ment dÕoccuper des loisirs qui pourraient être plus mai employés, dÕattacher dÕune manière innocente des esprits trop enclins à sÕégarer. Ainsi donc on pourrait dire que la bonté morale dÕun ouvrage se compose nonseulement de la pureté de ses principes et de la force de ses raisonnemens, mais du mérite de son style et de lÕAgrément de sa composition : il faut quÕil frappe, quÕil arrête, quÕil attache ; et Vauvenargues remplit toutes ces conditions. Il nÕaffecte point les pensées neuves ni les opinions extraordinaires y mais sa manière dÕenvisager les choses, donne souvent à ses idées une tournure qui lui est particulière. DÕailleurs Vauvenargues, trèspeu instruit (il ne savait pas même le latin), avait appris à penser par lui-même ; destiné de plus à une carrière fort diffé- rente de celle des lettres et de la philosophie, il sÕétait préservé de cette espèce dÕasservissement auquel lÕopinion dominante dans le monde littéraire, soumet toujours un peu trop les meilleurs esprits de cette classe Ils la modifient plus ou moins ; mais elle forme toujours pour eux une sorte de diapason sur lequel, sans sÕen apercevoir, ils accordent leur ton et leurs idées. Aussi

tous les écrivains contemporains de Vau\* venargues, nÕont-ils pas su, comme lui, en adoptant les idées belles et utiles de la philosophie de son siècle, se préserver de ses erreurs et de ses exagérations. Parmi ses nombreuses maximes, on en trouve beaucoup dont la vérité, frappante aujourdÕhui i dut être moins sentie dans le tems où il écrivait. En voici une : « Les grands hommes, en apprenant aux « faibles à réfléchir, les ont mis sur la route tl de lÕerreur. »

Cette observation est moins remarquable par elle-même que par le contraste quÕelle offre avec le système alors dominant de la libre diffusion des lumières, quÕon a voulu étendre depuis, jusquÕà la classe qui conserve à peine le loisir dÕouvrir les yeux pour voir et les oreilles pour entendre.

LÕélévation des sentimens, unie à la mo- dération de lÕesprit, tel est donc le caractère de la philosophie de Vauvenargues, et cÕest peut-être à la perfection de son en- tendement quÕil faut attribuer le principal mérite de son style plein de naturel et dÕénergie. Cette même netteté de conception, qui semble écarter tous les embarras pour

le conduire sans efforts au résultat le plus complet, lui fournit toujours en même tems lÕexpression la plus précise, et donne à chaque instant lÕapplication de cette maxime puisée dans ses ouvrages : « La clarté orne les pensées profondes. »

Cette clarté est pour lui un mérite dÕautant plus grand, quÕelle sÕunit presque toujours à une extrême concision, comme dans ces pensées : « La servitude abaisse les hommes au « point de sÕen faire aimer. »

« Il est rare dÕobtenir beaucoup des « hommes dont on a besoin.)

» Nous querellons les malheureux pour « nous dispenser de les plaindre. »

Et cette autre : « Quand les plaisirs nous ont épuisés, « nous croyons avoir épuisé les plaisirs, « et nous disons que rien ne peut remplir « le cœur de lÕhomme. »

Que de force dans cette simplicité !

« Le contemplateur mollement couché ?

« et dans une chambre tapissée, invective « contre le soldat qui passe les nuits de lÕhi» ver au bord dÕun fleuve, et veille en si-

« lence, sous les armes, pour la sûreté de « la patrie. »

Ici le contraste est dÕautant plus frappant quÕil est plus simplement indiqué. CÕest toujours avec le même naturel quÕil donne aux choses même dÕobservation commune, une tournure et un agrément qui les relèvent.

« Quand la métaphysique ou lÕalgèbre « sont à la mode, ce sont des métaphysi« ciens et des algébristes qui font la répu« tation des poëtes et des musiciens. »

« Ceux qui combattent les préjugés du « peuple, croient nÕêtre pas peuple. Un « homme qui avait à Rome un argument « contre les poulets sacrés, se regardait « peut-être comme un philosophe. »

Mais si les gens de cette espèce prenaient alors le titre de philosophe, à présent on le leur donne ; nul siècle nÕa été plus obligeant que le nôtre pour la médiocrité. Celui de Vauvenargues avait le droit dÕêtre plus difficile ; mais un tel écrivain était fait pour honorer tous les siècles. SÕil nÕest point parvenu à la réputation quÕil méritait, il faut donc en chercher la cause en partie dans les circonstances de sa vie, en partie dans la

nature de son talent, plus fait pour lui atJ.

tirer quelques admirateurs éclairés et sincères, que pour lÕentourer dÕun grand nombre de prôneurs enthousiastes.

Que la Rochefoucauld et ceux qui comme lui nÕont observé, nÕont déployé que nos misères, plaisent de préférence au plus grand nombre de lecteurs, on en est peu surpris ; tant de gens sont ravis quÕon les décourage, pour nÕavoir pas la honte de se décourager dÕeux-mêmes. Que la Bruyère, que Montagne soient plus généralement goûtés que Vauvenargues, cela peut tenir à la différence du genre, autant quÕà celle du mérite.

La Bruyère a peint de lÕhomme lÕeffet quÕil produit dans le monde, Montagne les impressions quÕil en reçoit, Vauvenargues les dispositions quÕil y porte. LÕun forme un tableau des traits épars sens nos yeux, lÕautre réveille les sensations fugitives ensevelies dans notre mémoire, le troisième va chercher en nous ce que nous nÕy pouvons démêler quÕà force dÕesprit. La Bruyère nous épargne la peine de la réflexion ; Mon- tagne nous conduit à réfléchir ; il faut avoir réfléchi pour se plaire avec Vauvenargues,

et si peu de gens réfléchissent assez pourprofiter même des réflexions des, autres.

Mais comment nÕêtre pas frappé de ses ju- gemens sur nos meilleurs écrivains, sur Bossuet, Fénélon, Molière, la Bruyère, Lafontaine, sur-tout du discours sur Racine, le premier écrit de ce siècle où le génie de ce grand homme ait été démêle et caractérisé avec un goût aussi sur que profond ? Qui peut nÕy pas remarquer, avec un grand intérêt, le germe de ces jugemens, qui, depuis si heureusement développés par les critiques les plus éclairés, par Yoltaire et son disciple M. de la Harpe, ont formé parmi nous une opinion aussi géné- ralement que solidement établie ? Mais au moment où Vauvenargues écrivait, il fal- lait combattre encore contre cette vieilleadmiration pour Corneille, qui lui décerait la palme exclusive du génie.

« Il semble, dit Vauvenargues, quÕon ne « convienne de lÕart de Racine que pour « donner à Corneille lÕavantage du génie.

CI QuÕon emploie cette distinction pour maD- « quer le caractère dÕun faiseur de phrases, « je la, trouverai raisonnable ; mais lorsquÕon « parle de lÕart de Racine, cet art quj met ;

cc toutes les choses à leur place, qui carac« tériseles hommes, qui chasse les obscu« rites, les faux brillans, qui peint la na« ture avec feu, avec sublimité, avec grâce ; « que penser dÕun tel art, si ce nÕest quÕil « est le génie des hommes extraordinaires, « et lÕoriginal même de ces règles que les « écrivains sans génie embrassent avec tant «de zèle et si peu de succès. »

Lorsque Vauvenargues passe aux orateurs, il nÕa point de préventions à détruire > il se livre sans obstacle au sentiment qui lÕanime ; son enthousiasme alors est aussi passionné que sincère ; il juge moins quÕil peint. Est-ce de Bossuet quÕil veut nous faire apprécier les beautés ? Saisi pour ainsi dire de son génie, il semble emprunter ses accens pour faire retentir jusquÕà nous les.

explosions par lesquelles. se manifeste ce talent sublime, lorsquÕil- éclate cotnme un tonnerre dans un tourbillon orageux" et par sa soudaine hardiesse échappe aux génies trop timides. On se sent comme lui, subjugué par lÕascendant de Pascal ;, mais sÕil nÕa pas encore parlé de Fénélon, cÕest quÕil le réservait pour le dernier. Et comme sa voix sÕattendrit en sÕadressant à

lÕécrivain favori de son cœur ! Né, lui dit :..

il, pour cultiver la sagesse et lÕhumanité dans les rois, ta voix ingénuefit retentir au pied du trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans, et défendit, contre les artfiices de la flatterie, la cause abandonnée des peuples. Ne croiton pas entendre Fénélon lui - même ? et nÕest-ce pas ainsi que se fût exprimé cet homme, dont les vertus ont tellement cru- belli le génie, que le souvenir de lÕun et celui des autres semblent se confondre dans ce mélange dÕamour et dÕadmiration dont sÕenvironne sa mémoire ?

Vauvenargues passe ainsi en revue tous nos meilleurs auteurs : il ne dissimule point leurs Jéfauts ; mais le ton de ses critiques est réservé et modeste, ses éloges sont vifs et sentis : admirer toujours modérément, cÕest la marque dÕun esprit médiocre ; voilà une de ses maximes. Vauvenargues est pour ainsi dire lÕapôtre des talens et des vertus. Rien que le beau ne pouvait faire sur lui une impression profonde. On a inséré dans une édition posthume et nouvelle de ses œuvres,quelques caractères dans le genre de la Bruyère : on y trouve de la vérité

mais peu dÕénergie. Ce genre ne pouvait être celui de Vauvenargues ; indulgent dans ses principes autant que noble dans ses penchans, et comme lui-même le dit Fénélon, plus tendre pour la vertu quÕim- placable au vice il nÕaurait pu manier avec assez de vigueur les armes quelquefois cruelles de la satyre.

P.

LETTRES DU

SOLITAIRE DES PYRÉNÉES.

LETTRE PREMI ÈRE.

A UN JOURNALISTE.

MONSIEUR, Il me prend fantaisie dÕentrer en correspondance avec vous. Cette fantaisie ne sera peut-être pas autant de votre goût que du mien ; mais si les lettres que je vous destine ne vous plaisent pas, elles ne vous fatigueront pas long-tems. Si vous accueillez les premières, je vous en enverrai dÕautres ; et le moment où vous cesserez de les accueillir, je cesserai de vous écrire. Je nÕappellerai point de votre jugement ; vous connaissez mieux que moi ce qui convient au public qui vous lit, et je mÕen rapporterai à votre goût sur ce qui peut intéresser le sien.

NÕexigez pas que je signe mes lettres, cela nÕest bon à rien ; mon nom ne peut intéresser quÕune vaine curiosité ; il nÕa pas

toujours été obscur, mais il lÕest devenu, et je ne mÕen plains pas. Je veux cependant que vous sachiez à qui vous avez affaire quelle espèce dÕhomme je suis, et quelles sont mes vues en mÕadressant à vous pour parler au public. Mon amour-propre nÕaurait rien à gagner si je me Doronlais ; au lieu que lÕincognito me donnera la petite satis- faction de parler de moi sans embarras ; et vous savez que le premier besoin de lÕamourpropre est péut-être encore moins dÕoccuper les autres de soi, que de sÕen occuper soi-même.

Sachez donc, Monsieur, que mon premier goût a été celui des lettres ; que je mÕy suis livré quelque tems avec toute la vivacité dÕune passion, et même avec toutes les espérances de gloire qui séduisent si aisément la jeunesse. JÕai fait, pendant dix ans, des vers et de la prose, de la satyre et de la morale, des extraits délivres et des expériences de physique ; et depuis plus de vingt ans, je nÕai plus rien fait de tout cela. Un >

petit succès mÕavait enivré ; un petit revers.

mÕavait désolé ; des critiques injustes et malhonnêtes mÕont entièrement découragé., Entraîné loin. de Pari s et de la France memç-

par des circonstances impérieuses, les affaires ont tourné vers dÕautres objets lÕactivité de mon esprit et lÕemploi de mon tems. La fortune, comme plusieurs autres divinités du même sexe, mÕa souri quelque tems, et mÕa fait expier ensuite des faveurs passagères. JÕai vu le monde sous toutes ses formes ; jÕai connu les grands et le peuple ; jÕai parcouru le globe et visité bien des na- tions diverses ; jÕai éprouvé les ravissemens, les illusions, les tourmens, les satiétés et les revers de toutes les affections humaines ; les enfances de la vanité, les intarissables chimères de lÕambition ; enfin, après avoir fatigué mon cœur et mes sens par tous les rêves de la vie, jÕavais trouvé, dans un sentiment doux et dans les liens formés par la raison, ce repos de lÕame et ces jouissances calmes que la nature a préparées pour lÕhomme, et qui, si elles ne sont pas le bonheur, en approchent plus que tout lÕenivrement des passions. JÕétais époux et père !,.. je mÕarrête ici. Les peines que jÕai éprouvées ont été cruelles et inattendues ; mais les accidens qui les ont causées nÕont rien dÕextraordinaire. Je nÕai pas la prétention dÕintéresser par les événemens de ma

vie, et je ne veux- pas faire un roman. Je reviens à ce qui mÕa engagé à prendre la plume, après tant dÕannées dÕinsouciance sur les objets et la gloriole de la littérature, et à ce qui me détermine, après un si long sommeil de mon esprit, à vous prier dÕaccueillir les songes de son réveil. La perte irréparable de deux obj ets aimables et chers, sur lesquels reposaient la douceur et les espérances de ma vie, en ont changé tout le système. Mon état me fixait dans une ville de province ; les affaires me sont devenues insupportables, et le séjour de la ville odieux. Toute idée de fortune et dÕambition sÕest effacée de mon esprit ; je nÕai plus senti que le besoin de la solitude ; je suis venu la chercher dans une campagne un peu sauvage, mais agréable et variée.

Entouré de bocages et de ruisseaux ; voisin de la mer et dÕune immense forêt, ayant pour couronner mon horizon le superbe amphithéâtre des Pyrénées ; proprié- taire dÕun bien dont les travaux répandent sur ma vie un intérêt faible, mais continu, et dont le produit suffirait à mes besoins si jÕy étais réduit, je vis dans un hameau où il y a de la pauvreté, mais point de

misère et peu dÕindustrie, par conséquent peu dÕargent et par là point dÕoppression ; où les habitans, consommant eux-mêmes les fruits de la terre, parce quÕheureusement pour eux ils ne sauraient à qui les vendre ; ont conservé un esprit dÕindépendance un peu rude, mais qui éloigne les vices de la bassesse. Ils sont prompts et violens ; mais leurs affections ont de la chaleur et de Fé-\* nergie : ils sont gais, parce quÕils ont du loisir et vivent dans un beau climat ; enfin la franchise de leurs mœurs en compense la rusticité.

JÕapportais parmi eux une aisance et une manière de vivre dont la comparaison, en leur paraissant exclure toute idée de familiarité et dÕégalité entrÕeux et moi, pouvait leur inspirer cette espèce de jalousie qui leur eût fait moins envier ce que je possédais que sentir ce qui leur manquait. Je vis bientôt que jÕavais à me faire pardonner mes avantages et jusquÕà lÕignorance de leur patois ; car rien ne rapproche les hommes comme là communauté de langage. JÕai cependant vaincu sans peine ces difficultés, en caressant leurs enfans, quÕils aiment a la folie en soulageant à peu de frais des

besoins momentanés ; en me mêlant à leurs jeux, et en établissant quelque prix pour encourager des exercices dÕadresse ou dÕagilité. Ils mÕont plaint dÕabord parce quÕils ont vu que jÕétais malheureux, et ils ODt aimé ensuite parce que je me suis montré à €ux simple, sensible et disposé à leur faire du bien.

Voila, Monsieur, la situation dans laquelle jÕai conçu lÕinconcevable projet dÕé\*écrire pour le public ; mais comme cette lettre est déjà bien longue, je vous marquerai dans la seconde les motifs qui mÕont conduit à cette résolution.

Le solitaire des Pyrénées,

LETTRE II.

MONSIEUR, Je ne me flatte pas, que lÕoffre de ma correspondance ait pu vous inspirer une grande curiosité ; cependant, la correspondance dÕun solitaire, qui nÕest pas étranger aux lettres, et qui les cultive sans aucun désir de gloire ni de récompense ;- qui a long-tems observé les hommes, et toujours réfléchi sur lui-même ; qui écrit au fond dÕun désert, à lÕabri de toutes ces illusions de la société qui dénaturent les formes et les couleurs des objets, et de tous ces préjugés dÕhabitude ou dÕemprunt qui troublent ou égarent les meilleurs esprits dans leurs jugemens ; qui, en jetant sur le papier ses pensées et ses observations sur les hommeset sur les choses, veut par-dessus tout se rendre un compte fidèle des impressions quÕil reçoit, et sent plus encore le besoin de se satisfaire lui-même que dÕintéresser des lecteurs j une telle correspondance, ce me

semble, peut nÕêtre pas privée dÕintérêt pour feux qui aiment à observer lÕesprit humain dans ses allures si diverses.

Je lÕai bien éprouvé. Les objets qui nous environnent restent les mêmes, et les im- pressions que nous en recevons varient à lÕinfini, suivant la disposition oii nous sommes. Ainsi nos jugemens sont moins lÕexpression de la nature des choses que de lÕétat de notre ame.

Je vous ai dit, Monsieur, que le plus grand des malheurs, la perte inattendue des plus tendres objets de mes affections, mÕa- vait dégoûté du monde, et mÕavait entraîné dans la solitude où je vis depuis plusieurs années. Il ne me restait plus sur la terre aucun objet qui pÎlt mÕattacher fortement ; jÕentrais dans cet âge fatal où commence la vieillesse, et où les pertes du cœur trouvent cet accroissement dÕamertume, quÕil ne reste plus dÕespérance de les réparer : Ce qui mÕétait indifférent, me devint insupportable ; les soins quÕon prenait pour me consoler, mÕimportunaient ; jÕavais besoin dÕun asile de paix où je pusse me livrer sans trouble à ma douleur : je le trouvais dans ce lieu sauvage que ie connaissais déjà : je nÕy

vis rien dÕabord ; jÕerrais dans les cam- pagnes, sans rien remarquer, sans, être frappé de rien : la nature ne me semblait b» lie que par la solitude et le si lence, et rien ne me déplaisait tant que la nécessité oii jÕétais quelquefois de parler et dÕentendre parler. Tout ce qui passait autour de moi ne mÕoffrait que des formes fugitives et des mouveniens sans objet ; les habitans du lieu me paraissaient des ombres voltigeant autour de moi, comme les fantômes dÕun rêve ; il me semblait que je nÕavais rien à démêler avec eux. Il nÕy avait de vivant dans la nature, de vivant pour moi, que les images des objets que je regrettais : elles seules animaient, peuplaient ma solitude, mÕaccompagnaient dans mes promenades ; je les voyais, je leur parlais, jÕétais en société avec elles. Le croiriez- vous ? Tenté cent fois de renoncer à la vie t pour me rejoindre à ces objets chéris, il me semblait que je nÕétais retenu que par la crainte de mÕen séparer, au contraire, sans retour.,

Les ames tendres qui ont éprouvé les mêmes peines, concevront aisément que cet état de profonde mélancolie a je pesais

r-juels charmes qui en allègent le poids, qui mêlent quelque douceur à lÕamertume des larmes, qui consolent en quelque sorte par le sèntiment même dÕune douleur inconsolablÕe. JÕai passé plus de six mois dans cette espèce de délire de lÕame, et ces six mois se sont -évaporés de ma vie comme le songe dÕune nuit. JÕavais perdu le sentiment du tems et de sa durée ; les mois, les semaines ; les jours, tout ce qui le marque et le divise ; nÕexistait plus pour moi. Cet état ne pouvait être éternel. Le tems et la nature humaine veulent que tout change et que tout finisse.

Des soins domestiques èt des rapports indispensables me forçant à mÕoccuper da différens détails, donnèrent à mon afflic- tion quelques momens de trêve. Insensiblement mon imagination se calma, mes idées se fixèrent, ma raison reprit un peu dÕem- pire, je sentis enfin le désir de distraire et dÕoccuper mon esprit. JÕavais toujours aimé passionnément la lecture. JÕessayai de lire des livres de différens genres mais les premiers essais ne réussirent pas dÕabord. Les ouvrages de raisonnement fatiguaient mon attention sans la captiver, le bel esprit me paraissait insignifiant et froid, la plaisan-

terie, le ridicule, le comique, me repoussaient ; Horace lui-même, qui avait cons- tamment fait mes délices, était sans attraits pour moi ; lÕhistoire, en me parlant dÕévénemens et dÕintérêts auxquels je me croyais pour toujours étranger, ne pouvait plus mÕattacher ; les peintures des passions, de leurs jouissances et de leurs tourmens, mÕattiraient de préférence ; mais bientôt me ramenant trop fortement sur moi même, elles me replongeaient dans mes rêveries et mes illusions mélancoliques, dont le charme était bien plus puissant sur mon ame, que des peintures artificielles de sentimens et de malheurs imaginaires. LÕastronomie a fait enfin ce que nÕont pu faire ni la belle poésie de Virgile et de Racine, ni le génie de Tacite et de Montesquieu, ni lÕéloquence de Bossuet et de Rousseau. Retenu sous un toît par les ardeurs de lÕété, je donnais assez communément le jour au repos, pour jouir plus à mon aise du silence et de la beauté des nuits. Ces points brillans qui semblent semés au hasard dans la voûte du ciel, attiraient naturellement mes regards ; je mÕé- levais par la pensée dans le vide immense où ils nagent ; ces points devenaient tour-

à-tour des foyers immenses de lumière, dont la multitude, la grandeur et lÕéclat enchantaient mon imagination. JÕaimais à suivre les planètes dans leurs mouvemens, et à me rendre compte des forces combinées qui les enchaînent si constamment dans des courbes régulières. Je nÕétais pas assez instruit pour concevoir comment une première impulsion, donnée à ces énormes masses, pouvait balancer la force puissante et universelle qui, attirant tous les corps les uns vers les autres, semble devoir les plÕé.

cipiter tous vers un centre commun, et les confondre bientôt en une seule masse im- mobile. A force dÕy rêver, mon esprit sÕéchauffa sur ce problême ; je mÕobstinai à en chercher la solution. Les secours me manquaient ; les Mondes de Fontenelle, les Elémens de Newton par Voltaire, et un excellent traité dÕastronomie par Fergusson, étaient les seuls guides que je pusse consulter. JÕavais su assez de géométrie dans ma jeunesse ; mais jÕen avais perdu lÕhabitude. Je me mis à lire et à calculer ; je fis des efforts de tête incroyables, pour résoudre la difficulté que je mÕétais faite, et si je ne pus parvenir à mÕen donner une solu-

lion rigoureuse, je crus du moins trouve.

une explication qui me satisfit.

Cette application, à laquelle je fus amené sans proj et comme sans efforts, me donna tout-à-coup une existence nouvelle ; je re-rtrouvai la liberté de mon esprit et la puissance de fixer mon attention sur les différens objets qui appelaient successivement ma pensée. Le goût de la lecture et de lÕétude me revint avec une activité que je nÕavais éprouvée que dans ma jeunesse. Je commençai aussi à mÕintéresser aux objets qui mÕétaient étrangers. Je distinguai, pour la première fois, les visages des humains au milieu desquels je vivais depuis plus de six mois. Il me sembla que je revenais dÕun long évanouissement, et que je retrouvais une nouvelle vie. Mon imagination était toujours triste, mon cœur était souvent oppressé de souvenirs douloureux ; mais mes larmes coulaient sans amertume, et je ne puis pas dire que jÕétais malheureux. Les longs déchiremens de mon ame lui avaient laissé une sensibilité plus délicate, qui donnait à toutes ses impressions je ne sais quoi de plus vif et de plus exquis, dont on ne peut se former une idée que par les pr-

mières sensations si délicieuses, quÕon éprouve dans la convalescence dÕune longue et cruelle maladie.

CÕest dans cet éiat, Monsieur, quÕil mÕest venu par degrés la fantaisie dÕécrire sur la philosophie, la morale et la littérature, et que cette fantaisie a abouti à vous adresser mes réflexions. Cette lettre est déjà trop longue : je remets à la troisième à vous rendre compte du plan de travail que je me propose de suivre dans ma correspondance., Le solitaire des Pyrénées.

LETTRE III.

MONSIEUR, Voici ma troisième lettre. JÕy parle en, core beaucoup de moi ; mais sÕil faut pardonner un peu dÕégoïsme, cÕest à un hermite : en sÕéloignant du monde, on se rapproche de soi. Je nÕaurais pas eu la force dÕécrire y si jÕavais dû commencer par réprimer des sentimens amassés dans mon ame pendant des années de solitude, et qui débordaient malgré moi.

Je reprends donc mon histoire, mais cÕest heureusement pour la finir. Les peines de lÕame sont aussi des maladies du corps, et les convalescences sont de vrais rajeunissemens. Tout ce que jÕéprouvai, en retrouvant la liberté de mon esprit et le calme du cœur qui en fut en partie lÕeffet, ne peut sÕexprimer. Je sortais dÕun long rêve de douleur : je me sentis renaître à une existence de délices qui ressemblait encore à un rêve. Il me semblait que la nature,

comme le soleil quand il se dégage du sein dÕune épaisse nuée, sortait de dessous un voile sombre qui mÕen avait long-tems dé, robe les beautés. Chaque objet reparaiesait, à mes yeux, paré de couleurs vives et riantes. La saison était belle ; ma solitude est toute environnée de sites romantiques et dÕaspects singulièrement variés : tout mÕenchantait. En ouvrant, le matin, les yeux à la lumière, je savourais le plaisir dÕêlre : respirer lÕair dÕun beau jour était pour moi une sensation aussi agréable et aussi distincte que de respirer le parfum des fleurs. La verdure des prés, lÕombrago dÕun bosquet, la fraîcheur et le murmure des ruisseaux me remplissaient dÕidées agréables ; lÕépaisseur de la forêt, le torrent de la montagne et les roches hispides et dépouillées qui en brisent le cours, avaient un autre charme en réveillant en moi des idées mélancoliques, mais encore mêlées de douceur.

Les grandes images de la nature me rappelaient les merveilles des beaux arts et les efforts du talent pour en reproduire les beautés. JÕobservais, avec une sorte de ravissement, ces grandes masses de lumière

et dÕombre, qui, par une magie que lÕart nÕa jamais pu imiter, détachent les objets de ce vaste tableau, en les unissant cependant en un tout, et donnent à-la-fois du mouvement à chaque partie et du repos à lÕensemble.

JÕaimais peut-être encore davantage ces belles nuits, où les rayons argentés de la lune, projetés sur un fond obscur et décoloré, brisés par les branches des arbres ou réfléchis par la surface des eaux, pro-.

duisent des effets si piquants et si variés ; où la lumière des étoiles, plus faible encore et plus égale, dessinant, dÕune manière vague et incertaine, les formes et les contours des objets, laisse plus de jeu à lÕima- gination ; où enfin, le vaste silence de la nature attirant moins lÕame au-dehors, la recueille sur elle-même, et lui laisse le calme nécessaire pour se livrer à la réflexion, et suivre les développemens de la pensée.

Dans ces méditations où je mÕabandonnais avec plaisir, mon esprit était succes sivement attiré par tous les obj ets qui peuvent exercer ses facultés. La physique, 1. 1 morale, lÕhistoire, la poésie, mÕoccu-

paient tour-à-tour. JÕavais apporté, dans ma retraite, une collection assez nombreuse de livres de tous les genres ; je les parcourais au hasard ; jÕen prolongeais et jÕen quittais la lecture, selon la fantaisie du mo- ment. Souvent un seul passage lue fournissait le texte dÕune longue rêverie, plus douce encore que la lecture, JÕaimais à me rendre compte de ce qui me frappait dans un ouvrage, à en analyser les beautés et les défauts, à chercher de meilleures solutions dÕune question intéressante, lorsque je nÕétais pas content de celle de lÕauteur Je me plaisais, sur-tout, à comparer les jugemens que je portais sur le mérite et le talent des écri vains, avec ceux que

jÕen avais portés dans ¡. -- LÕ-J :" ferenccs de Õ■,n ; i. cus tenaient encore moins igres de niou esprit quÕaux poi, t- vue difïerens sous lesquels je conv lirais les objets. Cependant, il est aisé de

concevoir que mon esprit, comme mon goût, était devenu plus sévère : il y a, des beautés de mode et de convention, que la frivolité, lÕesprit dÕimitation ; la soif de la nouveauté, et dÕautres illusions momen- tanées de la société, peuvent accréditer au

sein de Paris, et qui sont perdues pour un solitaire.

CÕest, Monsieur, dans cet état de doure mélancolie, dÕindépendance de tous les devoirs de la société et de tous les besoins de la vie, dÕentier abandon aux instincts de la nature et aux mouvemens de la fantaisie, dÕoccupation de lÕesprit sans contrainte, sans fatigue et sans prétention, que jÕai déjà vu sÕécouler plus de deux années avec une rapidité qui mÕeffraie quelquefois quand jÕy réfléchis. Puisse ma vie cependant achever de couler ainsi jusquÕau terme que je vois sans trouble approcher à grands pas et où jÕespère arri ver sans regret !

Hic secura quies, hic nescia fallere vita.

Ce goût pour la lecture et la méditation

qui mÕa repris avec une vivacité qui mÕé- tonne souvent moi-même, mÕa fait conce.

voir plusieurs fois lÕidée dÕécrire un grand ouvrage. JÕai fait le plan de plusieurs ; jÕen ai commencé quelques-uns, mais le cou.

rage mÕa bientôt manqué ; jÕai senti que pour un esprit actif et accoutumé à réfléchir, ce nÕétait quÕun amusement agréable que de jeter sur le papier ses idées à mesure

1

quÕelles naissent à la vue des objets qui nous frappent, ou à la suite des méditations qui nous ont occupés.

Mais concevoir un grand plan, en dispo- ser avec ordre toutes les parties, donner à chaque idée la place, lÕétendue, la couleur qui conviennent à son objet, cÕest un travail long et pénible auquel on ne peut être encouragé que par un grand intérêt. Mais à mon âge, dans la solitude et lÕoubli du.

monde tDÙ je veux achever de vivre, quel intérêt assez. puissant pour me payer dÕun si grand sacrifice ? LÕamour de la gloire, comme les autres amours, ne conviennent guères quÕà la jeunesse. Elle voit, dans les succès de lÕesprit, des moyens dÕobtenir tous les genres de succès ; la vie est pour elle un horizon sans bornes, où mille plaisirs lÕappellent et lÕattendent. Ses espérances sÕenflamment par la multitude même et la vivacité de ses jouissances : elle veut avec ardeur, exécute avec constance, parce quelle sÕexagère le prix du triomphe, et quÕelle envisage un long avenir pour en jouir. Mais quand lÕâge de la vieillesse est venu, lÕavenir est bien peu de chose ; à peine ose-t-on y porter la vue ; les jours

quÕil faut sacrifier sont précieux, parce quÕil en reste trop peu pour recueillir les fruits du sacrifice : on fait peu de cas dÕune gloire qui ne tient quÕau suffrage dÕune multitude.

dont on a trop appris à apprécier les opi- nions ; et la postérité, comme les fantômes que lÕimagination crée ou exagère, devient moins imposante à mesure quÕon en approche.

Voilà, Monsieur, ce qui mÕa passé par la tête quand jÕai voulu écrire pour le public ; voilà ce qui mÕa fait renoncer au projet de composer un livre, et ce qui mÕa attaché à celui dÕécrire, sans ordre et sans plan, les idées que me suggéreront mes lectures ou mes méditations. Je vous adresserai mes esquisses. Si jÕen suis content, quand je les verrai imprimées, jÕaurai rempli mon principal objet. JÕaime à me flatter que. les hommes raisonnables et éclairés y trouveront quelques idées vraies et utiles ; mais cÕest un honneur que je ne puis pas même désirer vivement, puisque je ne suis pas à portée dÕen jouir.

Le solitaire des Pyrénées.

LETTRE IV.

ÎVÏ ONÏIEUÏ, JÕai connu madame de Tencin ; jÕétais bien jeune, et elle était à la fin de sa carrière ; elle me témoigna de la bonté, jÕen ai conservé de la reconnaissance ; jÕaime et jÕestime ses romans ; sa mémoire me doit être chère ; cÕest pour vous parler dÕelle que je prends la plume, et je vais la laisser courir au gré de mes souvenirs et de ma pensée.

CÕest à lÕabbé Trublet que je dois en grande partie le goût très-vif que je pris en sortant du collége pour la littérature ; il connaissait ma famille ; je lui communiquai mes premiers essais, et il les encouragea : cÕétait un fort bon homme, qui aimait sincèrement les lettres et les talens. Je me rappelle que madame Geoffrin disait de lui que cÕétait une bête frottée dÕesprit. Le mot est plaisant ; mais il est encore plus injuste que plaisant. LÕabbé Trublet avait

certainement de lÕesprit, des lumières et même du goût, quoique ses jugemens fussent trop souvent teints des paradoxes littéraires de la secte fontenellienne qui domi- nait alors. Je crois que dans ses Essais de Littérature et de Morale, au travers dÕune trop grande abondance de choses communes, on trouverait plus dÕidées fines et vraies que dans les récits de plusieurs gran ds hommes du jour, qui ne lisent point ces Essais, et ne prononcent le nom de Trublet quÕavec mépris. Il est trop vrai que les vrs du pauvre Diable ont condamné ce nom à un ridicule éternel, parce que de jolis vers ont bien plus dÕautorité que de froides ob- servations de morale et de goût.

LÕabbé Trublet mÕexcitait à me livrer à la poésie, quoiquÕil ne lÕaimât guères. Je fis une petite comédie ; il lÕentendit, la loua beaucoup, et voulut que je la lusse à madame de Tencin. Je ne demandais pas mieux : la lecture se fit eii petit comité deyant Marivaux, Pont-de-Vêle, Trublet et une femme dont jÕai oublié Je nom. La pièce parut bien écrite ; on y trouva des verç heureux et des tirades saillantes ; pn mÕindiqua quelques corrections, et on mÕen-

couragea à la faire jouer. Marivaux fut celui qui la loua le plus, et il sÕoffrit pour la faire recevoir aux Italiens. Il y avait, disait-il, un pasquin dont il serait aisé de faire un arlequin, et un rôle dÕamoureuse que Silvia rendrait à merveille. Madame de Tencin me loua beaucoup, et son jugement me frappa davantage. Je nÕai jamais oublié ce quÕelle me dit, et voici à-peu-près ses propres paroles : « A votre âge 011 peut faire « de bons vers, mais non une bonne co« médie ; car ce nÕest pas seulement lÕœuvre « du talent ; cÕest aussi le fruit de lÕexpé« rience. Vous avez étudié le théâtre ; mais « heureusement pour vous, vous nÕavez pas « encore eu le tems dÕétudier le monde. On « ne fait point de portraits sans modèles.

« Répandez-vous dans la société. LÕhomme « ordinaire nÕy voit que des visages, v lÕhomme de talent y démêle des physiov nomies ; et ne croyez pas quÕil faille vivre « dans le grand monde pour le connaître : « regardez bien autour de vous, vous y « apercevrez les vices et les ridicules de « tous les états. A Paris sur-tout, les sottises « et les travers des grands se communi« quent bien vîte aux rang s inférieurs, et

v peut-être lÕauteur comique a-t-îl plus « dÕavantage à les y observer, par cela « même quÕils sÕy montrent avec moins « dÕart et sous des formes moins adoucies. A « chaque époque, il y a dans les mœurs un « caractère propre et une couleur domi- « nante quÕil faut bien saisir. Savez-vous, « ajouta-t-elle, quel est le trait le plus « marqué de nos moeurs actuelles ? Il me « semble, répondis-je un peu embarrassé, « que cÕest la galanterie. — Non, répliqua« t-elle, cÕest la vanité. Faites-y bien attent tion, vous verrez quÕelle se mêle à tout, « quÕelle gàte tout ce quÕil y a de grand, « quÕelle dégrade les passions, quÕelle « affaiblit jusquÕaux vices. M. de Marivaux « que voilà a dévoilé avec un art infini, « dans ses comédies comme dans ses rov mans, toutes les ruses de lÕamour-propre.

« Il sÕest fait un genre et cÕest celui dÕun « homme de beaucoup dÕesprit ; mais il est « trop fait pour les gens dÕesprit, et les « effets de la comédie doivent être plus « populaires. Attachez-vous à relever les « ruses ou plutôt les bêtises de la vanité : « cÕest une passion bien plus comique, et « si le théâtre peut en corriger une, cÕest

\* celle-là. Le ridicule en est le véritable « antidote, car rien nÕest plus misérable « que la vanité démasquée, » Madame de Tencin termina son discours par me dire : « Lisez votre pièce, parce quÕelle prouve « de lÕesprit et le talent dÕécrire ; mais ne « la faites pas jouer, parce quÕelle ne réus« sirait pas ou quÕelle nÕaurait quÕun succès » qui pourrait vous égarer et ne devrait pas vous flatter. » Marivaux prit la parole et défendit son jugement. Il avança sur la comédie de petites hérésies de goût qui me séduisirent, parce quÕelles étaient ingénieuses et quÕelles mÕétaient favorables. Chacun dit son mot, et il y en eut de très-bons. La discussion fut très-vive et très-polie, et je nÕen ai guères entendu de plus spirituelles. En mÕen rappelant depuis les détails, je trouvai cependant que Mari vaux embarrassait souvent la question par des sophismes, qui avaient un air simple à force de subtilité, et que madame de Tencin embarrassait à chaque instant Marivaux, par des observations dont lÕextrême naturel dissimulait la finesse.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, ce qui

résulta de cette conversation pour 1è sort de ma comé-die ; mais je ne tardai pas à me convaincre que la femme d^esprit avait mieux jugé que les esprits de profession.

DÕaprès tout ce que je viens dÕécrire, on ne sera pas étonné que jÕaie eu quelquÕem- pressement à me procurer la nouvelle édition des œuvres de madame de Tencin. JÕy ai trouvé à la tête un précis de la vie de cette femme célèbre ; mais jÕai vu aux premiers traits que lÕauteur ne lÕavait point connue.

Il a peint son caractère et son esprit, dÕaprès des traditions peu fidèles. Il est si difficile de bien connaître les personnes avec qui on vit ! Comment peindre avec vérité celles quÕon nÕa jamais vues ! La Tour sÕamusa, un jour à faire le portrait dÕune femme qui était à soixante lieues, mais dont on lui envoya le signalement avec les détails les plus minutieuPet les plus exacts : il fut impossible de retrouver la moindre ressem- blance entre le portrait et le modèle.

Je ne relèverai point ce que je trouve einexact dans les détails quÕa écrits sur madame de Tencin le nouvel éditeur de ses çeuvres ; jÕaime mieux retracer ici quelquesuns des traits qui mÕont le plus frappé dans

ce que jÕai vu dÕelle, ou que jÕai recueillis des confidences de ceux qui ont vécu dans son intimité.

Je ne dis rien de sa figure. Elle était vieille lorsque je lÕai connue : sa physionomie nÕavait rien de bien spirituel, et il ne lui restait pas même une trace de beauté.

On ne pouvait pas dire dÕelle ce que Fontenelle dit un jour en voyant une femme qui avait été célèbre par sa jolie figure et ses galanteries : On voit bien que Vamour II passé par-là.

Elle avait beaucoup dÕesprit, et encore plus de caractère : son esprit avait toujours lÕair de la raison, et il sÕappliquait a tout.

Jamais on nÕeut plus de finesse dans le coup-dÕœil avec plus de simplicité dans le tou -1 ni plus dÕadresse dans la conduite avec des manières plus naturelles.

Elle sÕétait déterminée à prendre le voile dans un couvent, par une de ces méprises si communes à une certaine époque de la jeunesse, où le développement obscur dÕun sentiment nouveau et inconnu se tourne en un goût de retraite religieuse, que lÕabbé de Saint-Pierre appelait la petite vérole de lÕesprit, parce quÕil croyait

quÕil fallait lÕavoir une fois en sa vie. JÕai eu aussi cette petite vérole, ajoutait-il, mais je n en UlS pas resté marque.

Madame de Tencin sentit bientôt sa mé- prise ; la force et lÕindépendance de son caractère ne lui permirent pas dÕêtre fort délicate sur les moyens de recouvrer sa liberté. Elle ne trouva pas de route plus commode, pour sÕéchapper de sa prison, que dÕy mettre le feu, et elle parvint bientôt à faire annuller ses vœux.

Sa véritable vocation était de dominer, et la nature lui en avait donné, avec le besoin, tous les moyens Quatre-vingts ans plutôt elle eût joué un grand rôle. Tout ce qui lÕapprochait entrait nécessairement dans le plan de ses intrigues. Elle tirait parti du sot comme de lÕhomme dÕesprit, et lÕun et lÕautre servaient quelquefois, sans sÕen douter, dÕinstrument à ses vues.

Elle avait en amitié plus de solidité quÕen amour, et elle plaisait à ses amis plus quÕelle ne les intéressait. Sa conversation avait du charme, sans avoir de lÕéclat ; elle ne soignait rien, et rien ne lui échappait.

Son art était de démêler et de toucher sans affectation le côté faible de lÕamour-propre

I

de chacun. CÕétait toujours en vous parlant de vous, quÕelle vous amenait à elle, et en sÕoccupant de vos intérêts, quÕelle vous attachait aux siens.

Son ambition fut grande, son esprit supérieur et ses succès médiocres cÕest que les circonstances contrarièrent sa fortune, et que lÕinstrument de ses desseins ne put pas répondre à la main qui le dirigeait. Le chef-dÕœuvre du génie de madame de Tencin fut de faire croire quelque tems à lÕEurope, que son frère le cardinal était un homme dÕesprit et un homme dÕétat ; ce qui est moins merveilleux, cÕest que le cardinal le crut lui-même.

Je mÕa perçois, Monsieur, que jÕai fait une longue lettre sans dire un mot de ce qui me lÕa fait commencer. Mais que vous importe, si ce que jÕai écrit nÕest pas plus ennuyeux que ce que je voulais écrire ? CÕest ce dont vous jugerez lÕordinaire prochain.

Le solitaire des Pyrénées.

LETTRE V.

NÕAV E z - V 0 V S pas remarqué, ]\Iollsieur que tous les sourds sont taciturnes ? En effet, on nÕest guères tenté de parler à des gens dont on nÕentendra point la réponse.

CÕest précisément la situation où je me trouve vis-à-vis de vous, et la raison qui fait succéder mes lettres avec tant de lenteur ; car enfin je vous écris sans savoir si vous me jugerez digne dÕêtre imprimé, sans être sûr que vous lirez une de mes lettres jusquÕau bout. Je suis la voix qui crie dans le désert ; rien ne me répond ; lÕécho même ne me rapporte aucun son.

Quand un homme de lettres écrit au milieu du tourbillon de Paris, quelque modestes que soient ses prétentions, il a sa cotterie qui lÕadmire, sa cabale qui le jalouse, son public qui dispense la gloire.

Les louanges lÕencouragent, les critiques même lÕaiguillonnent. SÕil se retire quelque tems dans une solitude champêtre, pour recueillir en paix ses pensées, lÕimage de la solitude le suit dans cette retraite mo-

mentanée ; cÕest pour y revenir mieux accueilli quÕil sÕen est éloigné ; il jouit en travaillant du bruit quÕil peut faire à son retour. Mais moi, que mon âge, mon goût, mes habitudes ont résigné à terminer en paix mon obscure carrière, séparé pour jamais du bruit du monde et des regards des hommes, pour qui est-ce que jÕécris ?

Quel fruit espéré-je de la peine que je prends ? car enfin cÕen est une que dÕécrire pour être imprimé. Quand jÕai arrêté quel- que tems mon esprit sur un objet qui lÕin- téresse, je sens mes idées se développer, sÕenchaîner, se presser avec rapidité ; mon imagination leur donne des formes, de la couleur et du mouvement : alors jÕéprouve le besoin de les fixer sur un papier, pour mÕen rendre compte à moi-même ; mais à peine ai-je pris la plume que ces idées si lumineuses se troublent, ces sensations si vives sÕéteignent, la langue se refuse à lÕex- pression de ma pensée, et mon imagina- tion se glace dans la recherche des mots et des tours. Honteux de me donner tant de peine pour un travail si futile, si je prend s le parti de laisser courir au hasard mon es- prit et ma plume, a lors le premier onUc

de mes idées sÕefface, et je me trouve entraîné, malgré moi, loin du but où je voulais aller CÕest ce qui mÕest arrivé dans ma dernière hJttre, où en vous parlant de madame de Tencin, les souvenirs qui se réveillaient en moi, à mesure que jÕécrivais, ont pris la place des réflexions que je voulais vous communiquer, et que je vais tâcher de retrouver.

Il faut répéter encore ici que madame de Tencin appelait ses bêtes les Montesquieu, les Fontenelle, les Lamotte et les autres hommes de lettres quÕelle rassemblait chez elle, cÕétait, disait-elle, sa mtnaqerie.

Je ne vois là quÕune de ces plaisanteries de société, que des gens dÕesprit peuvent, je crois, se permettre dans lÕintimité, et une contre-vérité qui, par le choix des hommes à qui elle sÕappliquait, ne choquait pas de mon tems les gens de la meilleure compa- gnie.

Des critiques dÕun goût excessivement délicat, tel que lÕillustre auteur dÕun dictionnaire oublié, et lÕauteur non moins illustre dÕun journal non moins oublié, ont gravement relevé cette plaisanterie, qui leur a paru une impertinence de la part de

celle qui la faisait, et une bassesse de la part de ceux qui la souffraient. Il faut en conclure que sÕils eussent été contémporains de madame de Tencin, ils nÕauraient jamais été aggrégés à une pareille ménagerie.

Le nouvel éditeur de madame de Tencin nÕest pas si sévère ; il juge quÕelle avait trop dÕesprit pour vouloir faire entendre que, Montesquieu et Fontenelle en manquas- sent, et il conjecture quÕelle voulait peutêtre par-là blâmer le goût pour les ména- geries, qui devenaient à la mode.

Je nÕai jamais ouï dire dans ma jeunesse quÕon eût la fantaisie dÕavoir dans les bonnes maisons de Paris, des collections dÕéléphans, dÕours et de panthères. Cette mode aurait pu en effet avoir quelques inconvéniens, mais ne pouvait guères devenir générale. JÕaime mieux croire, comme le dit ensuite lÕéditeur, que cette dénomination de bêtes nÕétait quÕun trait de gaité ; et lorsquÕil ajoute que le trait nÕétait ni assez fin, ni assez spirituel, jÕen conclus quÕil vit dans des sociétés où lÕon a plus dÕesprit et un meilleur ton que dans celle de mÕadame de Tencin, et je lui en fais mon compliment,

Je nÕaurai pas la simplicité de justifier un mot de cotterie par des raisonnemens ; mais je ne puis me refuser à la tentation de rappeler une autre plaisanterie de société qui explique un peu celle-là.

On sait que le feu marquis dÕArgenson, qui a été ministre des affaires étrangères, nÕétait désigné dans le mond e que par le surnom de dÕArgenson la bête. CÕétait un homme de beaucoup dÕesprit et de beaucoup de connaissances, très-honnête homme et bon citoyen. On a de lui un excellent ouvrage sur le gouvernement ; mais il avait le ton commun et les manières un peu bourgeoises. Le comte dÕArgenson, son frère, avait, au plus haut degré, ce quÕon appelle esprit dans le monde ; sa conversation était pleine de traits ; il était sur-tout fin railleur, et cÕest lui qui a le plus contribué à mettre le persifflage à la mode. Il nÕaurait vraisemblablement jamais fait un bon livre ; mais on sent quel avantage il avait dans un salon sur le marquis. Il était lÕesprit par excellence, et ce fut pour marquer la distance quÕil y avait entre les deux, quÕon appela son frère la Bête.

JÕai connu des personnes qui croyaient

sérieusement que le surnom avait été pris à la lettre, et qui faisaient, à ce sujet, des réflexions de morale très - solides sur la frivolité du siècle. lis auraient plaint, sans doute, feu M. Crozat, qui, par une semblable figure de rhétorique, était surnommé Crozat le pauvre" parce quÕil nÕavait que deux millions de bien, tandis que son frère en avait six. •

Il ne faut pas croire non plus quÕil nÕy ait pas eu une nuance de sérieux dans la plaisanterie que faisait madame de Tencin sur les beaux esprits. Elle ne sÕétait livrée que par désœuvrement au goût des lettres, quÕelle eût peut - être dédaignées si elle nÕavait pas échoué dans ses projets dÕambi- tion. CÕétait un pis-aller ; elle avait de tous les genres dÕesprit, mais celui dont elle faisait le plus de cas, était lÕesprit des affaires. Elle aimait encore mieux parler dÕintrigue que de littérature, et faire entrer un de ses amis dans le ministère quÕà lÕacadémie ; elle nÕaurait jamais fait de romans, si elle avai t pu travailler à des arrêts du conseil. On conçoit que, lorsque la conversation se portait chez elle sur les intrigues de la cour et de la ville, elle se trouvait

bien supérieure aux Fontenelle et aux Mon- tesquieu ; et je me rappelle quÕelle les raillait souvent sur leur profonde ignorance des choses de ce monde. CÕest une grande douceur pour les gens du monde que de pouvoir dire à un homme de génie quÕil est une bête ; et ils admirent bien volontiers le talent dÕun homme de lettres dont ils peuvent plaisanter tout le jour les gaucheries ou la distraction. JÕen ai vu du moins plusieurs exemples dans ma jeunesse ; peutêtre cela est-il changé aujourdÕhui ; car jÕaime à croire que tout se perfectionne.

Voilà encore une longue lettre sans avoir dit tout ce que je voulais dire de madame de Tencin : jÕy reviendrai, si cela ne vous ennui e pas trop.

Le solitaire des Pyrénées.

LETTRE VI.

Encore un mot, Monsieur, sur madame de Tencin, et je laisserai dormir en paix ses mânes.

Vous avez vu que lÕéditeur de ses œuvres lui passerait, à la rigueur, cette dénomination de bêtes quÕelle donnait aux gens dÕesprit de sa société ; mais ce quÕil prétend quÕon ne peut pas pardonner, cÕest le don quÕelle faisait chaque annee aux auteurs quÕelle recevait, de deux aunes de velours pour faire des culottes. Ils en avaient sûrement besoin, ceux qui ont conservé cette anecdote (je copie mot à mot). De semblables dOlls -Õ ajoute lÕéditeur, étaient aussi peu décens de la part dÕune femme, que vils pour ceux qui daignaient les prendre.

JÕavoue, Monsieur, que je trouve dans ces phrases un étrange renversement dÕidées et de langage. DÕabord, on y semble considérer madame de Tencin comme une auguste princesse qui fait lÕhonneur à quelques humbles auteurs de les recevoir chez

elle. Mais madame de Tencin nÕétait point une grande dame ; et Fontenelle et Montesquieu nÕétaient point des auteurs. CÕétait une femme de beaucoup dÕesprit et de trèsbonne compagnie, qui avait pour amis des hommes de beaucoup dÕesprit et de très- bonne compagnie, accoutumés à vivre avec ce quÕil y avait de plus distingué par le rang et la naissance, et qui faisaient plus dÕhonneur à la société de madame de Tencin, en sÕ y réunissant, quÕils ne pouvaient en recevoir.

JÕaurai lÕhonneur dÕapprendre à monsieur lÕéditeur, que celui qui nous a conservé lÕanecdote des deux aunes de velours, est mon patron, lÕarchidiacre Trublet, qui a jugé à-propos de la transmettre à la postérité avec beaucoup dÕautres minuties littéraires, parce que cÕétait son goût ; mais qui nÕavait certainement pas besoin quÕon lui donnât des culottes, parce quÕil avait un petit bien de patrimoine, une pension et un très-bon bénéfice.

Je suis émerveillé de lÕintrépidité dÕopinion quÕil faut avoir pour affirmer au public, sans scrupule, quÕune femme comme madame de Tencin faisait, chaque année, une

1flose indécente sans sÕen douter ; et que Montesquieu, Fontenelle, Marivaux, etc., sÕavilissaient par la même occasion pour deux aunes de velours. Comment la plume ne sÕarrête-t-elle pas sous les doigts au mo-

ment de signer un pareil arrêt contre des personnes qui devaient être les meilleurs juges de ce qui est décent et convenable ?

Dans les actions qui intéressent la morale, il nÕy a rien dÕarbitraire ; les jugemens doivent être uniformes dans tous les tems, parce que les principes sont par-tout les lTlênJes ; et cependant !. mais dans les choses de délicatesse et de convenance sociale, les idées se modifient à lÕinfini.

LÕusage de faire des présens est de toute antiquité ; mais les raflinemens de délicatesse quÕon a mis a donner ou à recevoir, ont étrangement varié, selon le degré de sociabilité, la nature des mœurs et les caprices de lÕopinion.

Le sauvage convoite tout ce qui lui plaît, demande sans façon ce dont il a besoin, donne sans grace et reçoit sans pudeur.

Dans les sociétés policées, mille délicatesses restreignent la liberté dÕoffrir et de recevoir des dons.

Dans lÕOrient, on ne va solliciter la fa- veur dÕun pacha, ou la justice dÕun cadi, quÕen appuyant la requête dÕun présent de fourrures, de riches étoffes ou de sequins.

En dÕautres pays, à peine ose-t-on prendre cette liberté avec des secrétaires ou des commis.

Chez les anciens grecs, un hôte généreux offrait à un élranger la plus belle de ses esclaves, et lÕétranger en usait sans céréO monie. Chez les nations plus polies, on se ferait moins de scrupule de séduire la femme ou la fille de son liùte, que de lui enlever sa maiJresse.

Les grands de Rome donnaient de lÕargent à leurs chiens, et leur envoyaient souvent à dîner de la desserte de leur table.

Les cliens étaient dÕhonnêtes citoyens romains, qui sÕestimaient, dit-on, plus que des rois. De bons bourgeois de Paris, sans être aussi fiers, ne recevraient pas de pareils présens.

Ces mêmes romains, qui avaient tant de fierté sur les grandes choses, avaient en même tems sur de petits objets des usages qui étonnent notre délicatesse. Un citoyen, dÕune famille même distinguée, se faisait

présenter à un repas où il nÕétait pas prié, et trouvait bon quÕon lui donnât la dernière place du dernier lit, sans autre dédomma- gement que le plaisir de faire Lonne chcre Cet usage était si commun, quÕon avait fait un nom particulier pour cetie espèce de parasites : on les appelait des ombres.

CÕétaient un nlOlncnLanns, un Varius,

Quos Mecenas adduxerat umbras.

Chez nous, un homme comme il faut arrive souvent à un souper où il nÕest pas désiré ; mais il nÕy prend point la dernière place, et souffrirait encore moins quÕon la lui assignât.

Suétone nous a conservé une lettre cu- rieuse dÕAuguste à sa fille Julie. Il lui envoie deux cent cinquante deniers, parce que, dit-il, il a fait présent de la même somme à chacun des convives quÕil a invités à souper, afin de les mettre en état de jouer pendant le repas, aux dés ou à quelquÕautre jeu Cette anecdote en rappelle une assez moderne, qui nous prouvera combien les opinions changent sur les convenances de délicatesse et de fierté.

A cette fête célèbre que Fouquet donna

à Louis XIV dans son château de Vaux, le sur-intendant fit meltre dans la chambre de chaque courtisan de la suite du roi, une bourse pleine dÕor, pour fournir au jeu de

ceux qui pouvaient manquer dÕargent, où nÕen avoir pas assez. Ces messieurs ne virent, dans une attention si recherchée, quÕune galanterie magnifique, et en usèrent sans y regarder de plus près. Je nÕai pas besoin dÕobserver quÕune pareille magnificence serait vue aujourdÕhui dÕun œil bien différent. Duclos, qui rapporte cette anecdote dans ses Considérations sur les Mmurs, ajoute : « Le sur-intendant de (Bullion avait déjà donné un exemple de « ce magnifique scandale. Ayant fait frapper « en 1540 les premiers louis qui aient paru « en France, il imagina de donner un dîner « à cinq seigneurs de ses courtisans, fit « servir au dessert trois bassins des nou« velles espèces, et leur dit dÕen prendre « autant quÕils voudraient. Chacun se jeta « avidement sur le fruit nouveau, en em- « plit ses poches et sÕenfuit avec sa proie, « sans attendre son carrosse ; de sorte que « le sur- intendant Bullion riait beaucoup « de la peine quÕils avaient à marcher. »

LÕusage des étrennes est de tous les tems et de tous les pays. Je vous ferai grace de mon érudition sur les variétés infinies que les mœurs et la fantaisie ont établies dans les présens dÕétrennes. Il me serait aisé de vous expliquer comment les culottes de velours étaient devenues à la mode il y a quarante ou cinquante ans, et pourquoi madame de Tencin avait voulu faire adopter cette petite élégance à des hommes raisonnables qui sÕy refusaient par simpli- cité, non par économie ; mais ces détails seraient trop fastidieux, et ne paraîtraient pas de bon ton aux lecteurs qui sÕen piquent. JÕaime mieux donner lÕexemple de la circonspection avec laquelle il convient de prononcer sur les usages et les bienséances qui ne sont pas à notre portée.

Quand je vivais dans le monde, il me semblait que le sublime- de la galanterie, dans les présens de société, était de donner des superfluités agréables, non des objets utiles ; Õ des bijoux plus précieux par le travail ou par la nouveauté que, par la matière ; on cherchait à montrer plus de goût dans le choix du don, que de géné- rosité dans sa valeur, et à mériter un com-

pliment plutôt quÕun remerciement. Ainsi le présent dÕune pièce de porcelaine était de meilleur goût que celui dÕune pièce de vaisselle dÕargent du même prix. Je sens bien que cette recherche était bien raffinée pour durer long-tems ; aussi je lis dans lÕagréable roman dÕAdèle et Théodore, que le goût du parfilage a introduit dans le plus grand monde lÕusage de donner aux femmes des poupées dÕor, des chiens dÕor, des galons et même des bobines dÕor ; que beaucoup de femmes en demandent à tous les hommes de leur connaissance, et que madame de R -je -je ne désire ces présens que pour les vendre. Madame de Genlis nÕa pas lÕair de trouver cet usage fort 77roble. Elle vit au milieu des mœurs quÕelle a peintes, et doit connaître parfaitement toutes les nuances des bienséances qui règnent dans ce monde : cÕest à elle quÕil convient dÕavoir un avis. Je me contenterai de dire que je ne puis pas moins estimer un homme de lettres qui re- çoit deux aunes de velours pour étrennes dÕune femme de ses amies, quÕune duchesse qui reçoit pour cinquante louis de bobines dÕor dÕun jeune colonel de sa connaissance.

t,,e solitaire des Pyrénées\*.

LET T RE VI I.

JE vous lÕai déjà dit, Monsieur, cÕest à lÕobservation de la nature que jÕai dû mes premières consolations dans les peines qui avaient abattu mon âme. JÕai cont i nue à me Il cette étude, soit par goût, soit par reconnaissance : elle charme toujours mes loisirs.

JÕavais trouvé dans les journaux de grands éloges dÕun livre nouveau qui me paraissait réunir tout ce qui pouvait exciter ma curio- sité et satisfaire mon goût de philosophie.

Ce livre est intitulé : Etudes de la Nature.

Je me le suis procuré ; je lÕai lu avec em- pressement. JÕy ai trouve une imagination brillante, une ame sensible, un esprit ob- servateur et hardi, un talent dÕécrire trèsrare, et ce qui touche encore davantage, un sentiment de vertu et dÕhumanité qui fait estimer lÕhomme autant que le reste fait estimer Fecrivain. Mais ce que jÕaime pardessus tout dans un ouvrage philosophique, cÕest ce qui fortifie ma raison et agrandit îtia pensée ; ce sont des vérités ; et je nÕen ai

guères rencontré dans ces Etudes de Ici Nature.

LÕauteur se montre bien mécontent des hommes et de la société : il paraît cependant fait pour en être bien traité. Dans son.

livre, les idées du philosophe sont trop souvent teintes de lÕhumeur du misanthrope.

Il a étudié la nature ; mais on voit quÕil a encore plus étudié J. J. Rousseau. Il adopte presque en tout ses préventions et ses paradoxes ; mais si cÕest quelquefois avec le style énergique et passionné du citoyen de Genève, ce nÕest pas avec cette dialectique profonde qui enchevêtre si artificieusement lÕerreur avec la vérité, que le meilleur esprit a bien souvent de la peine à démêler lÕune de lÕautre. Les erreurs semées dans les Etudes de la Nature ne sont ni si enveloppées, ni si spécieuses. LÕauteur met trop souvent les fantômes de son imagination à la place des procédés de la nature ; il a trop peu étudié les sciences dont il attaque les principes : il accuse les académies et les savans de vouloir tout expliquer par des systèmes, dans le tems où les académies et les savans, repoussant par-tout les systêmes, observent et analysent les phénomènes avec

le plus de méthode et de scrupule. Luimême prétend à chaque instant deviner la nature et expliquer ses opations par des suppositions cent fois plus gratuites que toutes celles quÕil combat.

Des hommes de mauvaise humeur contre leur siècle et leurs contemporains, accusent sans cesse nos grands écrivains de gâter les ouvrages dÕimagination par la philosophie, et les ouvrages de philosophie par lÕimagination. Ges tristes censeurs ne savent pas que le mélange de lÕimagination et de la philosophie fait le charme des plus beaux ouvrages de lÕantiquité : ils ne sont dignes de lire ni Plutarque et Platon, ni Cicéron et Sénèque, ni Montesquieu et Buffon.

Pour moi, jÕaime les ouvrages où les talens de lÕesprit parent la vérité sans la dé- guiser, où lÕauteur, mêlant la morale à la physique, sait attacher mon imagination en éclairant mon esprit, et mÕintéresser aux objets de la nature, en me montrant les rapports qui les lient à la perfection et au bonheur de lÕhomme.

Mais je veux, avant tout, que lÕobservation soit- fidèle, et que la physique soit exacte ; et cÕest malheureusement ce qui

manque aux Etudes de la Nature ; jÕy trouve trop souvent des chimères morales entées sur des chimères physiques.

LÕaversion de lÕauteur pour ce quÕil appelle les docteurs, cÕest-à-dire les savans, sÕétend jusque sur les géomètres et les phy- siciens : il est plus commode, il est vrai, de les censurer que dÕétudier leurs démonstrations et leurs expériences.

Il paraît quÕil a peine à croire au mouvement de la terre autour du soleil : il aime- rait mieux faire tourner le soleil. Il ne veut pas même que la terre tourne sur ellemême ; et. il oppose à ce mouvement de rotation, lÕancienne objection que, dans cette hypothèse, les corps lancés de la terre ne devraient pas avoir le même mouvement apparent que si la terre était immobile. Je nÕentrerai pas à ce sujet dans des détails de science aussi superflus que déplacés dans une lettre ; mais je prierai lÕestimable auteur des Etudes de la Nature, de lire les mémoires de lÕacadémie des sciences de 1771 : il y trouvera une réponse à cette même objection, et une réponse à la portée de tous lés lecteurs ; elle nÕest fondée sur aucun système, mais seulement sur les lois

du piouvement les plus simples et les plus incontestables.

Il croit que le rayon de la terre nÕest pas plus long à lÕéquateur que vers le pôle ; il paraît ignorer que la mesure des degrés du méridien a prouvé lÕaplatissement de la terre qui est devenu un fait déduit géométriquement de lÕobservation. Il cite un grand qstronome qui était dÕune opinion contraire ; mais on a reconnu il y a long." tems que cette opinion nÕétait fondée que sur une inadvertance échappée à ce grand astronome. QuÕil interroge et M. Bailly et M. Lalande, qui nous ont si bien fait connaitre lÕhistoire et lÕétat actuel de lÕastrocomic.

Il prétend quÕen supposant la terre fluide et tournant sur son axe, elle aurait dû prendre la forme dÕun plateau. QuÕil consulte M. de Buffon ou M. le marquis de Condorcet ; ils lui diront que dans lÕhypo- thèse quÕil combat, les molécules du fluide sÕattirent réciproquement, et quÕalors le calcul donne la. forme que doit prendre la masse fluide ; fovme très-différente de celle\* dÕun plateau.

Il explique ensuite les marées par je ne

sais quels courans venant des pôles et produits par la fonte des glaces. Il oublie que ce nÕest ni à lÕordre des saisons, ni à celui des heures du jour, que les marées sont assujéties, et que la lune nÕagit point sur les glaces du pôle. Les physiciens ont très-bien remarqué que la direction des côtes, celle du vent et celle des courans inflûaicnt sur les phénomènes des marées, et modifiaient les effets de la cause générale, Ils expliquent par ces actions combinées, toutes les irrégularités que lÕobservation a fait connaître, avec une précision qui suppose une cause plus constante que la fonte accidentelle des glaces des pôles. Quand on attaque les démonstrations des plus grands géomètres, il est triste de nÕavoir à mettre à la place que.

de pareilles suppositions.

Ce qui est remarquable dans les Etudes de la Nature, cÕest que lÕauteur ne veut pas que pour lÕétudier on emploie des instrumens et des calculs. Est-ce que lÕintelligence qui invente les calculs, nÕest pas un don du même être qui nous a donné des yeux, et les yeux ne sont-ils pas faits pour voir à travers une lunette comme pour regarder à travers les nuages ?

Il dit presquÕautant de mal des cartes de géographie que des calculs de géomètres.

Je crois cependant que M. de la Peyrouse dans son voyage autour du monde, les trouvera bonnes à quelque chose.

Mais, Monsieur, voilà assez et peut-être trop de philosophie ; je nÕajouterai plus pour cette fois quÕun mot sur les Etudes de la Nature. JÕy ai trouvé peu dÕidées neuves qui soient vraies, et peu de vérités qui soient utiles : mais on peut en tirer ce résultat toujours utile ; cÕest que lÕaffectation de fuir les routes battues conduit à lÕerreur pour le moins autant que la timidité qui craint de sÕen écarter ; cÕest que la philosophie qui érige en principe le mépris des méthodes scientifiques peut produire des pages agréa- blement écrites, mais ne montrera jamais quÕun monde imaginaire et des hommes non moins chimériques. JÕaime autant les rêves de Cyrano de Bergerac ; ce sont du moins des visions plus gaies.

Le solitaire des Pyrénées.

r

LETTRE VIII.

a N S lE UR, JÕavais commencé une seconde ]eHre¿snr- les Etudes. de la Nature, lorsque jÕai reçu la visite de deux jeunes mariés qui sont venus sÕétablir sur un petit bien peu élogn-é- de mon habitation, et avec qui le voisinage- me donna quelques rapports dÕaffaires. Le mari est un jeune homme fort bien fait, dÕune physionomie douce -et" honnête, et dont les manières ne manquent pas de- politesse. La jeune femme aune jolie figure où se peintrfin mélange piquant de raison et de gaîté, de candeur et de finesse : tous deux, on ! t lÕair du bonheur ; mais dans lÕun, cÕest lÕenchantement de lÕamour heureux ; dans lÕautre, cÕest sur-tout la satisfaction intime dÕavoir fait un excellent choix. CÕest un spectacle si doux que celui du bopheur - de deux ames honnêtes et sensibles ! LÕintérêt que jÕai montré à ces deux jeunes

gens mÕa attire leur confiance ; ils mÕont conté leur histoire : elle mÕa paru plus intéressante et plus neuve que les intrigues de la plupart de nos comédies et de nos romans modernes. Il mÕa pris fantaisie de lÕécrire et de vous lÕadresser. Cela ne peut pas déplaire à mes nouveaux voisins, et je ; suis sur que ce récit, aussi simple que fidèle, vous amusera plus que les observations philosophiques dont je voulais vous entretenir, et dont je ne vous tiens pas quitte.

JÕai toujours entendu dire que SaintGc rmain-eti-Laye était lÕasile dÕun grand nombre de bourgeois qui, après avoir fait une petite fortune, vont y passer en repos leurs derniers jours. Un vieux garçon, jouissant dÕun bien assez considérable, sÕy était retiré depuis plusieurs années. Il était né dans un village de Gascogne, où il avait laissé des frères et des sœurs qui avaient eu un grand nombre dÕenfans. Des neveux pauvres, instruits de la richesse de leur on- cle, venaient souvent du fond du royaume réclamer à Saint-Germain ses bienfaits. Le vieillard voulait bien laisser sa fortune à sa famille, mais il voulait en jouir tran-

quillement pendant sa vie. Pour se débar- rasser de ces visites importunes, il clara que ceux dÕentre ses parens quWc poursuivraient encore, nÕauraient aucune part à son testament. Dès cet instant, aucun ne troubla plus sa solitude. Un jour cependant une de ses nièces, âgée de dix-sept ans, habillée en - paysanne, mais tres-proprement, arrive à Saint-Germain. Elle demande la demeure de son oncle, dont les intentions ne lui étaient pas connues. Heureusement pour Thérèse (cÕétait son nom), on lÕadresse dÕabord à un tapissier, ami intime du vieux garçon. Elle intéresse le tapissier, qui la détourne de se présenter chez son oncle, et sÕengage à le voir et à lui parler pour elle. QuÕ elle reparte sur-le- champ, dit le vieux garçon : assurez-la que je lui laisserai vingt-cinq mille livres par mon testament ; mais je ne veux pasÕ la voir. — « Monsieur, répartit la jeune v paysanne au tapissier, retournez auprès « de mon oncle, je vous en conjure ; dites« lui que je renonce à ces vingt-cinq mille « livres pour avoir seulement le bonheur « de le voir : me mère me lÕa recommandé \* en mourant. Je nÕai pas besoin de ron «

« argent pour être heureuse : je le serai si « je puis le voir un moment, le remercier, ii lÕembrasser : et je repartirai sur-le-champ « pour mon village. » Le tapissier revient auprès du vieillard et lui rapporte avec intérêt les paroles de sa nièce. — Qu elle vienne donc y répondit-il, mais quÕaprès je nÕen entende plus parler. Elle arrive, se précipite dans les bras de son oncle, lui dit avec tant dÕingénuité des choses si sensibles, quÕil en est attendri : il retrouvait dÕailleurs sur son visage les traits de la sœur quÕil avait le plus aimée ; il alla, sans dire un mot, chercher dans son secrétaire une bourse qui contenait vingt-cinq louis ; il la mit dans la main de sa nièce, en lui disant dÕun ton altéré : Allez, mon en- Janù, retournez chez vous, soyez sage et vous pou vez compter que je ne vous oublierai pas. Le tapissier était présent à lÕentrevue : il avait un fils amoureux et aimé dÕune fille sage, quÕil était à la veille dÕépouser ; mais cette fille nÕavait pas vingt-cinq mille livres de dot. Le père fait une spéculation sur les espérances de Thérèse et lÕengage à rester à Saint-Ger- main.

« Votre oncle est bien vieux, lui dit-il oj « sa santé dépérit, il ile saurait vivre en« core long-tems ; peut-être le moment « nÕest pas loin, où vos soins lui seront « agréables et nécessaires ; demeurez chez « moi : vous y serez traitée comme lÕen« fant de la maison. » Elle y cpnsent : le mariage du fils est retardé, et bientôt après rompu, malgré la répugnance du jeune homme et le désespoi r de la future. Thérèse, toachée des bonnes façons du tapis- sier, consent à épouser son jïls. LÕoncle meurt, le testament est ouvert, et la paysanne se trouve légataire Universelle, et riche de près de deux cent mille livres. Le tapissier est transporté de joie ; mais la jeune héritière sÕadressant au fils : « Je « sais, lui dit-elle, que vous avez été près « dÕépouser une personne que vous aimiez « et qui vous aime encore ; je ne vous « épousais que par reconnaissance pour les « bons offices de votre père ; je vous rends.

« à votre maîtresse, et je la dote de yjngt « cinq mille l ivres. » Elle éti donna au père trois mille pour les soins quelle en avait reçus ; après quoi elle repartit pour son pays avec son trésor, sa jolie figure et ses

Six-neuf ans, laissant à Saint-Germain tout le monde fort content dÕelle.

Il faut vous dire, Monsieur, que le curé de son village avait chez lui un neveu de vingt-deux ans, qui avait fait ses études, quoique pauvre, mais qui, nÕayant aucune vocation pour la soutane que son oncle voulait lui faire prendre, ne savait trop ce quÕil mettrait à la place. Il avait vu Thérèse, lÕavait trouvée très aimable et le lui avait dit. Un jour quÕil voulut prendre avec elle quelques libertés : « M. Henri, « lui dit Thérèse, fous avez été trop bien e : élevé pour me vouloir pour femnle ; je « suis trop sage pour être votre maîtresse ; \* je vous prie de cesser vos soins ; je ne v pourrais les recevoir quÕautant que votre « oncle serait dans la confidence. » Le ton calme et ferme de Thérèse en imposa au jeune homme. « Je sens, pour la pre« mière fois, lui répondit-il avec un air « pénétré, que cÕest un malheur dÕêtre « pauvre. » Ce fut peu de tems après cette conversation que Thérèse partit pour SaintGermain. A son retour, elle retrouva le jeune Henri qui à peine osa lÕaborder.

Il lui témoigna avec une joie si vraie la

part quÕil prenait au bonheur qui lui élait arrivé, et cherchait à le lui cacher avec un effort et un trouble si touchant, quÕelle en fut vivement pénétrée. Thérèse alla trouver bon curé, qui élait un bon et digne prêtre. « M. le curé, lui dit-elle, je crois « que votre neveu mÕaime et quÕil cet hon« nêlr : il me plaisail quand je nÕavais « riun i rnaiti je nÕai pas dû le lui laisser « voir. AujourdÕhui que je suis riche, je « suis prête à faire sa forlune, si vous u croyez quÕil soil propre à faire le bon« heur dÕune femme -.r¡ ; Õgc qui lÕaimerait « bieu. Vous connaissez mieux, son carac« tère que moi : vous CLM son oncle, mais « vous éles mun pasteur. T1 ne scrait pu « heureux avec mui, si je ne lÕétais pas « avec lui. CÕetit suii sorl, comme le mien, « que je remets entre vos mains. — Ma c fille, lui répondit le bon curé, mes a uuailles sont des ciifans que le ciel mÕa « donnds : je leur dois mou affection et « mes couscils, de préférence à ceux« mêmes que le sang me recommanda.

« Votre confiance lue touche, je nÕep abu« serai pas ; mais ma conscience sera dÕac« cord avec mon cœur eu vous disant du

« bien de mon neveu. Il est naturellement « raisonnable, doux, sensible et reconnais« sant. JÕavais vu naître son goût pour « vous ; cÕest la seule chose que jÕaie eu : « à lui reprocher. » Il nÕen fallut pas davantage à Thérèse ; le mariage fut déclaré sur-le-champ et célébré sans délai. Le ravissement du jeuu. homme ne peut guères se concevoir, et après plus dÕun an de mariage, ne paraît pas près de se ealmer. Thérèse, après avoir consacré unepartie de sa fortune à répandre une honnête aisance parmi ceux de ses parens qui en avaient besoin, a acheté le bien quÕelle est venue occuper auprès de moi, et jÕespère quÕelle me permettra de jouir sou- vent du plaisir dÕe la voir. Je ne saurais vous exprimer lÕétonnement où je- suis, de trouver dans une jeune personne, née et élevée dans un, village, où tout était grossier autour dÕelle, une grâce si naturelle, un esprit si raisonnable, et des mani ères si aimables dans leur simplicité. Elle mÕa prouvé que les travers de LÕesprit et la gaucherie des manières étaient deS- fruits de la société, et quÕil y avait des naturels heureux qui devinaient- ce que

lÕéducation et lÕusage du monde nÕapprêta nent pas même toujours à ceux qui ont le plus de moyens de profiter de ces avan tages.

Le solitaire des Pyrénées.

Les lettres quÕon vient de lire sont de lÕéditeur de ce recueil. Ce quÕil dit de-lui-même, de sa re- traite près des Pyrénées des malheurs qui lÕy avaient conduit, de ses liaisons avec madame de Tencin y est un pur roman, quÕil nÕavait imaginé que pour se dJguisett, et pour pouvoir parler avec plus de liberté de plusieurs de ses cpntemporains. Mais il ne put pas garder long-tems Yincognito ; comme il était intéressé dans le Journal de Paris, où les lettres du Solitaire des Pyrénées furent imprimées, il fut aisément reconnu, et dès ce moment ïl renonça au.

projet de les continuer. Il avait fait une neuvième lettre sur montesquieusous la forme de relation dÕun voyage à la Brède ? terre où vivait habituellement lÕauteur de lÕEsprit des Lois. Cette lettre ne put être imprimée dans le Journal de Paris, parce que le censeur ne voulut pas le permettre j lÕauteur nÕa pu la retrouver depuis.

s,

f

LETTR ES Pour servir dÕex plication à celles du Solitaire des Pyrénées J sur les présens.

LETTRE PREMI ÈRE.

M OÏÏSIEUR, Le solitaire des Pyrénées a fort bien prouvé contre lÕéditeur des œuvres de ma- dame de Tencin, que le présent de deux aunes de velours quÕelle faisait aux gens dÕesprit quÕelle appelait ses iêtes, nÕavait rien dÕindécent pour les femmes qui le faisaient, ni de vil pour les Fontenelle, les Montesquiclt les Marivaux, les dÕAleln- bert et autres bêtes de cette espèce qui le recevaient.

Aux nombreux exemples quÕil cite pour appuyer son opinion, permettez-moi dÕen joindre quelques-uns qui me paraissent se rapporter plus particulièrement au cas dont il sÕagit.

LÕusage de récompenser les talens par

des hahillemens est de toute anciennerGi Aristophane parle dÕun habit ue lÕon devait donner à un poëte pour avoir dignement célébré les louanges dÕune cité, Martial nous dit quÕil étant dÕusage a Rome de gratifier lespoëtes dÕhabits neufs.

Les arabes récompensent les leurs de là même manière, et Mahomet donna son manteau au poete Kaab.

Cette sorte de prcscns a été employée par les souverains envers les grands, en signe de bienveillance ou de magnificence.

On en voit une foule d"exemples dans les treizième et quatorzième siècles, tems auquel lÕItalie était devenue le partage des seigneurs particuliers. Les fêtes, appelées par les italiens corti bandite, que ces seigneurs souverains dpnnaient en certaines occasions 4 duraient quelquefois des mois entiers. Les festins, les spectacles, les tournois, les divcrtissemens de toute espèce sÕy succédaient sans intervalle. Tous les grands de leur domination et du voisinage y étaient invités, et sÕen retournaient comblés de présens ; cÕétaient des habita enrichis dÕor, teints en pourpre \* des harnoitÕ dorés, de superbes coursiers \* Ctc,

II arrivait souvent que le seigneur ne faisait lui-même ces presens quÕen retour de ceux quÕil avait reçus, comme lorsque les Gonzague célébrèrent leurs mariages à Mantoue. Alors plusieurs princes dÕItalie et quantité de nobles, invités aux fêtes qui sÕy donneront, leur firent présent àïhabits précieux, de magnifiques cbevaux, de vases dÕargent et de bijoux recherches. Les seigneurs de Mantoue ne furent pas moins magnifiques ; et à leur tour donnèrent des habits et de lÕargent.

Rola e eiafiari donar lor SiJdccia.

Mais ce quÕil y eut de particulier en cette occasion, cÕest que tous les habits offerts en présent aux Gonzague, furent par eux donnés aux musiciens et aux bouffons qui ne manquaient pas dÕaccourir de toute part à ces sortes de fêtes.

Tutte le robe sopra nominate 3 Furon in tutto trent lItto et trecento A litffoni e sonatori donate.

Ce qui prouve combien les histrions de ce tems étaient considérés, puisque les souverains leur donnaient des présens quÕils nÕavaient pas eux-mêmes dédaignés. Aussi Saint-Augustin sÕest-il fort récrié contre

cet usage, en ces termes : Donare res suas histrionibus vitium est immane, non virtus.

CÕest encoreÕ aujourdÕhui la coutume des orientaux de donner des fourrures et des étoffes. On lit dans Tournefort que le grand-seigneur fit distribuer à MM. de Ferriol et de Clzdteauneuf-, ambassadeurs de France, des vestes fort riches, et que celles quÕon donna aux officiers de leur suite valaient cinq à six sequins chacune.

Mais je mÕaperçois que ma lettre est déjà bien longue. Je vous parlerai dans une se- conde des (Jtrennes.

L E T T R E I 1.

To ut le monde sait que les Romains don-\* nèrent le nom de strenna, (ftrerlllCS, à quelques branches dÕarbres çpupées dans un boi§ consacré à Strenna, $ de la.

force, et présentées à Tatius, T. o des Sabins, le premier jour de lÕan. Oç étpndit ensuite ce nom à tous les présens qui so faisaient à pareil jour ; mais il ne f ; aqt pas croire pour cela que lÕusage de donner des étrennes au commencement de lÕannée ne fÎlL pas connu avant cette époque.

Dans des tems bien antérieurs on Je suivait dans les Gaules et dÕune manière qui avait beaucoup de rapport avec ce qui se pratiquait sous le règne de Tativç, contenu porain de Ramulus.

Le souverain pontife des druides se rendait" à des jours marqués, dans wie forêt consacrée aux dieux., avec uine serpette dÕor. Il y coupait le gui de chêne y et les druides subalternes le distribuaient eaasuite fiu peuple par formes dÕçtrçmns au COnl,

mencement de lÕannée. De là est venue sans doute la coutume dÕappeler gui-Pan tous les présens qui se font le premier jour de lÕan dans le pays Chartrain ; car on sait que le chef-lieu des druides était entre Chartres 4 et Dreux.

Ainsi lÕon peut croire que lÕusage des étrennes était, dans lÕorigine, une espèce dÕinstitution religieuse, que les peuples, latins adoptèrent ; et comme ils nÕavaient point de nom dans leur langue pour lÕexprimer, ils lui en donnèrent un tiré de la chose même, en attribuant à la déesse Strenna le droit de présider aux étrennes.

Depuis, cet usage fut suivi par les Romains, avec quelques variations seulement dans la forme et dans la nature des présens. Les personnes les moins riches donnaient ordinairement des figues, des dattes et du miel, que lÕon couvrait quelquefois avec une feuille dÕor. Les cliens y ajoutaient, pour leurs patrons, quelques petites pièces dÕargent : cÕétait bien le moins quÕils se montrassent en cette occasion reconnaissans de tous les bons repas quÕils en recevaient dans tout le cours de lÕan-

née, et que les romains appelaient caenae rectae.

Le peuple, les chevaliers et le sénat donnaient des étrennes à Auguste ; et cÕétait vraisemblablement de rargent, puisquÕil sÕen servait pour acheter des statues dont il décorait les temples. En son absence, on portait au capitole les présens qui lui étaient destinés.

Tibère, généreux et magnifique dans les commencemens de son règne, avait coutume de distribuer lui-même à ses amis le quadruple des étrermes quÕils lui avaient données.

LÕinsatiable avidité de Caligula le porta à déclarer par un édit, quÕil recevrait des étrennes au commencement de lÕannée. En effet, le premier de janvier, il se tint dans le vestibule de son palais pour recevoir lÕargent que les citoyens de tous les ordres de lÕétat lui apportaient.

LÕimbécillité de Claude délivra les Romains de ce tribut tyrannique. Il défendit quÕon lui fît aucun présent.

Cependant le peuple nÕabandonna jamais lÕusage des étrennes que les grecs avaient déjà adopté, en lui conservant son nom.

Dans les premiers siècles de lÕéglise, les empereurs chrétiens reçurent des étrennes.

Mais les cérémonies mêlées de paganisme qui les accompagnaient, obligèrent les conciles et Id pères a les proscrire.

Du tcms des auciens romains, le premier jour de lÕun, ainsi que le dernier, étaient consacres a Janu. J" que lÕon représentait avec deux visages, dont lÕun regardait le passe et lÕautre lÕavenir ; le même jour de lÕan, comme tous les premiers jours de chaque mois, étaient encorc consacrés à Juuon, cl enlin k Strenna qui présidait aux étrennes. Ainsi le concours de ces trois fêtes instituées en lÕhonneur de trois divinités différentes, donnait lieu à des sacri- fices, des danses et des festins qui dégénéraient souvent en orgies. Outre cela chacun avait ses superstitions particulières : les uns s babillaient de neuf, les autres travaillaient pour nÕêtre pas paresseux le restederannueÕ on se faisait des souhaits, on ne prononçait aucune parole de mauvais augure : aussi le peuple de Rome, consterné du supplice de Sabinus, mis à mort le paremier jour de 1 an par ordre de Tibère, sÕécriait-il : Quem enim dipm vacuum poend ubi inler

sacra vota, quo tempore verbis etiam.

profanis abstineri mos esset, vincla et laqueus indicantur ?

Les chrétiens, en conservant toutes ces superstitions, yen ajoutèrent de nouvelles, et les choses en vinrent au point que le sixième concile tenu en 680 fut obligé de supprimer les calendes. CÕest ainsi que les Romains appelaient le premier jour de chaque mois, dÕoù lÕon nomma calendes les fêtes qui se célébraient le premier jour de lÕan.

Mais depuis que les étrennes sont devenues un signe dÕamitié ou de politesse, sans mélange de paganisme, lÕéglise a cessé de les proscrire, et lÕusage sÕen est conservé jusquÕà nous.

Aux figues, aux dattes, au miel que se donnaient les Romains, comme pour se souhaiter une vie douce et paisible, ont succédé chez nous, sans doute dans la même vue, des sucreries de toute espèce.

Au reste, on sÕembrasse, comme chez les Romains, sans sÕaimer davantage, et lÕon se fait des souhaits où le cœur nÕest le plus souvent pour rien.

Tout ce que je viens de vous dire me

rappelle un usage qui se pratique en Russie aux fêtes de Pâques, et qui ne ressemble pas mal à nos visites et à nos étrennes du jour de lÕan. CÕest encore une sorte dÕinstitution religieuse, une profession de foi.

Hommes et femmes, tout le monde se visite, on sÕannonce dans les maisons en disant : J. C. est ressuscité ; on vous répond : Oui, il est ressuscité : on se baise sur la bouche ; on se donne mutuellement des œufs, et lÕon boit beaucoup dÕeau-devie.

J : J, D ;.. ; Õ ! AiZIJ. j - 1 FIN DU PR ew- f \*- 7/

TABLE DES MATI ÈRES Contenues dans le premier volume.

ELOGE DÕHOM ÈRE, e 1 DE Y OLTAIRE ET DU rOETE ITALIEN BETTINELLI, 17 DE BU FFON ET DE ROUSSEAU, 55 RÉFLEXIONS SUR LES PROGRES DE LÕESPRIT ET DU GOUT, 59 LA PRISE DE JÉRICHO, CHANT I. ER, 55 ÕClialit IIY (34 Chant III" £ >j Chant Iv., 98 NOTICE SUR LA ROCHEFOUCAULD, 114 NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR LES MOEURS, 150 LETTRES DÕUNE FEMME TT ETIREE A LA CAMPAGNE.

IMETTRE I. RE} X/P Lettre II Y ^40 Lettre III, J 55 Lettre IV, 1 G2

Lettre V-, page 168 Lettre VI, 175 Lettre VII, 181 VOYAGE A LA GUYANE, 187 LETTRE A M. S \* \*, SUR LE VOYAGE A SURINAM, 269 CONSEILS A UN JEUNE HOMME 278 ESSAIS DE MORALE, Lettre dÕunefemme dÕun certain dge, 285 Lettre dÕune jeune personâe à la douairière du Marais, 289 Réponse de la douairière du Marais, 294 DE VAUVENARGUES, 299 LETTRE DU SOLITAIRE DES PYRÉNÉES, Lettre I. re y 3I4 Lettre II320 Lettre III, 328 Lettre IV, 535 lettre V-, 344 Lettre VI, 551 Lettre TII. P 359 Lettre VIII > 366 LETTRES DU SOLITAIRE DE MIGNEAUX, SUR LES PRÉSENS.

lettre J.,, 375 Lettre II, 579

JN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.